



LA VERRÈRE

ABECEDAIRE

TOUTE UNE HISTOIRE!

LA VERRÈRE

ABECEDAIRE

TOUTE UNE HISTOIRE!

PRÉFACE

Le Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines, équipement culturel intercommunal, explore trois grands champs d'étude en s'appuyant sur ses collections et ses ressources documentaires : le design et l'évolution des modes de vie au XX^e siècle, l'art dans l'espace public et l'histoire et le patrimoine de Saint-Quentin-en-Yvelines. Cette dernière mission, portée par le Musée dans le cadre du label Ville d'art et d'histoire, se traduit par l'étude et la mise en valeur auprès des habitants mais aussi des visiteurs et des chercheurs, de l'histoire et du patrimoine des douze communes qui forment le territoire actuel de notre agglomération.

C'est donc avec enthousiasme que l'équipe du Musée de la ville a répondu à la demande du maire, Nicolas Dainville, de réaliser un ouvrage retraçant l'histoire de la commune de La Verrière. En collaboration avec les services de la commune, des ateliers d'histoire ont été menés de septembre 2023 à décembre 2024 dans le cadre de l'opération « La Verrière écrit son histoire ». Habitants, historiens et acteurs du territoire ont répondu présents et partagé leurs souvenirs, connaissances et témoignages. Des recherches ont également été menées dans la documentation et les ressources du musée, ainsi que dans les archives communales, départementales et nationales, permettant ainsi de croiser les sources et de restituer une histoire commune.

La parole des hommes et des femmes qui ont construit l'histoire de La Verrière est au cœur de cet abécédaire, qui, présenté de façon thématique, permet d'appréhender l'évolution de ce morceau de territoire, du petit hameau du Mesnil-Saint-Denis à la ville d'aujourd'hui, qui n'a pas fini de se réinventer pour les années futures, notamment à travers son grand projet de cœur de ville.

Au fil des pages et des lettres, ce livre est une invitation à voyager dans le temps. Je vous en souhaite une excellente lecture.

Éric-Alain Junes

Vice-Président délégué à la culture de Saint-Quentin-en-Yvelines

“ *vive
notre Histoire
commune !* ”



Chères Verriéroises,
Chers Verriérois,

Savez-vous que l'étang des Noës était destiné à alimenter en eau les fontaines du Roi Soleil ? Que le trésor de Napoléon a été caché sous le parquet du château de La Verrière ? Ou encore que notre ville a servi de décor dans de nombreux films, de « *L'incorrigible* » avec Jean-Paul Belmondo, jusqu'au clip « *Simple et funky* » du groupe Alliance Ethnic ?

Alors si vous êtes, comme moi, passionnés par l'Histoire de La Verrière, ce livre est fait pour vous !

Il regorge d'anecdotes, de souvenirs, de trésors d'archives.

C'est pourquoi je remercie tous les habitants qui ont contribué à la rédaction de cet ouvrage, en partageant avec nous leur précieuse mémoire et donnant des photos familiales dont la valeur est inestimable. Ils ont donné une âme à cette œuvre collective.

Bravo aussi aux équipes du Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines qui ont remonté le temps pour nous transmettre, avec le cœur, notre incroyable passé.

Nous sommes tous les héritiers de cette Histoire commune et il nous appartient d'écrire, ensemble, le prochain chapitre, pour continuer de donner le meilleur à La Verrière, cette ville que nous aimons tant.

Nicolas DAINVILLE
Maire de La Verrière
Vice-président de SQY
Vice-président des Yvelines

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage n'aurait pu être réalisé sans la participation des Verriérois, anciens Verriérois, habitants de Saint-Quentin-en-Yvelines, acteurs, témoins et historiens qui ont apporté leur concours tout au long des ateliers participatifs d'histoire organisés par la Commune et le Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines de 2023 à 2024 : les familles Benatallah, Maes et Rousseau, Madeleine Abassade, Lucienne Boiron, Louise Bretel, Laurence Cottavoz, Christine Coudun-Djemad, Christine Croisy, Lucette Girardeau, Bruno Houry, Daniel Huchon, Ida Le Breton, Sylvie Lefrancois-Wattier, Lyes Lemmou, Sonia Le Squeren, Alain Monnard, Huguette Pellegris, Marie-Christine Roux-Tranchant, Alain Vergne, Lionel Lourdin, Mme Sailly et Sœur Marie-Thérèse et Sœur Agnès.

Les contributions écrites et les collections privées de la famille Crepet-Durand, et de Loïc Douet, Alain Monnard, Marie-Noëlle Espié, Jean-Jacques Girardeau, Mme Henry, Catherine Marchal, Dominique Moulines, Bernard Pfeiffer, Marie-Aline Quémener, Marc Raynaud, Yves Robichon et Jean Roussel ont permis d'enrichir les différentes sources utilisées lors de la rédaction de cet abécédaire et d'apporter documentations historiques, informations et iconographies dans la réalisation de ce livre.

Ce dernier doit également beaucoup aux acteurs du territoire de Saint-Quentin-en-Yvelines dont Fanny Chaput, Michel Euvé, Gérard Morfin, Geneviève Rabot et Daniel Simon, pour leurs conseils, contributions et travaux de relecture.

Nous tenons par ailleurs à souligner l'aide précieuse fournie par les équipes des archives départementales des Yvelines, les archives de Saint-Quentin-en-Yvelines et également l'association des Amis du Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines.

Nous associons bien évidemment à cette réalisation les services de la ville de La Verrière.

Que toutes et tous soient
chaleureusement
remerciés.



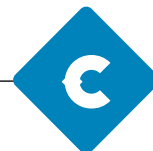
COMME
AGIOT
P.7



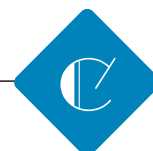
COMME
ARMOIRIES
P.13



COMME
BOIS DE L'ÉTANG
P.17



COMME
CHÂTEAU
P.25



COMME
**CITÉ-JARDINS
DE LA VERRIÈRE**
P.31



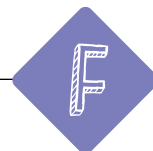
COMME
DÉMOGRAPHIE
P.37



COMME
EAU
P.41



COMME
**ÉCOLE RÉGIONALE
DU PREMIER DEGRÉ**
P.45



COMME
**FRESQUES DE LA
CHAPELLE DU CHÂTEAU**
P.49



COMME
GARE
P.53



COMME
GUERRES
P.59



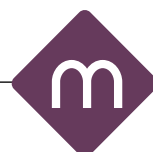
COMME
HÔPITAL
P.65



COMME
HÔTEL DE VILLE
P.73



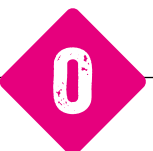
COMME
INSTRUCTION
P.77



COMME
**MGEN, MUTUELLE GÉNÉRALE
DE L'ÉDUCATION NATIONALE**
P.83



COMME
MOULTON
(Arthur Julian)
P.87



COMME
ONLY-PARC
P.91



COMME
RENAULT
P.95



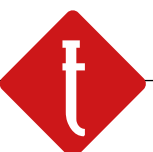
COMME
**RÉSEAU HYDRAULIQUE DU
CHÂTEAU DE VERSAILLES**
P.99



COMME
SÉGUIER PIERRE
P.103



COMME
TOURNAGES
P.105



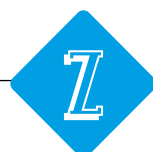
COMME
TRÉSOR DE LAVALETTE
P.107



COMME
VIE SOCIALE
P.111

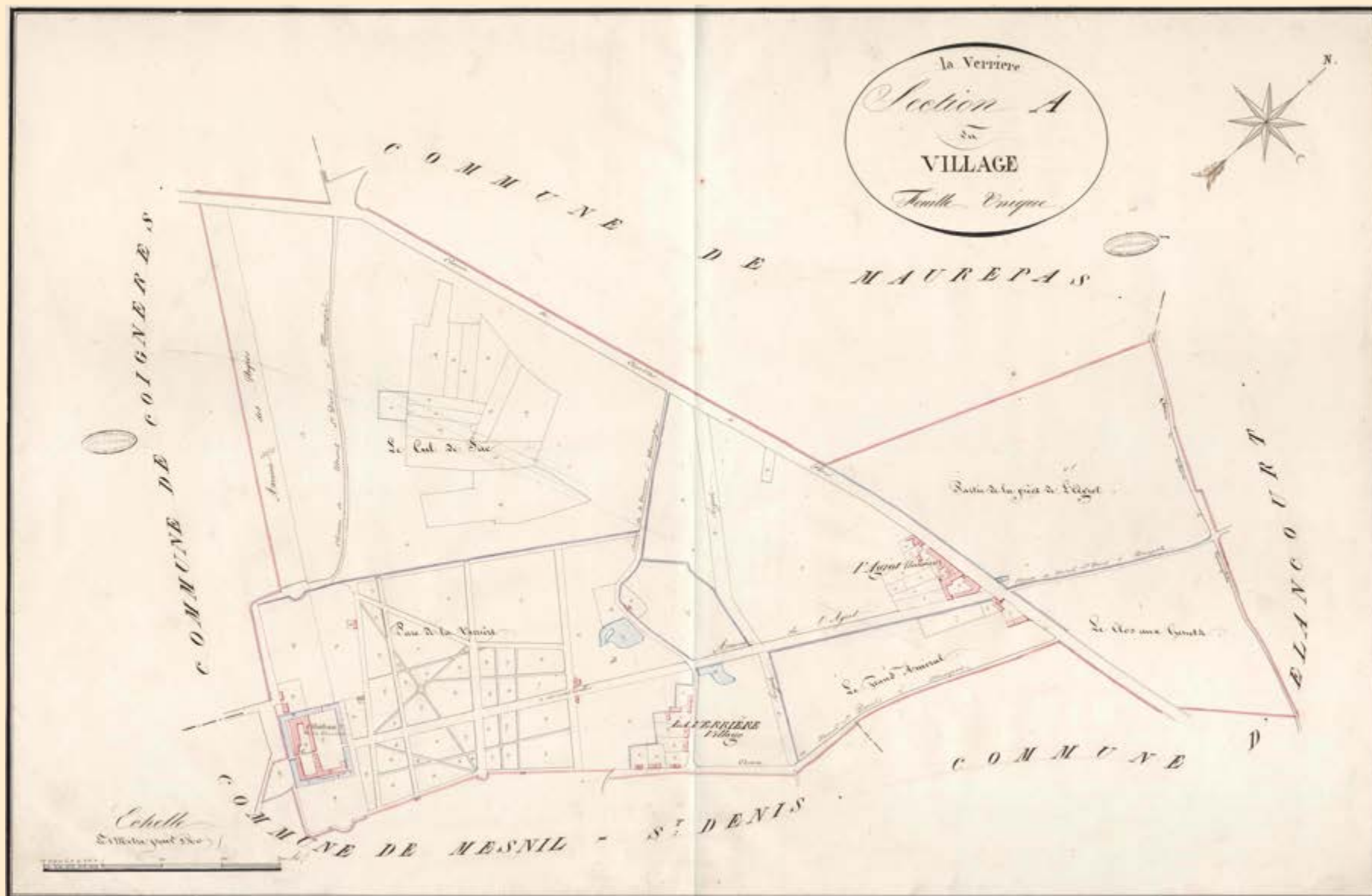


COMME
**VILLE NOUVELLE DE
SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES**
P.119



COMME
ZAC GARE-BÉCANNES
P.125

Plan cadastral de la commune de La Verrière, section A du Village, 1819.
A l'est, tout au bout de la grande allée du parc se trouve l'auberge du Grand Amiral,
tenue un temps par l'aubergiste Dominique Maillard.





“

*Au début du XX^e siècle,
il y avait trois fermes,
dont une au château et
une à l'Agiot. Le Centre
de La Verrière, à cette
époque, c'était l'Agiot.¹*

agiot

”

1-Jean Roussel, atelier d'histoire du 27 janvier 2024.

Le hameau de La Petite Verrière au début du XX^e siècle. Edmond Gâtineau, cultivateur, est alors à la tête d'une exploitation modeste pratiquant sans doute la polyculture avec des méthodes restées artisanales.



Atlas de Trudaine pour la « Généralité de Paris. Département de Versailles ». « Route de Paris à Chartres par Rambouillet, le plan de cette route en 4 cartes ». Portion de route passant en limite du bois de « La Villegieu » jusqu'au-delà de Coignières, au lieu-dit « Les-Broderies » (1745-1780).

D'ABORD DES LIEUX-DITS À l'époque des seigneurs et des terres morcelées, La Verrière est un lieu-dit du Mesnil-Saint-Denis, qui se divise en deux fiefs principaux : la Grande Verrière, où se trouvent le château et l'hôpital actuel, et la Petite Verrière, qui correspond au premier noyau du village d'aujourd'hui et qui englobe probablement le hameau de l'Agiot. La paroisse de La Verrière, qui fut créée en 1739 à la demande expresse du propriétaire du château d'alors, s'étend d'ailleurs jusqu'au bois de Nogent, au-delà de la route royale n° 10 de Paris à Chartres.

Cependant, le hameau de l'Agiot existe indépendamment de celui de la Petite Verrière. Sur le

recensement de 1856, la commune compte quatre lieux-dits : La Verrière avec le château, la Petite Verrière située sur la Grande Rue, l'Agiot sur la Route impériale et la Gare. Lors du recensement de 1926, le hameau de la Petite Verrière compte seulement une dizaine d'habitants.

L'AGIOT À TRAVERS LES ARCHIVES

Le XVIII^e siècle. L'Atlas de Trudaine, conservé aux Archives nationales, montre une avenue bordée d'arbres partant du château de La Verrière et

Bien que la Petite Verrière n'apparaisse pas sur les plans anciens, l'Agiot (ou Lagiot) est mentionné dans les archives dès

aboutissant à « l'Hôtellerie de Lagiot », située en bordure de la grande route de Paris à Chartres. De l'autre côté de cette route, on distingue un tracé menant à la « commanderie de la Ville Dieu ». Avant de devenir un hameau plus important, l'Agiot est probablement un relais de poste. Certains bâtiments de la ferme peuvent dater de l'époque du premier château, les propriétaires étant les châtelains du domaine de La Verrière. Le plan établi par l'administration du cadastre en 1819 identifie clairement les bâtiments de la ferme : habitations, grande grange et autres bâtiments agricoles (écurie, bergerie, poulailler, etc.) disposés autour d'une cour. La mare se trouve de l'autre côté de la Route impériale, future Nationale 10.



Plan d'une maison servant d'auberge, située à Lagiot, commune de La Verrière, dressé lors de la succession Mauceau en 1809. L'ensemble dispose d'un grand jardin à l'arrière et l'entrée dans la cour se fait par un porche avec une petite place sur le devant. La propriété était entourée de murs, de haies et d'un profond fossé.



Carte postale de la ferme du château de La Verrière exploitée au début du XX^e siècle par Auguste Langlois.

L'AGIOT, CŒUR VIVANT DE LA VERRIÈRE

Un siècle plus tard, lors du recensement de la population de 1921, l'Agiot est le lieu-dit le plus peuplé et le plus vivant de la commune de La Verrière, avec sa grande ferme, dont les bâtiments représentent plus de la moitié des constructions du hameau. M. Roussel raconte : *« Dans les années 1920, La Verrière était surtout le quartier de l'Agiot, qui s'étendait jusqu'à la partie actuelle du village, aujourd'hui avenue du Maréchal Leclerc, où subsistent encore deux anciennes maisons. Le quartier de l'Agiot disposait de quelques commerces, dont un café, et comptait quelques habitants ainsi qu'une ferme qui exploitait des terres principalement de l'autre côté de la route nationale. La partie village était en réalité une cité jardins avec*



quelques rares habitants et des terres agricoles exploitées par deux autres fermes, l'une située avenue de la Gare et l'autre au château de La Verrière². »

Le café *Aux trois bornes* fait aussi office de commerce de proximité. Les habitants du hameau ne sont pas dérangés par la circulation, pratiquement inexistante. Carte postale du début du XX^e siècle.

2. Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024.

À cette époque, le propriétaire de la ferme de l'Agiot est André Clouzeau, qui exploite personnellement l'exploitation à partir de 1929, remplaçant Henry Gerbaux, fermier pour le compte du propriétaire Louis Clouzeau, père d'André Clouzeau, qui ne réside pas à La Verrière. Il a acheté la ferme à la comtesse de Fels en 1912 et, en 1926, il agrandit l'exploitation en rachetant la ferme dite de « L'auberge du Grand Amiral ». À La Verrière, on cultive surtout du blé, de l'avoine, du seigle et de l'orge. Cela représente, en 1930, 40 hectares sur les 108 hectares de terres agricoles du territoire, mais les rendements des cultures restent médiocres. L'élevage de moutons, introduit dans la région sous l'impulsion de la bergerie de Rambouillet, est pratiqué à La Verrière, qui en compte plus de trois cents.



Photographie de famille dans la cour de la ferme de l'Agiot, 1935.

« Le lait était porté à domicile à La Verrière, où le lotissement se faisait. Une dizaine d'hommes était nourrie. »³



Photographies de l'album de la famille Clouzeau, propriétaire de la ferme de l'Agiot. Le travail agricole évolue au cours du XX^e siècle avec l'utilisation de machines et d'équipements mécanisés.

Passage de la voiture présidentielle à l'Agiot, une Citroën 15/6 H, années 1960. Photographie de la famille Clouzeau.



DES MENACES SUR L'AGIOT

À la fin des années 1930, une expropriation dans le but de créer un hôpital psychiatrique (déjà !) dans les communes de La Verrière, Maurepas et Élancourt menace l'Agiot. Cette affaire, qui a suscité des protestations de la part des habitants, est portée jusqu'au ministère de l'Intérieur, chargé de décider de la déclaration d'utilité publique du projet. Cependant, le 14 mai 1938, il est déclaré que l'expropriation doit être abandonnée *« considérant que le domaine de l'Agiot est riverain d'une route nationale très fréquentée, qui mène à la forêt de Rambouillet, ainsi qu'à la résidence d'été présidentielle, et que la création d'un établissement psychiatrique à cet endroit aurait pour conséquences certaines de nuire à l'attrait d'une région particulièrement touristique »*⁴.

L'hôpital psychiatrique attendra quelques années encore pour finalement s'installer un peu plus près du château.

« Dans les années 1950, La Verrière, ce n'était que le village actuel, au milieu d'espaces naturels ou agricoles : le château, son parc et sa ferme, acquis par la MGEN, des champs où le berger Timothée Vakoulenko, un émigré russe, gardait les moutons, la ferme de l'Agiot avec ses champs sur la commune de Maurepas de l'autre côté de la route nationale 10, un champ sur la commune d'Élancourt, sur le site de la future cité du Bois de l'Étang (alors dénommé Bois de la Folie) où le fermier de la commanderie des Templiers mettait ses vaches de temps en temps, l'étang des Noës, et encore des champs du côté du Mesnil-Saint-Denis. »⁵

En 1966, l'exploitation cesse ses activités agricoles et les terres situées au nord de la route nationale sont loties pour construire le quartier du promoteur Jacques Riboud, dit « de l'Agiot », à La Verrière, Élancourt et Maurepas. Un échange de terrains est effectué avec Élancourt, La Verrière récupérant le site du Bois de la Folie pour accueillir la future grande opération de la cité du Bois de l'Étang.

3 - Texte de Mme Colette Martin-Clouzeau, fille du propriétaire de la ferme de l'Agiot, archives Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines. 4 - Hôpital psychiatrique, enquête publique, archives départementales des Yvelines, cote 2 O253 5. 5 - Yves Robichon, *Mes souvenirs de jeunesse à La Verrière*, 22 mars 2024.

LA ZONE D'ACTIVITÉ DE L'AGIOT

La ferme historique de l'Agiot est rachetée par Isaak Cherki. Les bâtiments, modifiés au fil du temps, ainsi que les terrains, sont loués à divers commerces (restaurant, garage) et entreprises du bâtiment et de services. Avant la prise en main par l'Établissement public d'aménagement de la Ville nouvelle (EPASQY) de la planification du territoire et de son développement économique, le secteur est dominé par une activité industrielle concentrée autour de la gare de Trappes. Des zones d'entreprises et d'activités sont implantées spontanément le long de la voie ferrée et de la route nationale 10.



À la fin des années 1950, l'entreprise Christensen Diamond Products Company, spécialisée dans la production d'outils diamantés pour le forage pétrolier et minier, s'installe dans la zone d'activité de l'Agiot. Sa démolition en 1988 libère 4 hectares pour l'installation d'une pépinière d'entreprises, le « lotissement de la place de la Gare ».

Face à la cité du Bois de l'Étang, on trouve Cochery Bourdin et Chaussée, une entreprise de travaux publics et routiers, l'une des plus importantes de France, qui pendant longtemps posera à la commune de nombreux problèmes de pollution sonore et industrielle. Les activités de cette entreprise se poursuivent aujourd'hui sous une autre forme au sein de la société Eurovia, filiale du groupe Vinci.

Entre 1970 et 1990, l'EPASQY programme dix-sept zones et parcs d'activités avec, comme critères de sélection : la facilité d'accès aux axes routiers et ferroviaires, la proximité des quartiers d'habitation et l'intégration dans un cadre de verdure. Celle de La Verrière est naturellement inscrite dans le schéma d'aménagement de Saint-Quentin-en-Yvelines. Sous le mandat de Gérard Lamidey (1977-1983), la municipalité agrandit la zone industrielle et commerciale, quasiment privée, en prolongeant la rue Louis Lormand jusqu'au pont de l'Agiot. En 1983, la zone d'activité, avec en son centre l'ancienne ferme de l'Agiot, s'étend le long de la Nationale 10 sur toute la longueur de la ville, depuis la gare jusqu'au pont de la Villedieu.

Des entreprises de haute technologie, comme Alcatel et Valeo, pionnières de la ville nouvelle, rejoignent la zone d'activité et en 1988 la ville compte 3 500 emplois !

Arrivée en 1976, Alcatel compte après 1984 plus d'un millier de salariés sur le site de La Verrière. Depuis 1996, date du départ de l'entreprise, le lieu est resté quasiment inoccupé.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

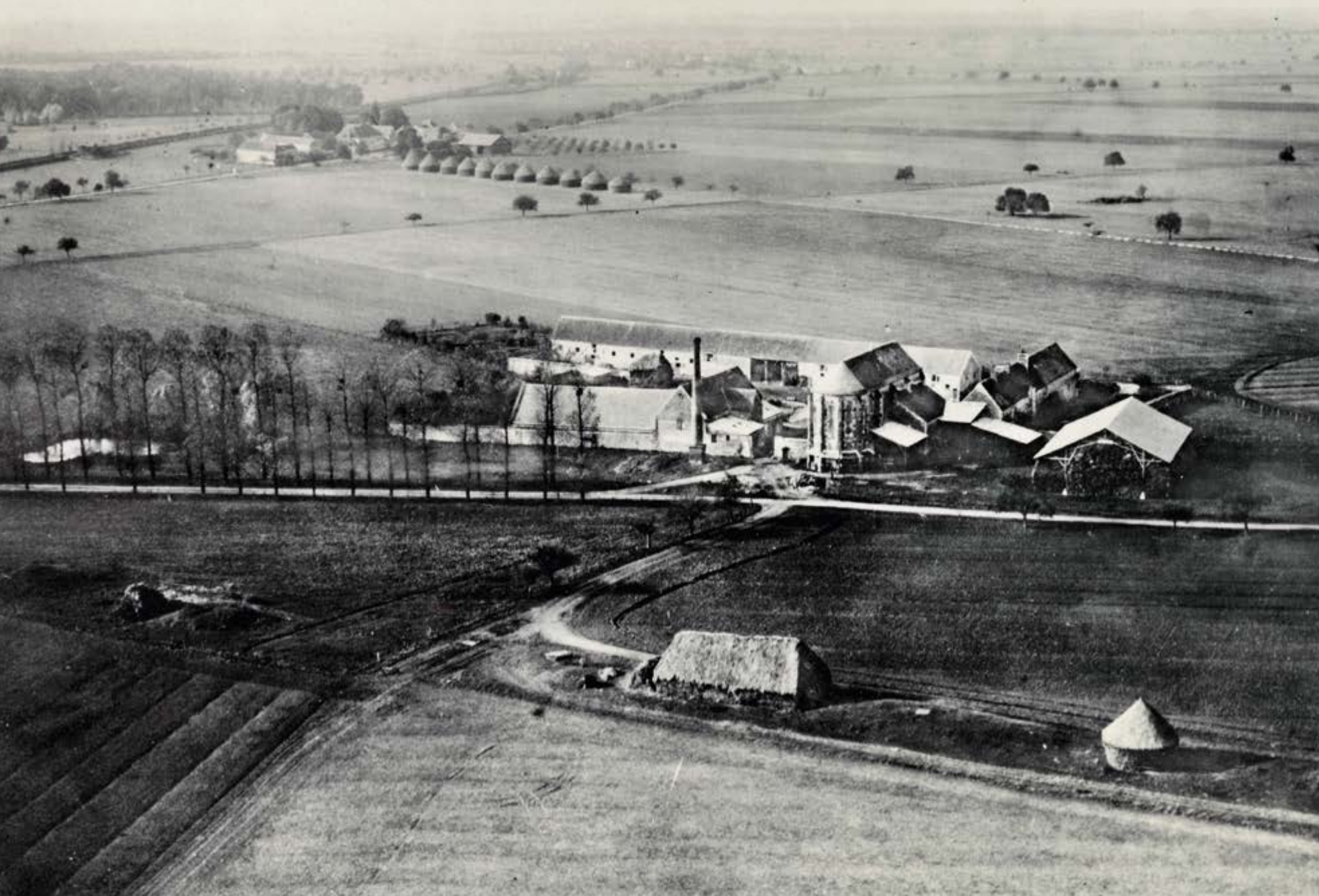
W

X

Y

Z

Photographie de Félix Peaucou réalisée par cerf-volant,
survol de la commanderie de La Villedieu, 1913.





“ *La Verrière était,
il est vrai, un petit village !
Mais combien de vastes
cités envieraient son
histoire souvent liée à des
événements ou à des
personnages importants
de l'ancienne France.* ”

Le blason de La Verrière date de 1987 et permet de donner symboliquement à la commune une profondeur historique.



UNE CRÉATION RÉCENTE

Le blason de La Verrière est conçu en 1987, à la demande du conseil municipal, par Victor R. Belot, historien et héraldiste, auteur notamment de plusieurs ouvrages consacrés aux communes de Saint-Quentin-en-Yvelines. Il épouse la forme d'un écu et contient quatre quartiers se référant chacun à des événements ou des personnages remarquables de l'histoire de la commune et de ses abords.

La première partie (en haut, à gauche) représente trois fleurs de lys en or sur fond bleu. Sur la deuxième (en haut, à droite) figure un drapeau à damier blanc et noir avec une hampe dorée, le tout sur fond rouge. Dans la troisième (en bas, à gauche) apparaît, sur fond rouge, une coquille dorée. Enfin, la dernière partie (en bas, à droite) est scindée en deux par un chevron en or surmonté de deux étoiles jaunes à cinq pointes tandis qu'en dessous on distingue un mouton en blanc.

DES SYMBOLES POUR UNE HISTOIRE

Les fleurs de lys symbolisent l'appartenance historique de La Verrière au domaine royal, à l'abbaye de Saint-Denis et à la province d'Île-de-France, ce dont témoigne, en 768, la mention de la localité lors du don du roi Pépin le Bref de la forêt d'Iveline à l'abbaye de Saint-Denis. Il est, en effet probable, que le nom de Vuatres (ou Vuatre) mentionné sur l'acte de don corresponde à La Verrière. En tout état de cause, il est certain que le site connu aujourd'hui sous l'appellation La Verrière est bel et bien inclus dans la forêt d'Iveline.

Le drapeau noir et blanc évoque la bannière et la croix des Templiers de la commanderie de La Villedieu toute proche, laquelle possède des terres sur la commune. En effet, un registre tenu par les moines de l'abbaye de Saint-Denis fait état en 1206 d'un litige sur l'usage de bois mort avec les chevaliers du Temple nommés « *seigneurs de la Verrere* ». Ce que confirment, selon Victor R. Belot, les archives des Templiers mentionnant au XIII^e siècle « *leurs hommes et terres de La Verrière* ». La coquille dorée, en fait une coquille Saint-Jacques, rappelle l'insigne, attaché à leurs vêtements ou à leur bâton, porté par les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle ; pèlerinage empruntant, au niveau de La Verrière, un parcours sécurisé par les Templiers. La coquille Saint-Jacques pourrait, en outre, symboliser, si l'on en croit Paul Aubert dans sa monographie écrite en 1899⁷, le souvenir de la chapelle érigée et bénite sous le nom de Saint-Jacques le Majeur, à l'occasion de la séparation de la paroisse du Mesnil-Saint-Denis et de la création de celle de La Verrière en 1739.

Quant aux étoiles et au mouton, ils constituent, depuis 1502, les armes des membres de la famille Séguier, anciens seigneurs du lieu, dont la branche parisienne s'illustre comme l'une des plus prestigieuses maisons de la noblesse française. À l'origine, les Séguier proviendraient de la région de Narbonne, sans certitude formelle cependant. Toujours est-il qu'en langue d'oc, « séguier » signifie éleveur de moutons.



Carte postale du début du XX^e siècle de la ferme de La Villedieu.

L'historienne Catherine Marchal apporte les précisions suivantes à propos des liens entre La Verrière et les Templiers : *« En 1206, le cartulaire blanc de l'abbaye de Saint-Denis rapporte le contentieux qui s'est élevé entre les moines de l'abbaye et les Templiers de la Villedieu de Maurepas à propos de l'usage du bois de Notre-Dame d'Argenteuil, dont la dénomination s'est perdue, mais qui faisait sans doute partie de l'actuel bois de Trappes. Cet accord nous apprend que les chevaliers du Temple étaient seigneurs d'un lieu nommé La Verrere, et que leurs "hommes" de ce lieu pourraient utiliser le bois mort en échange de 3 mines d'avoine par an pour ceux qui avaient un cheval, et de 3 minots d'avoine pour ceux qui n'avaient pas de cheval. En 1226, la question refait surface car le bois mort vient à manquer pour les usages des Templiers et de leurs hommes de la Brosse (près de Chevreuse) et de Verraria. L'arbitre choisi de régler le conflit en attribuant au Temple une partie du bois, en échange du paiement de la dîme. »*

Les Templiers de la commanderie de La Villedieu et leurs successeurs, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (plus tard connu sous le nom d'ordre de Malte), jouissaient d'un certain nombre de droits exercés sur les terres environnantes, y compris La Verrière.





“ *La cité était animée
à l'époque. Les gens se
connaissaient mieux et se
côtoyaient. Les gens étaient
dehors l'été. C'était une
ambiance de village.* ”

BOIS
DE L'ÉTANG

9 - Philippe Verechia, *Sociabilité au Bois de l'Étang* (enquête réalisée entre juin et octobre 1990), 1991, p. 20 (Musée de la ville, TR-43).

Le quartier du Bois de l'Étang en 1977. Achevée en 1973, l'année même de l'arrêt officiel de la politique des « grands ensembles », la cité du Bois de l'Étang est réalisée par Jacques-Henri Labourdette et Roger Boileau (agence Suabla), et Henri Mathé. Ces architectes sont précisément connus pour la construction de grands ensembles dont ceux de Sarcelles, un des paroxysmes en la matière.

UN PROJET D'ENVERGURE À la fin des années 1960, La Verrière voit poindre une opération qui va provoquer des répercussions fortes sur son histoire contemporaine : le Bois de l'Étang.



Le lieu-dit du Bois de la Folie, situé sur la commune d'Élancourt, rebaptisé Bois de l'Étang après son rattachement à La Verrière en 1972, constitue une parcelle d'environ 11,50 hectares délimitée par la voie ferrée, l'étang des Noës, la zone pavillonnaire et la route départementale menant du Mesnil-Saint-Denis à Plaisir.

Propriété de la société civile immobilière du Bois de la Folie depuis 1969, ce terrain fait l'objet d'un projet d'urbanisation en partenariat avec la société d'HLM Les Trois Vallées qui l'acquiert en 1970 en faveur de son principal actionnaire, la Régie Renault, désireuse de loger ses employés. Il s'agit de construire 616 logements et un foyer de jeunes travailleurs de 500 chambres. L'ensemble de logements prévoit six tours (deux de 14 étages et quatre de 12) et quatre bâtiments linéaires (de 8 étages chacun). Les travaux sont lancés début 1972 et s'achèvent fin juillet 1973.

DU BOIS DE LA FOLIE AU BOIS DE L'ÉTANG

Entre-temps, Élancourt et La Verrière procèdent à un échange de terrains entre le Bois de la Folie et L'Agiot (situé de l'autre côté de la Nationale 10) puis le conseil municipal de La Verrière substitue l'appellation Bois de l'Étang (du nom de l'étang des Noës tout proche) à celle de Bois de la Folie, jugée « péjorative ».

Au Moyen Âge, le mot « folie » désigne d'abord un « abri de feuillage » avant de signifier « cabane, petite maison » puis, au XVIII^e siècle, « maison de campagne ». Dans le langage courant cependant, le terme désigne un acte contraire à la raison commune, voire un trouble mental.

C'est pourquoi ce toponyme ne paraît pas opportun aux yeux du maire de La Verrière de l'époque, Robert Petit. Des habitants se souviennent : « [...] *dans le coin, il y avait l'hôpital psychiatrique, donc le nom de Bois de la Folie était malvenu*¹⁰. »

En effet, la commune abrite un hôpital psychiatrique depuis 1959, et les maladies mentales, en ce début de décennie 1970, conservent encore dans l'opinion un caractère inquiétant ! Toujours est-il qu'avant même la modification des limites territoriales avec Élancourt la réflexion sur le nom du futur quartier est lancée.

Par courrier datant du 14 avril 1971 adressé au service du cadastre de Versailles, Robert Petit avertit que la désignation « Bois de la Folie » va « *être prise dans le sens le plus péjoratif qui soit et engendrer un mauvais climat* ». Et de souhaiter rebaptiser le lieu-dit Bois de la Villedieu, en référence à l'ancienne commanderie des Templiers toute proche, ou Bois de l'Étang, par allusion à l'étang des Noës sur la commune voisine du Mesnil-Saint-Denis, qualification finalement retenue.

**ROBERT
PETIT À LA
MANŒUVRE**

L'aménagement du Bois de l'Étang va entraîner un important accroissement de la population qui passe d'environ 3 500 habitants en 1972 à près de 7 000 en 1975. Il convient donc de replacer ces événements dans leur contexte.

Pour La Verrière, les années 1970 sont celles de l'intégration à la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines. Face au « *rouleau compresseur de l'État* » (c'est le qualificatif qu'adressent les élus des communes membres aux aménageurs), peut-être Robert Petit aura-t-il espéré, en augmentant la population, donner plus de poids démographique et politique à La Verrière dans ses relations avec les autres communes et les rapports de force avec les autorités ?



Vue aérienne du Bois de l'Étang, aux espaces extérieurs réaménagés et aux façades rinnovées, 1993.

En outre, dès avant les modifications des limites territoriales avec Élancourt qui intègrent le futur Bois de l'Étang à sa commune, le maire de La Verrière est visiblement très favorable au projet. François Neveu, maire d'Élancourt au moment des faits, en témoigne : « *Quand la construction de ces immeubles est venue sur le tapis, l'opération d'échange de terrains n'était pas terminée administrativement, mais elle avait l'accord de toutes les parties. C'est pourquoi le maire de La Verrière, M. Petit, m'a demandé de signer les permis de construire.* » Selon lui, il « *a souhaité rééquilibrer sa commune, essentiellement composée de pavillons, avec de l'habitat collectif en complément de l'habitat individuel*¹¹. »

Cette impression semble partagée par les habitants : « *Le projet était sûrement dans les*

10 - Écomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines, *Quartier ouvert pour un inventaire*, 1992. 11 - Archives orales du Musée de la ville, entretien avec François Neveu, 23 mars 2000.

tiroirs et les maires ont échangé les terrains. Le permis de construire était déjà obtenu quand le transfert a été fait. Le maire de La Verrière aurait peut-être pu refuser l'échange, mais il s'est dit que, de toute façon, on allait récupérer le foncier. Quitte à prendre les problèmes, autant tout prendre¹². »

Peut-être Robert Petit escompte-t-il également des retombées financières positives de l'opération du Bois de l'Étang? En effet, la perspective que La Verrière compte rapidement plus de 5000 habitants ouvrirait droit à des avantages fiscaux qui pourraient se répercuter sur l'ensemble des administrés.

Le maire de La Verrière négocie, en outre, le versement par le promoteur des redevances en matière de taxe locale d'équipement pour les HLM et des redevances de taxe à l'égout, la prise en charge de la construction d'un gymnase, la réalisation de classes provisoires dans l'attente d'un premier groupe scolaire ainsi que la cession gratuite à la commune des terrains nécessaires aux écoles et à l'extension du cimetière.



Les jeux d'enfants de Bernard et Ariane Vuarnesson (Cache-cache et manège-soucoupe) au cœur de la Cité, 1979.

DES DÉBUTS PROMETTEURS...

Fort de ces précautions, Robert Petit pense sans doute pouvoir réussir l'accueil des nouveaux habitants de la commune. Toujours est-il qu'entre 1973 et 1975 tous les logements de la cité se remplissent.

D'emblée se tisse un réel lien social. Les aléas du vivre-ensemble imposent aux habitants la nécessité de faire face et de s'unir. La résidence n'étant pas encore correctement desservie par les transports en commun ni équipée en commerces, services et voies de communication, les usagers doivent recourir à l'entraide et à la solidarité. Ils se regroupent pour être plus forts et obtenir des améliorations au niveau de la vie quotidienne : *« Il n'y avait pas de magasins, pas de transports. Comme peu de gens avaient leur permis, on s'arrangeait avec ceux qui avaient des voitures pour aller au marché¹³. »* Ainsi se tissent immédiatement des relations de voisinage très intenses.

Par ailleurs, la municipalité et la SAHLM des Trois Vallées implantent d'emblée une structure d'accueil composée de personnel de la DDASS et de la CAF, d'assistantes sociales, de puéricultrices, etc., créant de la sorte un encadrement social a priori propice à l'intégration de populations souvent fraîchement arrivées en France pour travailler à l'usine.. En outre, l'APASC (Association pour la promotion des activités socio-culturelles) dépêche sur place des animateurs en vue d'aider la population à s'exprimer et à développer une vie collective de qualité : *« Quand il y avait la fête, tout le monde sortait, les hommes, les femmes, ça bougeait bien, les communautés se montraient¹⁴. »*



La cité à la fin des années 1970.

Fête de l'ABEL, fin des années 1970.



Fête des écoles, 1994.



Créée en 1975 à l'occasion d'une fête du quartier organisée par l'APASC, l'Association Bois de l'Étang loisirs (ABEL) participe au foisonnement associatif. *« Quand les choses se faisaient avec l'ABEL, tous les gens venaient, c'était une bonne occasion d'échanges. L'ABEL est à l'origine du premier centre social de La Verrière avec un, puis deux, puis trois appartements en support »* et entretient des liens étroits avec *« d'autres associations communales (associations sportives, associations de résidents...) »*¹⁵ ainsi qu'avec les différentes communautés.

Une certaine forme sinon d'œcuménisme du moins de cohabitation entre religions s'instaure. L'évêché ayant demandé *« qu'il y ait une présence chrétienne dans les cités, les premières sœurs sont arrivées en 1973. La première sœur faisait le ménage avec les gens pour s'intégrer. Elle était infirmière aussi. Toutes les personnes qui arrivaient au Bois de l'Étang n'avaient pas le téléphone, donc ils venaient chez nous pour téléphoner. Les mamans ne savaient pas lire, donc elles venaient chez nous pour ça. Elles ne connaissaient pas le français. On proposait des cours de couture, de tricot, du soutien scolaire, le catéchisme. En dessous de chez nous, il y avait une mosquée et, du coup, les gens retiraient les chaussures en arrivant chez nous. On disait : "Non, non, non, ce n'est pas la peine" »*¹⁶.

Pour compléter l'explication sur la relative « réussite » du quartier à ses tout débuts, il conviendrait de souligner que les « tours et barres » ou « grands ensembles », aujourd'hui décriés, représentent néanmoins, dans les années 1950 à 1970, un incontestable progrès en matière d'urbanisme. À ce titre, pour nombre de locataires, le Bois de l'Étang signifie l'accession à un logement confortable et moderne.

... ET LES PREMIÈRES DIFFICULTÉS

Des difficultés apparaissent dès la seconde moitié des années 1970. Malgré les promesses, le niveau d'équipement s'avère trop faible. La démographie se modifie progressivement. Ceux qui ont un peu de moyens s'en vont. Peu à peu, ne restent plus sur place que les catégories les moins favorisées. Ce sont, en général, des ouvriers dépourvus de qualification, employés dans l'automobile (notamment chez Renault) ou dans le bâtiment, sans guère de chance d'ascension sociale, et exposés à la précarité. La crise du milieu des années 1970 et son corollaire, le chômage de masse, viennent aggraver ce phénomène de paupérisation.

De leur côté, les jeunes (plus de la moitié n'a pas 20 ans) se retrouvent de plus en plus livrés à

15 - Gérard Morfin, atelier d'histoire du 28 février 2024. 16 - Sœur Marie-Thérèse et Sœur Agnès, atelier d'histoire du 28 février 2024.

eux-mêmes. Apparaissent alors les phénomènes de bandes et de délinquance favorisés par le fait que *« dès le départ, il y a eu séparation entre les jeunes du Bois de l'Étang et ceux de La Verrière¹⁷ »*. Ce qui précède explique en partie les problèmes du quartier, situation aggravée par le départ de ceux autour de qui s'organisait la cohésion sociale. La drogue et la violence s'installent peu à peu au point que *« vers 1974-1975, il ne se passait pas une semaine sans un événement grave¹⁸ »*. La réputation du quartier en pâtit et sa stigmatisation atteint son sommet lorsque le surnom de Chicago-en-Yvelines est accolé au Bois de l'Étang *« à cause des grandes tours qui se sont dressées à côté des petites maisons et aussi à cause des vols et de quelques agressions¹⁹ »*.



City Park au Bois de l'Étang, 2018.

UNE PÉRIODE RÉPARATRICE

Avec le changement de majorité en 1977, une liste d'Union de la gauche arrive à la tête de la commune avec Gérard Lamidey, maire communiste. Celui-ci enclenche la réflexion sur les transformations du quartier, mises en œuvre par les maires communistes Pierre Sellincourt et Alain Hajjaj. À partir du milieu des années 1980, des générations et opérations de rénovation vont se succéder. Plusieurs conventions sont passées avec l'État²⁰, le syndicat d'agglomération nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines et de nombreux partenaires. Le quartier se voit doté de nouveaux services à la population et pourvu de nouveaux équipements qui faisaient jusque-là défaut, favorisant la vie sociale. Un centre de loisirs vient renforcer l'offre pour la jeunesse à la place du mille-club hérité des années 1970. Dès 1990, les espaces extérieurs de la cité et les parkings sont réaménagés, laissant place à des terrains multisports, une plaine de jeux, des espaces paysagers. Le désenclavement du quartier est engagé par la création d'une nouvelle entrée de ville sur la RD58 et les immeubles sont rénovés. Une maison de quartier sort de terre, une crèche, des locaux associatifs et des espaces destinés à l'enfance ouvrent en pied d'immeubles. Les écoles sont elles aussi rénovées grâce aux subventions du classement de la commune en zone d'éducation prioritaire. Le foyer Sonacotra, construit en 1972, destiné à accueillir les jeunes travailleurs, surdimensionné et devenu vétuste, laisse place en 2008 à la résidence sociale des Noës, un ensemble de petits bâtiments de trois étages *« à l'architecture simple, sobre et résidentielle, rompant avec l'image de l'ancien foyer et s'intégrant au tissu urbain pavillonnaire²¹ »*. Comme le rappelle Pierre Sellincourt : *« Cette reconstruction est l'occasion*



de créer une résidence qui soit digne de la ville et de ses habitants²². »

En 2010, la ville vend à l'association des Musulmans un terrain situé aux abords du centre commercial, permettant la construction de la mosquée. Un nouvel aménagement des espaces extérieurs intervient à partir de 2012 pour poursuivre le désenclavement du quartier. *« L'idée était de créer une ouverture du quartier avec des liaisons et des cheminements constitués de grandes courbes très lisibles par les habitants. Des jeux pour les enfants sont massivement installés tandis que les buttes et les remblais sont systématiquement supprimés²³. »*

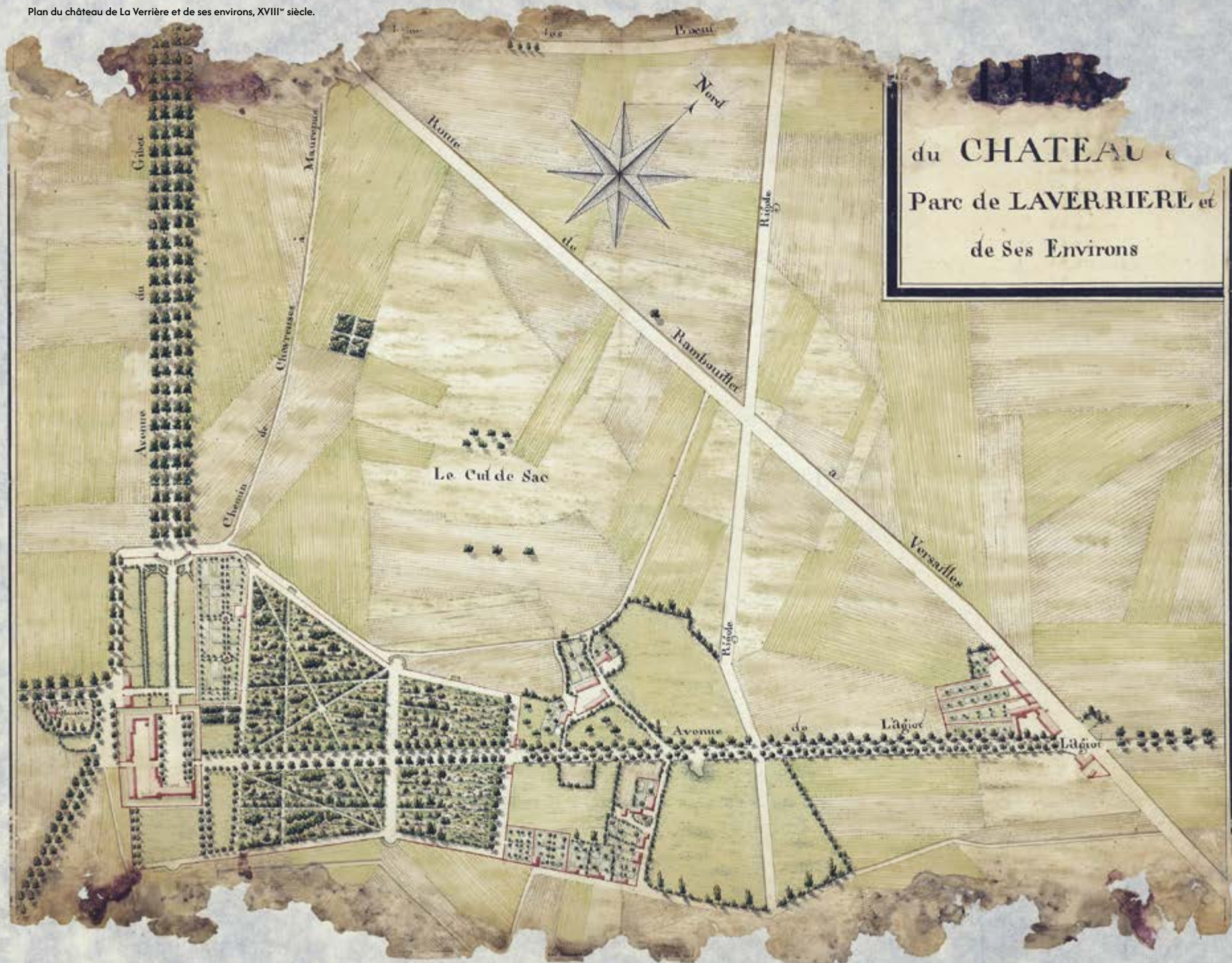
17 - Philippe Vercchia, ouvrage précité, p.27. 18 - *Ibidem*. 19 - Écomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines, *Quartier ouvert pour un inventaire*, 1992. 20 - Banlieues 89, contrat de Développement social urbain (DSU), contrat de ville, Grand projet de ville, dispositif ANRU. 21 - Nouredine Medouni, responsable Sonacotra dans Prim'Ver no 33, 2004. 22 - *Ibidem*. 23 - Témoignage de Daniel Simon, paysagiste de l'opération menée en 2012 sur l'aménagement des espaces extérieurs du Bois de l'Étang, 28 novembre 2024.

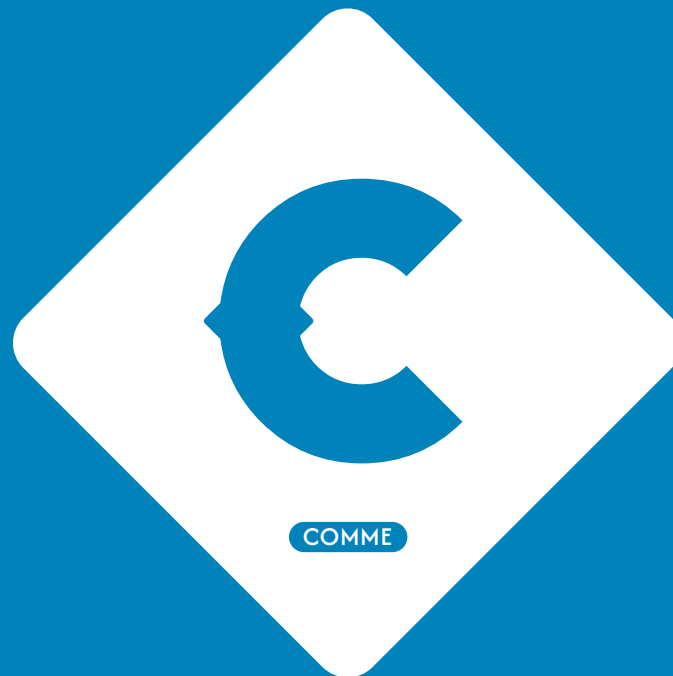


VERS UN NOUVEAU QUARTIER

Un programme de logements en accession à prix maîtrisés voit le jour en 2015 entre le Village et le Bois de l'Étang, et le gymnase de la Fraternité est, quant à lui, agrandi. Pour poursuivre la transformation du quartier et garantir son insertion dans son environnement, un nouveau projet ambitieux de rénovation est à l'œuvre. Le but poursuivi est de redonner de l'attractivité au quartier et d'améliorer la qualité de vie des habitants. Le maire, Nicolas Dainville, a signé une convention avec l'Agence nationale de renouvellement urbain (ANRU) qui prévoit près de 80 millions d'euros d'investissements. Ce projet de transformation d'envergure implique la démolition de 3 bâtiments pour mieux ouvrir le quartier, la réhabilitation des 404 logements restants, des bâtiments et des parties communes, la construction de logements en accession pour impulser une mixité sociale, le réaménagement des stationnements, la création d'un nouveau centre socioculturel et de nouveaux commerces, le réaménagement des voies de circulation et des entrées du quartier et la création d'un nouveau groupe scolaire.

Cette nouvelle dynamique s'illustre aussi avec la reconstruction du nouveau groupe scolaire, suite aux incendies criminels des deux écoles du quartier lors des émeutes urbaines de juin 2023. Pour Nicolas Dainville, *« alors que les émeutiers ont brûlé nos écoles comme une vulgaire poubelle, il s'agit d'offrir à nos enfants l'excellence architecturale et pédagogique pour sacraliser notre école, le cœur battant de notre République »*.





“

*« On ne connaissait pas
le château. J'y suis rentré
pour la première fois
il y a trois ans.²⁴*

CHÂTEAU

24 - Jean Roussel, atelier d'histoire du 27 janvier 2024.

”

LE GRAND INCONNU

Le château de la Verrière et son parc occupent encore à l'heure actuelle près d'un quart de la surface de la commune. Pourtant, le monument ne se laisse voir que depuis la grande grille sur l'avenue de Montfort et, pour nombre de Verriérois, le château est encore un grand inconnu. C'est pourtant autour de lui que va peu à peu se structurer le hameau de La Verrière.

LE DÉBUT DE L'HISTOIRE

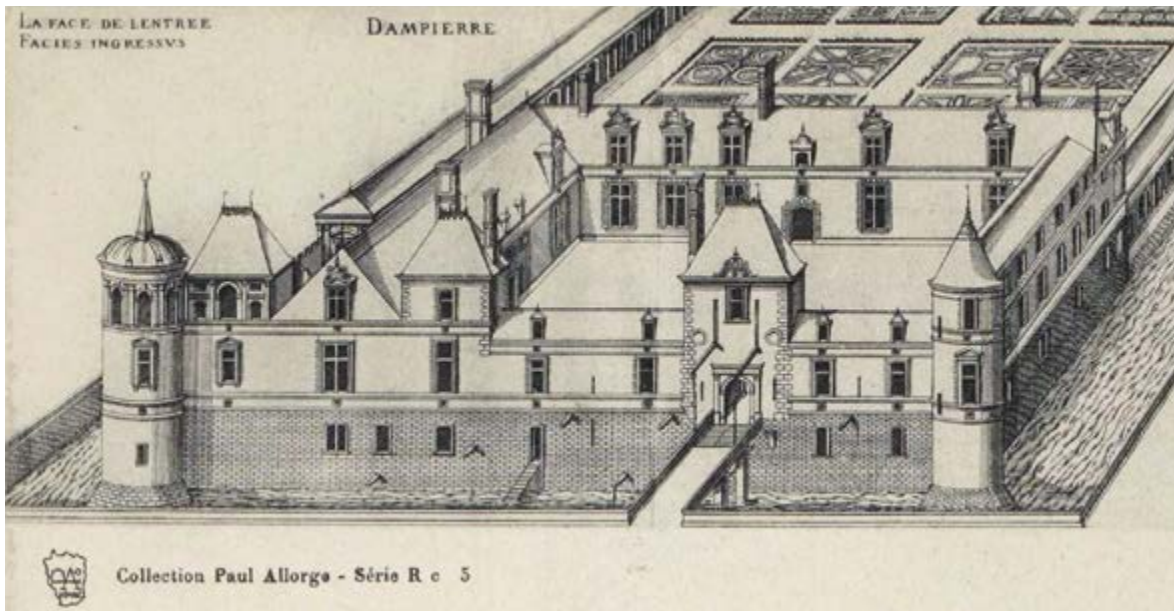
La première trace écrite mentionnant le fief de La Verrière remonte à l'an 1411. Simon Levacher y exploite alors 20 arpents de terre (environ 10 ha). On peut penser qu'il existait alors au moins un bâtiment agricole à l'emplacement du château actuel : une grange ou une ferme. Le simple domaine agricole devient une petite seigneurie au cours du XV^e siècle : celle de La Verrière ou Grande Verrière, qui ne comprend pas le hameau de la Petite Verrière, situé aux portes du parc, à l'emplacement du village actuel.

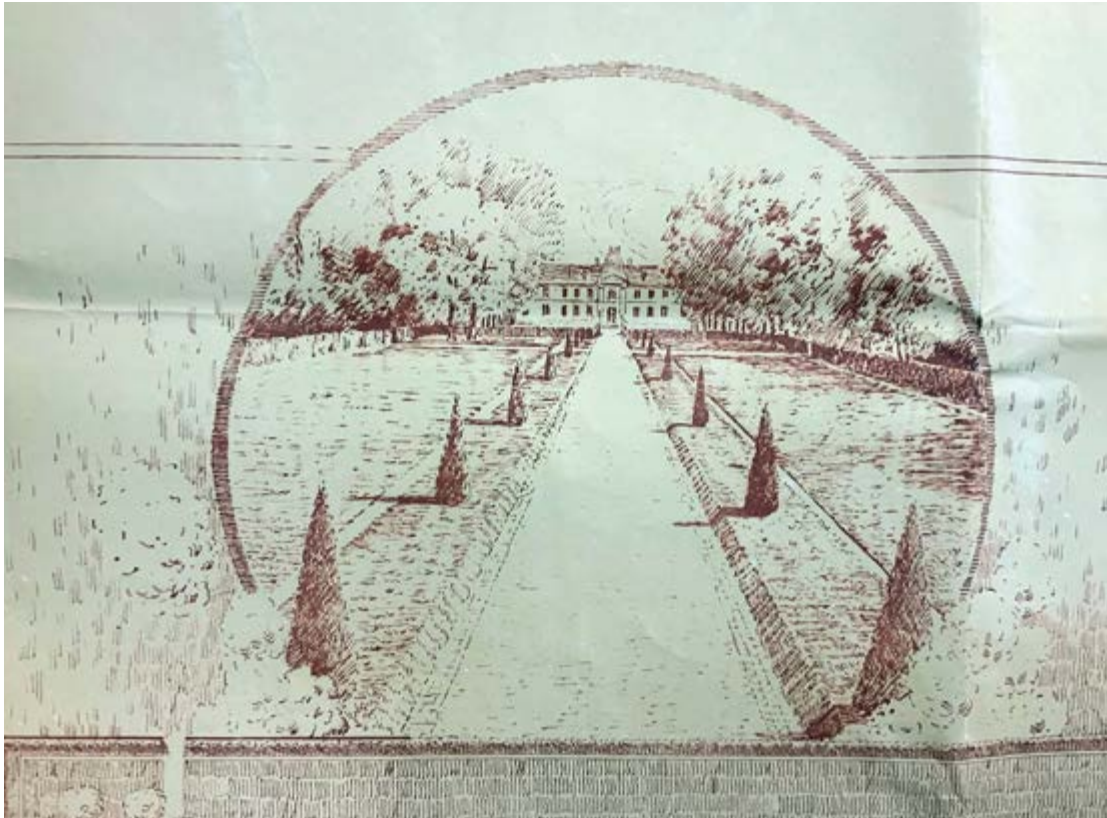
En 1507, Barthélémy Séguier, lieutenant-général du bailliage de Chartres et descendant des Levacher par sa mère, rachète la seigneurie de La Verrière. La famille Séguier constitue une riche et prestigieuse maison de la noblesse de France (notamment par la branche issue de Blaise Séguier, le frère de Barthélémy). Elle compte parmi ses enfants un des fondateurs de l'Académie française et chancelier de France et plusieurs conseillers d'État.

PREMIÈRE MENTION D'UN CHÂTEAU

En 1550-1551, un château est construit pour Pierre Séguier, président au Châtelet de Paris, fils de Barthélémy et héritier du domaine. Après démolition d'un premier bâtiment dont on ignore la fonction (ferme, logis, premier château?), la nouvelle bâtisse érigée par Jehan Boutet, maçon au Mesnil-Saint-Denis, et Martin Houllier, maçon et tailleur de pierre à Fourcherolles, comprend « une aile et un pavillon d'entrée sur le modèle du château de Dampierre²⁵ ».

Vue en perspective cavalière du château de Dampierre par Jacques Androuet du Cerceau dans *Les plus excellents Bastiments de France*, 1576-1579. Le château de Dampierre figure ici avant sa reconstruction par Jules Hardouin-Mansart à partir de 1675. Le château de La Verrière est construit sur le modèle du pavillon d'entrée avec son aile basse, visible ici de part et d'autre du pont-levis.





Vue en perspective pour l'aménagement des « Grands Parterres » du château, réalisée par le service d'architecture de jardins de la Maison Moser en 1922.

Un siècle plus tard, en 1668, Jean Séguier, écuyer du roi, obtient de faire célébrer la messe dans sa propriété. Le château comporte donc déjà une chapelle, peut-être alors récemment construite. Il est également possible que Jean Séguier ait fait reconstruire l'ensemble du château à cette même époque, en même temps qu'il commande l'aménagement des jardins. De nombreuses terres sont également acquises pour agrandir le domaine, qui atteint jusqu'à 830 hectares. C'est

à cette époque que sont réunies les seigneuries de la Petite et de la Grande Verrière. Outre le château, comprenant un rez-de-chaussée et un étage lambrissé, le domaine se compose d'un corps de ferme avec écurie, étable, colombier et pressoir, ainsi que d'un parc. Le tout est entouré de murs, à l'extérieur desquels on dénombre des terres cultivées, une garenne, un moulin, une seconde ferme et une auberge, sans doute déjà celle de l'Agiot.

LES JARDINS ET LE PARC

Inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1945, les fameux jardins sont hypothétiquement attribués à André Le Nôtre. Cependant, il a été affecté au jardinier du roi la paternité de tant de jardins qu'il convient de rester prudent. Si toutefois l'hypothèse s'avère, la réalisation de l'œuvre se situerait aux alentours de 1660. L'influence de la famille Séguier et ses liens avec la Cour pourraient expliquer une intervention du grand jardinier à La Verrière, avant qu'il ne se concentre sur les jardins de Versailles.

L'allée en perspective à la française est la partie protégée du jardin. Elle magnifie la vue sur le château depuis l'entrée. Elle part de la route de Paris à Chartres au lieu-dit Le Gibet, qui marque la délimitation avec la seigneurie de Maurepas, traverse les terres des Bécannes par une allée bordée d'une double rangée de noyers, qui mène à la grande grille de l'entrée principale et à l'avant-cour, avec ses parterres verts aux formes géométriques rehaussées de bordures d'ifs. Elle franchit ensuite une première fois les douves qui enserrant le château et la ferme, traverse la grande cour d'honneur soulignée par des alignements de tilleuls, puis le château lui-même au niveau de son grand hall d'entrée surélevé et traversant et enfin se termine à l'extrémité des parterres du jardin d'agrément privé des seigneurs au sud-est, par un classique vertugadin en demi-cercle.

Mais le jardin à la française est surtout étudié pour être vu, embrassé d'un regard, depuis l'intérieur de la demeure nobiliaire, notamment depuis les fenêtres du rez-de-chaussée rehaussé. La nature strictement agencée, qui s'étale à ses pieds pour le bon plaisir du propriétaire, est alors le symbole de la domination des puissants sur leur territoire et sur le monde. L'aménagement des jardins à la

française concerne aussi le jardin potager organisé en six carrés ordonnés entre les parterres et le parc. Enfin, une seconde perspective perpendiculaire, encore plus longue que la première, relie la ferme du château à l'Agiot et même au-delà, vers Élancourt et la Petite Villedieu, en traversant le parc et ses grandes allées rectilignes, un symbole là encore du privilège de chasser dont bénéficient les nobles.

LES PROPRIÉTAIRES CÉLÈBRES DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

En 1696, les Séguier vendent le domaine.

Différents

propriétaires s'y succèdent jusqu'à ce qu'il soit acquis par la famille Cordier de Launay en 1731. L'héritière, Renée Pélagie Cordier de Launay de Montreuil, n'est autre que l'épouse du marquis de Sade. Elle demeure à La Verrière durant les années d'emprisonnement de son sulfureux mari, dont elle se sépare officiellement « de corps et de biens » à sa libération de prison en 1790. Le marquis, nommé président de la section révolutionnaire de la place Vendôme en 1793, protège néanmoins la famille de sa femme des saisies révolutionnaires.

En 1804, le comte de Lavalette, un proche du général Bonaparte, directeur général des Postes et Fermes (de 1804 à 1814 et durant les Cent-Jours) et directeur du Cabinet noir de Napoléon I^{er}, acquiert le château. Il y demeure avec sa femme, Émilie de Beauharnais, nièce de Joséphine, et sa fille, Joséphine de Lavallette.

Après l'exil du comte, accusé de complot contre la monarchie à la suite de l'épisode des Cent-Jours, Madame de Lavalette se voit contrainte de vendre la propriété de La Verrière en 1816. C'est un autre proche de Napoléon, Martin-Guillaume Biennais, orfèvre et l'un des hommes les plus riches



Plan général des abords de la station de La Verrière, chemin de fer de Paris à Rennes, première section, 1847.

de France à l'époque, qui en devient propriétaire. Il fait du château sa résidence de campagne où il finira ses jours. Son gendre, Jean-Jacques Berger, député (à partir de 1837) puis préfet de la Seine (1848-1853) après la victoire de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1848, puis enfin sénateur (1853-1859), se sert du château comme lieu de villégiature. En 1849, la construction de la ligne de chemin de fer passe sur son domaine. Peut-être n'est-il pas étranger à l'implantation de la gare à proximité directe de son château...

Par la suite, c'est Jean-Antoine de Mongis, tout juste nommé conseiller à la Cour de Paris, qui se porte acquéreur du château de La Verrière à la mort de Jean-Jacques Berger en 1859. Il est le premier traducteur en alexandrins à rimes plates, en langue française, de *l'Enfer de Dante*, puis de la totalité de *La Divine Comédie* en 1857 et 1875.

Il est par ailleurs maire de La Verrière dans les années 1860. Le château passe ensuite dans la famille des comtes de Contades-Gizeux par le biais de sa fille. Son petit-fils Arnold, dernier de la lignée, meurt sans héritier en 1918. Si ce dernier n'est pas un personnage célèbre à proprement parler, il est néanmoins une personnalité remarquable. Grand amateur de sport et de courses, à cheval, à vélo ou en voiture, il est également un des pionniers de l'aérostation en France. Il est « *le type accompli du sportsman moderne* », selon la revue *l'Aérophile* de 1905 : cavalier, patineur, cycliste des tout débuts de la « petite reine », pilote de ballons dirigeables, membre de l'aéro-club de France pour lequel il recrutait des membres fortunés chez Maxim's...

Carte postale du château de La Verrière. Moulton a fait modifier les façades du château et orner le nouveau fronton triangulaire de son blason.



Cartes postales de l'intérieur du château de La Verrière au début du XXe siècle : le salon et la salle de bains.



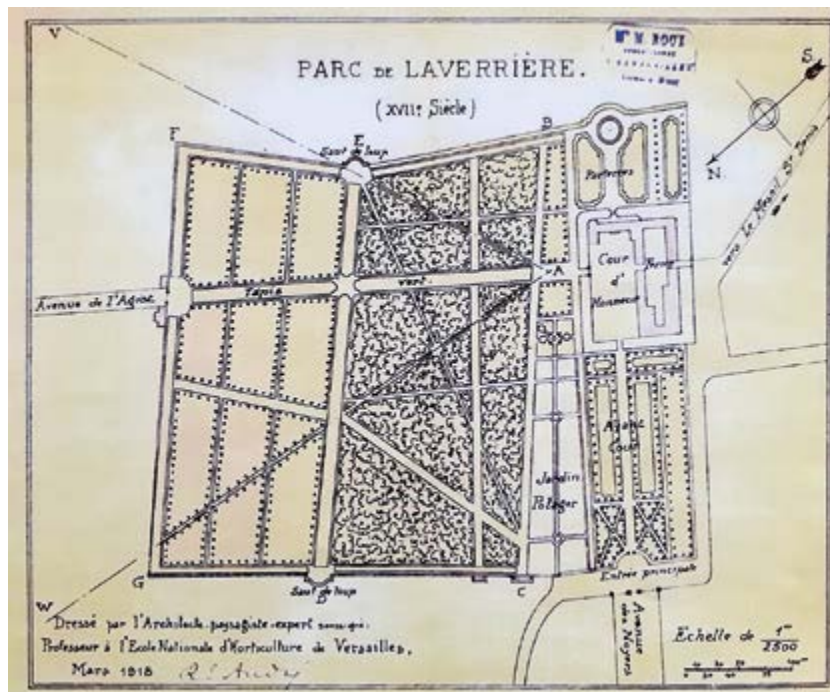
ARTHUR JULIAN MOULTON ET LA RESTAURATION DU CHÂTEAU

Dernier propriétaire privé du château avant son rachat par la MGEN, Arthur Julian Moulton acquiert le domaine en 1920 avec sa première épouse, Gertrude Wood Bell. Riches industriels américains férus d'art et de progrès, ils ont pour projet de fonder un centre musical européen en région parisienne avec, pour ambition, entre autres, de favoriser les échanges culturels et la paix dans le monde, au sortir de la Première Guerre mondiale.

Dandy fréquentant le Tout-Paris artistique et mondain, Arthur Moulton conduit des travaux pour rendre au château et à son parc leur lustre des XVII^e et XVIII^e siècles. Il fait appel au décorateur en vogue Maurice Chalom et décore son château avec quantité de meubles anciens et de tableaux de grands maîtres. Il sollicite également René-Édouard André, paysagiste réputé, pour redonner au parc son aspect du Grand Siècle.

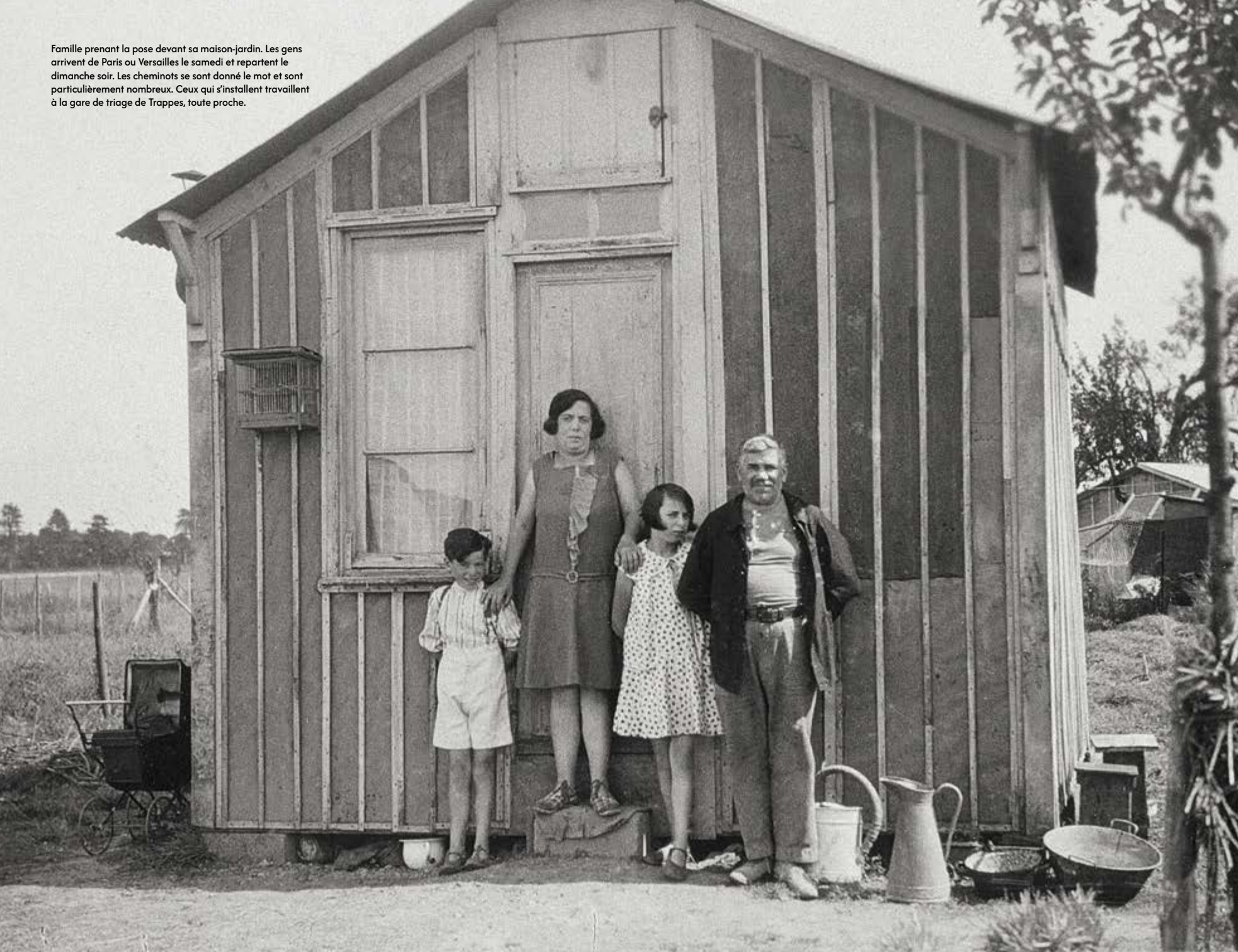
Il dote enfin le château d'éléments de confort et de modernité, dont par exemple un système de canalisations souterraines d'eau potable et d'arrosage, à une période où la plupart des maisons n'ont pas encore l'eau courante, mais aussi une magnifique salle de bains (en partie conservée de nos jours), toute de marbre noir et jaune dans le plus pur style Art déco, qui fut sans doute l'une des toutes premières salles de bains de la région !

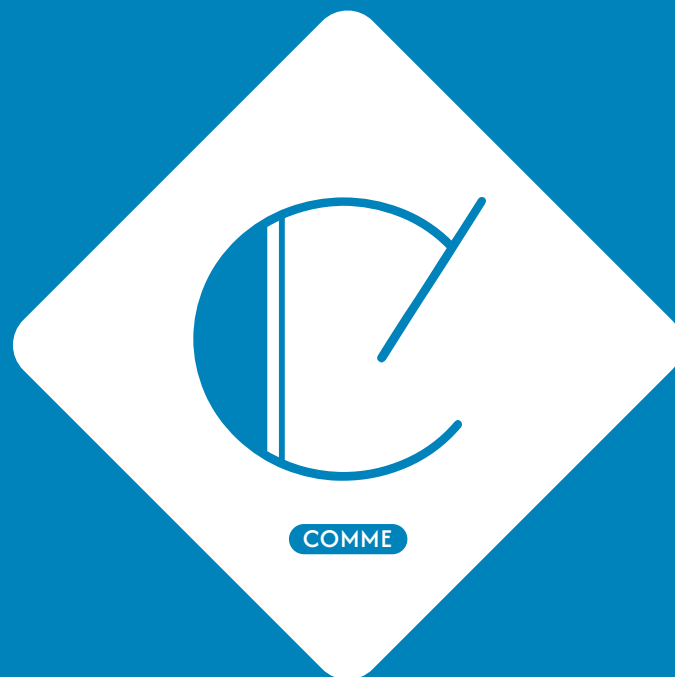
À la mort d'Arthur Moulton, ses héritiers vident le château et vendent les 300 hectares du domaine à la Mutuelle générale de l'Éducation nationale.



Plan du parc du château de La Verrière dressé par l'architecte paysagiste René-Édouard André, 1918.

Famille prenant la pose devant sa maison-jardin. Les gens arrivent de Paris ou Versailles le samedi et repartent le dimanche soir. Les cheminots se sont donné le mot et sont particulièrement nombreux. Ceux qui s'installent travaillent à la gare de triage de Trappes, toute proche.

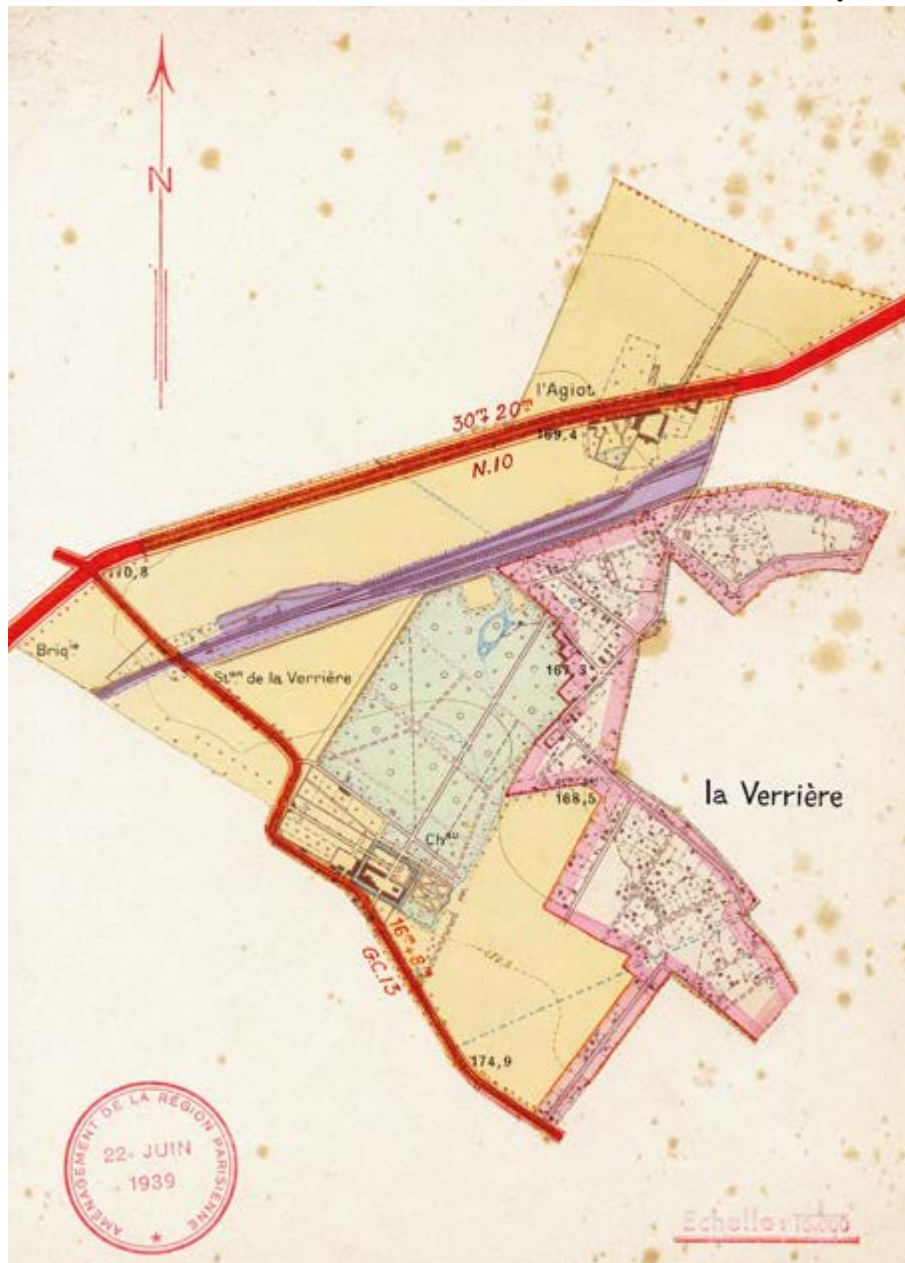




“ *Le Mesnil nous appelait les Bohémiens, cela ne leur plaisait pas du tout de voir les gens coucher dans les cabanes. Les gens étaient heureux de vivre comme ça parce qu'ils avaient un petit lopin de terre.* ²⁶

CITÉ-JARDINS DE LA VERRIÈRE

”



Plan du lotissement en 1939. D'environ 30 hectares, il s'étend à ses débuts sur trois communes : La Verrière, Élancourt et Le Mesnil-Saint-Denis. La Verrière étant la commune la plus centrale, les parcelles situées sur Élancourt et Le Mesnil-Saint-Denis lui sont rattachées en 1933. Les limites de la commune sont alors modifiées.



Publicité pour des modèles de cabanes de jardin destinées à ranger les outils, une table et quelques sièges.

UN NOUVEAU QUARTIER COMPOSÉ DE JARDINS ET DE CABANES

La commune, qui compte, au début des années 1920, moins d'une centaine d'habitants, va connaître, autour du lieu-dit de La Petite Verrière, aux lisières du parc du château, à l'est de la localité, une phase de développement urbain au cours de laquelle la population villageoise est multipliée par deux, entre 1926 et 1931, et doublée à nouveau entre 1931 et 1936 (passant respectivement de 79 à 160 puis 441 habitants).

C'est ainsi, dans les années 1920-1930, qu'éclot un pôle d'habitat constitué de cabanes et maisons-jardins d'ouvriers, sur le périmètre délimité par la voie ferrée, les actuelles rue de la Rigole, avenue du Chemin Vert, avenue du Général Leclerc, rue de l'Étang et rue du Bois.

PROFITER DU BON AIR DE LA CAMPAGNE LE DIMANCHE

Depuis l'arrivée du train et l'ouverture de la gare en 1849, La Verrière se trouve à portée de wagon de Paris. En région parisienne, le déclin des fermes, puis l'arrêt progressif de leur activité, aboutit à un morcellement des terres qui en dépendent et à des ventes par petits lots aux particuliers. Des ouvriers de la capitale peuvent désormais acquérir, à bon prix, des lopins où ils viennent passer le dimanche et s'adonner au jardinage.

Initialement, ils se contentent d'édifier des cabanes en bois pour y ranger leurs outils. En effet, la loi ne permet pas de construire en dur sur des parcelles destinées au jardinage. Toutefois, certains entreprennent d'améliorer l'ordinaire afin d'y séjourner le week-end entier, notamment à la belle saison.

Le phénomène s'amplifie à partir de la seconde moitié de la décennie 1920 où Paris et sa proche banlieue subissent une grave crise du logement, expulsant les laissés-pour-compte vers la grande périphérie.

Peu à peu se crée donc ce qui va devenir la « Cité-jardins » de La Verrière. Cependant, si le concept de cité-jardin, tel qu'imaginé vers la fin du XIX^e siècle en Grande-Bretagne, repose sur l'idée d'un ensemble planifié de logements sociaux destinés à une population modeste, avec des aménagements paysagers, des jardins et des infrastructures routières, ici il n'en est rien. Le « lotissement » n'est pas constructible et non viabilisé.

Carte postale du deuxième quart du XX^e siècle de l'entrée du lotissement de La Verrière. En 1936, 80 % des 343 habitants habitent le lotissement qui rassemble 85 des 99 maisons de la commune.



Statuts de l'ASA (Association Syndicale Autorisée) qui permettra en 1935 de faire une demande de transformation en lotissement d'habitations. En 1936, le conseil municipal de La Verrière soutient cette démarche puisque « plus de 100 familles, nombre augmentant chaque année, y habitent en permanence.²⁷ »

ORGANISER L'ANARCHIE

En premier lieu, il s'agit d'obtenir de l'administration le droit d'édifier de vraies maisons, d'aménager des routes, d'installer l'eau et l'électricité, etc.²⁸, tout en régularisant la situation de ceux qui ont déjà commencé à construire²⁹.

En effet, comme le souligne un habitant, la « cité-jardins n'est pas restée longtemps cité-jardins et en 1925, on commence déjà à construire de tous les côtés³⁰ » ! Néanmoins, les usagers, les élus et les pouvoirs publics vont s'attacher à y remédier et à « organiser l'anarchie qui règne à ce moment-là³¹ ». Organiser l'anarchie, c'est-à-dire remettre un peu d'ordre dans une opération d'urbanisme qui risque de partir dans tous les sens ! Résultant, pour la plupart, de l'agrandissement

des édifices d'origine, les maisons sont en général de petite taille et sans étage. Elles ne sont le plus souvent équipées ni de chauffage ni de sanitaires et « les WC sont dans un petit cabanon au fond du jardin³² ».

Lassés d'occuper des baraquements inconfortables sinon insalubres, les habitants se mobilisent et créent un « *Groupe de Défense des Intérêts des Petits Acquéreurs de Terrains de La Verrière, Mesnil-Saint-Denis & Elancourt*³³ », aussitôt surnommé « *Association des Mal-Lotis*³⁴ », qui se transforme en « *Cité-jardins de La Verrière* », association syndicale autorisée (ASA) par arrêté préfectoral du 6 novembre 1928³⁵. En réalité, l'association rayonne sur trois communes, même si la grosse majorité de ses membres réside à La Verrière.

27- Registre de délibérations de la commune. 28 - À la découverte de La Verrière dans les années 30 (travail d'élève de l'école du Parc, classe de CM1, sous la direction de Geneviève Rabot, institutrice, avril 1989). 29 - Lettre adressée le 5 décembre 1927 au Ministre du Logement par le secrétaire de la « Cité-Jardins de La Verrière » (Archives communales de La Verrière 2T1). 30 - Atelier d'histoire du 13 décembre 2023. 31 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 32 - Yves Robichon, *Mes souvenirs de jeunesse à La Verrière*, 22 mars 2024. 33 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 34 - À la découverte de La Verrière dans les années 30, *Ibidem*. 35 - Archives communales de La Verrière (2T1, 2T2, 3T1) et registre des « Délibérations du syndicat de l'association Cité-jardins de La Verrière », tomes 1 et 2, 1928-1939.

CRÉER DU LIEN GRÂCE À LA CONFIANCE

Nombre des « associés » sont des employés des chemins de fer, en plein essor à l'époque dans la région, notamment grâce à la gare de triage de Trappes, ou des ouvriers de Renault-Billancourt. N'étant guère disponibles et ne se sentant pas en possession des compétences nécessaires à l'aménagement d'un espace urbain à venir, ils font appel à des personnes en qui ils ont confiance ³⁶.

C'est, par exemple, le cas de Joseph Malet, dont le bar, ouvert à la demande des habitants, dans son salon, accueille les premières réunions et tient lieu de siège social du groupement³⁷... Se retrouver autour d'un verre, une façon comme une autre de créer du lien !

Sont également à souligner la popularité et le charisme d'Émile Dureuil. Celui-ci vient régulière-

ment à La Verrière faire profiter de la campagne et du bon air à sa fille atteinte d'une maladie pulmonaire : *« puisqu'il était là, qu'il avait quelques compétences et que les gens avaient confiance en lui, on lui a demandé de s'occuper de l'intendance... Et il a fini maire de La Verrière »*³⁸!

Forts de telles aides, les habitants de la Cité-jardins obtiennent volontiers le soutien du conseil municipal dont les membres, *« pour inciter à l'installation de nouveaux habitants »*³⁹, ont *« acheté eux-mêmes des terrains, mais sans faire de spéculations »*⁴⁰. En outre, des installations de douches publiques pour pallier l'absence généralisée d'équipements sanitaires dans les habitations de l'époque sont construites. Ces douches municipales ont été érigées à l'emplacement actuel de la médiathèque, offrant ainsi aux habitants l'accès à l'hygiène.

“ ... puisqu'il était là, qu'il avait quelques compétences et que les gens avaient confiance en lui, on lui a demandé de s'occuper de l'intendance... Et il a fini maire de La Verrière ! ”

Inauguration de la place de l'Amitié, années 1930.



Souvenir de la famille Weil à La Verrière.

36 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 37 - *À la découverte de La Verrière dans les années 30*, *Ibidem*. 38 - Jean Roussel, atelier d'histoire du 25 novembre 2023. 39 - Jean Roussel, atelier d'histoire du 13 décembre 2023. 40 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024.

UNE HISTOIRE DE PIONNIERS

Les noms donnés aux rues de la Cité-jardins, tant en ce qui concerne les « *noms de lieux : rue du Château, avenue de la Gare, rue de la Mare* », etc., que les références à « *l'ambiance du moment* », comme « *la place de l'Amitié* », reflètent « *l'état d'esprit de l'époque*⁴¹ » où la solidarité constitue le ciment de l'aventure humaine en train de se jouer. Une aventure humaine non dépourvue, malgré les

difficultés, d'humour, d'ironie et de dérision. Pour preuve, la nomination de l'avenue du Chemin Vert menant au Mesnil-Saint-Denis, qui est une route en terre « *pas du tout carrossable mais recouverte seulement de mâchefer, résidus du charbon utilisé dans les locomotives à vapeur* » et « *communément appelé par tout le monde : le chemin noir* »... d'où, peut-être, « *par opposition* », l'appellation Chemin Vert⁴² ? Une voie « *tellement inconfortable* » qu'on « *l'appelait aussi Chemin des Avortements*⁴³ » !

Parfois, l'imagination fait défaut. Désireux d'innover, le conseil municipal souhaite un jour nommer une rue autrement que « Chemin Vert », « Rigole », « Vieux Prés » ou « Château d'Eau ». Mais personne n'émet d'idée. Le maire, Émile Dureuil, demande alors à un des élus : « *Comment s'appelle ta sœur ?* ». Son interlocuteur répond : « *Henriette, pourquoi ?* ». Et Émile Dureuil de s'écrier : « *Alors, va pour la rue Henriette*⁴⁴ » !

Photographie de famille avec une maison typique de la Cité-jardins dans les années 1930



Photographie légendée par Jean Roussel :
« Celle qui a involontairement et sans le savoir donné son nom à une rue de La Verrière : Henriette !⁴⁵ »

AUJOURD'HUI, UN QUARTIER PAVILLONNAIRE... Progressivement, la Cité-jardins se transforme pour devenir, dans les années 1960, un quartier comme les autres. Les pelouses remplacent les jardins et le site prend, peu à peu, la forme de la cité pavillonnaire que nous connaissons aujourd'hui.

41 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 42 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 43 - Geneviève Rabot, atelier d'histoire du 25 novembre 2023. 44 - Jean Roussel, atelier d'histoire du 27 janvier 2024. 45 - *Ibidem*.

Photographie de l'album de la famille de Bernard Pfeiffer, été 1933.
Ses grands-parents sont employés au château au service d'Arthur J. Moulton.
Georges-Paul est comptable et Régine, secrétaire. Le train de vie
au château est luxueux, avec un personnel nombreux qui compte
dans ses rangs un cultivateur, un berger, un mécanicien, des jardiniers, etc.





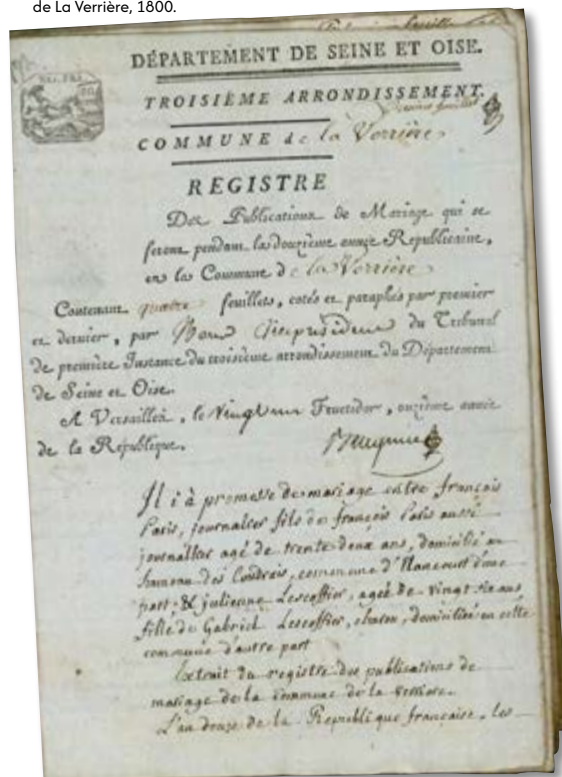
“

*C'est un coin de France attachant.
J'y suis arrivé par hasard
et j'y suis resté longtemps.⁴⁶*

46 - Gérard Morfin, atelier d'histoire du 28 février 2024.

”

démographie



LES PREMIERS HABITANTS DE LA VERRIÈRE

Au recensement de 2021, la population de La Verrière compte 6183 habitants. Un record ! La commune a toujours connu une très faible densité de population par rapport aux autres villes du territoire tout au long de son histoire.

Les premières traces écrites concernant les habitants de La Verrière nous parviennent d'abord des registres paroissiaux du Mesnil Saint-Denis. L'ordonnance de Villers-Cotterêts, signée en 1539 par François I^{er}, déclare le français langue officielle (à la place du latin) et décide la création des registres des actes de naissances, de mariages et de décès dans les paroisses. Tenus par les curés, les registres du Mesnil sont une source importante de connaissance de la population d'autrefois. Le premier registre date de 1561, mais les actes deviennent plus précis à partir de 1653 en mentionnant les lieux-dits. Ils contiennent plus

d'informations, comme parfois les professions des pères, parrains et marraines ; on y retrouve par exemple le nom des laboureurs et des employés du château.

En 1740, après que La Verrière est devenue paroisse indépendante, les registres paroissiaux sont tenus pour les Verriérois uniquement. À la Révolution française, les registres d'état civil de La Verrière sont désormais tenus par les maires, le premier étant signé en l'an XII par Jérôme Hubert, premier maire de la commune indépendante.

UNE GRANDE STABILITÉ AU COURS DES TEMPS ANCIENS

Le passage de l'Ancien Régime à la Révolution française ne bouleverse en rien les chiffres du petit village qui ne dépasse pas la centaine d'habitants. Au cours du XVIII^e siècle, de 1740 à 1769, on enregistre en moyenne 8 baptêmes, 4 mariages et 7 décès par an.

Le recensement de la population de 1836 marque un pic avec 90 habitants, dont une dizaine de domestiques et surtout des « chartiers », cultivateurs et journaliers. La commune recense tout de même un garde champêtre.

Le nombre de personnes ne reflète pas le nombre de ménages, tout à fait réduit ! En 1881, le château et la ferme comptent 13 personnes pour 2 ménages, tandis que le lieu-dit de l'Agiot regroupe 6 ménages pour 33 personnes, et La Petite Verrière 8 ménages pour 23 personnes. En mars 1901, la population compte 78 personnes réparties dans 19 maisons regroupées en 4 lieux-dits : La Verrière, la Petite Verrière, l'Agiot et la Gare (11 habitants). À cette époque, la commune n'a pas de cantonnier, d'instituteur ni de curé, et les hommes adultes travaillent majoritairement dans l'agriculture, sauf 5 employés des chemins de fer.



Photographie de famille de Jean Roussel, 1937. Jean, enfant, se trouve assis au premier rang. Son père, Albert, est complètement à gauche, tandis que sa grand-mère est la troisième personne à gauche.



LE PREMIER BOND

La gare permet à la commune d'attirer de nouveaux habitants grâce à son petit développement urbain au début du XX^e siècle, avec la création de la cité-jardins et du quartier de la gare en pleine croissance. Ainsi, sur le registre de dénombrement de la population de 1936, qui comptabilise 467 habitants, apparaît la nouvelle adresse « La Verrière Lotissement » avec ses rues du Bois, du Château d'Eau, de la Rigole, des Vieux Prés, des Fleurs, de la Plaine et l'avenue de la Gare... Parmi les arrivées des années 1930 se trouve la famille Roussel. *« Je suis arrivé à La Verrière en 1935 dans une maison que mes parents avaient fait construire rue des Champs. Mes grands-parents maternels habitaient déjà ce village dans les années 1920. Mon grand-père travaillait aux chemins de fer et ma grand-mère était garde-barrière ; ils demeuraient sur ce qui est maintenant la N10⁴⁷. »*

Après la guerre, dans les années 1950, la courbe démographique est relativement stable. *« Il y avait à cette époque environ 750 habitants à La Verrière, majoritairement des ouvriers travaillant à la SNCF, chez Renault, Peugeot ou Citroën, surtout des hommes. Tous les jours, ils prenaient le train, car les voitures étaient rares et il y avait un amoncellement de vélos le long de la clôture de la gare et du passage à niveau. C'était une population plutôt à gauche et je me rappelle en particulier le passage hebdomadaire des militants communistes faisant du porte-à-porte pour vendre L'Humanité dimanche et son supplément Pif le chien. La plupart des femmes n'avaient pas d'emploi, principalement parce qu'il n'y en avait pas sur place, et s'occupaient du ménage, des enfants, du jardin, des poules et des lapins et surtout des courses. L'arrivée de la MGEN et de quelques usines dans la zone d'activité près de la gare a été une véritable révolution en leur offrant des emplois à proximité⁴⁸. »*

DEPART	AN	PRENOM	NOM	DATE	SEX	ETAT	PROFESSION	REMARQUES
56	191	Edmond	Chapard	1892	fr	chef	maître	
56	192	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	193	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	194	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	195	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	196	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	197	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	198	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	199	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	200	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	201	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	202	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	203	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	204	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	205	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	206	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	207	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	208	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	209	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	
56	210	Edmond	Bachelier	1892	fr	chef	maître	

Extrait du registre de dénombrement de la population de 1936 conservé aux archives départementales des Yvelines. Albert Roussel, employé de banque à Paris, avec sa femme et son fils de 2 ans, est domicilié rue des Champs.



Adrienne Robichon avec son fils Yves devant leur maison 20, rue du Bois, 1948.



Portraits de Verriérois à travers le temps...

LE GRAND BOOM

En 1952, la Mutuelle générale de l'Éducation nationale rachète le château et y installe un hôpital psychiatrique, devenant le premier employeur de la ville. Le personnel est logé dans les cités Orly-Parc I et II. La population atteint, en 1968, 2 868 habitants. En 1973, la cité du Bois de l'Étang est livrée avec ses 2 369 résidents. Construite pour loger en majeure partie les ouvriers de Renault, avec tous ces nouveaux arrivants, elle bouleverse l'équilibre démographique de la ville qui passe à 6 219 habitants. Les usines Renault possédant 40 % du parc social de la cité du Bois de l'Étang, la commune perd le contrôle au niveau des attributions de ces logements qui vont bientôt concentrer de nombreuses difficultés sociales. Les premiers arrivants qui peuvent se payer une vie de propriétaire partent de La Verrière et ne sont remplacés que par des gens en situation sociale plus difficile. Un déséquilibre social est perceptible au sein d'une population caractérisée par une grande diversité culturelle.

Les statistiques des derniers recensements montrent que La Verrière a une population jeune (22,9 % de la population ont moins de 15 ans), avec un nombre important de familles et d'enfants, ainsi qu'une diversité de catégories socioprofessionnelles avec une forte proportion d'employés parmi les actifs de 15 à 64 ans.





“

*La chambre, si on laissait
de l'eau dans la cuvette,
le matin, elle était gelée.*

C'était comme ça.

C'était la vie.⁴⁹

eau

49 - Jean Malet, témoignage sonore de 1992 réalisé à l'occasion du livre *Quartier ouvert pour inventaire*.

”

Photographie de famille réalisée
devant la Villa Paulette, petite maison
de fortune de la cité-jardins.



Ravitaillement à la fontaine
Saint-Sauveur située à Maurepas,
de l'autre côté de la nationale.



LE PRÉCIEUX LIQUIDE

un bien précieux, a fortiori l'eau potable. En effet, en raison de la constitution des sols très sableux, les sources sont rares et se situent au bas des vallées. Les puits restent difficiles à réaliser, car la nappe phréatique est très profonde et il faut creuser une épaisseur importante avant d'y parvenir. Les Verriérois sont parfois contraints de parcourir de longues distances à pied pour se ravitailler vers Maurepas ou Le Mesnil-Saint-Denis.

En revanche, la composition imperméable des terres argileuses permet la formation de nombreuses mares et surtout d'étangs, tels que ceux de Trappes (aujourd'hui Saint-Quentin-en-Yvelines) ou des Noës, créés lors de la mise en place du réseau hydraulique du domaine royal de Versailles au XVII^e siècle. L'étang des Noës était bordé d'un lavoir, offrant une source d'eau supplémentaire aux habitants du village, en complément de la mare présente sur place.

À La Verrière, comme dans
tous les villages du plateau,
l'eau demeure longtemps



« AU CHANT DES OISEAUX »

Arrivée dans les grandes villes au XIX^e siècle, l'eau courante est loin d'être la règle en France avant la seconde moitié du XX^e siècle et surtout dans les campagnes. À La Verrière, un gros problème d'approvisionnement en eau potable existe encore en ce début de siècle et le quotidien est difficile. Le témoignage de Jean Malet illustre bien cette situation. Sa famille

s'est installée à la cité-jardins de La Verrière en 1926 alors qu'il était âgé de 10 ans seulement :

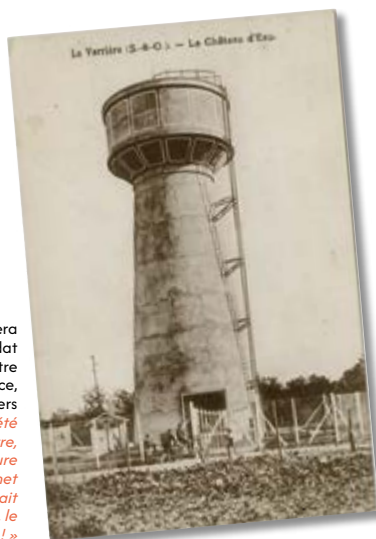
« C'était des gens qui étaient venus pour jardiner et qui n'avaient pas de maison en dur. Il y avait donc mes parents qui avaient construit les premiers et trois maisons rue de la Mare.

Les gens venaient passer le week-end. Au début, ils venaient pour la journée et après, ils ont monté des cabanes au fond de leur jardin. À ce moment-là, ils venaient le samedi et puis ils amenaient l'eau de Paris ou de Versailles, de l'eau potable. Bien sûr, il fallait faire quelque chose. Ce n'était pas normal. Comme nous étions les premiers habitants, il y a des amis qui ont dit : "Mais enfin, vous devriez ouvrir quelque chose, un petit café avec quelques trucs pour l'épicerie, qu'on ait au moins quelque chose quand on arrive !" Ma mère n'était pas très chaude pour ouvrir ça. Mon père était d'accord et on a ouvert le premier café. On l'appelait "Au chant des oiseaux"⁵⁰. »

Le père de Jean, Joseph Malet, en voulant construire un puits, rencontre très vite le sable et est obligé de cimenter le fond. Sa citerne ainsi formée, alimentée par de l'eau potable, rencontre le succès et les plaisanciers viennent acheter l'eau à la famille Malet (5 sous par litre). L'installation d'un château d'eau marque une amélioration significative, les familles résidentes venant désormais s'y approvisionner.



Photographie de la famille Roussel immortalisant l'inauguration des travaux du puits et du château d'eau.



Le château d'eau sera détruit sous le mandat de Gérard Lamidey, entre 1977 et 1983 et, à sa place, sont installés les ateliers municipaux. « Il avait été mitraillé pendant la guerre, car il avait une structure métallique à son sommet et on a pensé que c'était une mitrailleuse. Du coup, le château d'eau fuyait⁵¹ ! »



À PROPOS D'UNE POMPE QUI N'A POMPÉ QUE L'ARGENT DES CONTRIBUABLES !⁵²

Après la Seconde Guerre mondiale, le maire, André Renaud, entré en fonction en 1947, réalise des travaux importants pour la commune. Ces améliorations concernent notamment la réfection des routes et l'aménagement d'un cimetière. Dans le domaine de l'eau, il entreprend la réfection de tous les branchements d'eau particuliers, l'aménagement de la station de pompage d'eau potable pour un débit plus important et l'adduction d'eau au hameau de l'Agiot. Cependant, dans les années 1950, les habitants vivent encore un quotidien loin de tout le confort moderne, comme le rappelle Yves Robichon : « Dans les années 1950, La Verrière, ce n'était que le village actuel, au milieu d'espaces naturels ou agricoles. La plupart des maisons étaient assez petites,

sans étage, le résultat d'un agrandissement, souvent en planches, du cabanon de jardin des débuts. Les grandes habitations confortables étaient peu nombreuses et ce n'est qu'à partir du milieu des années 1960, qu'ont été construites des maisons modernes qui ont notamment pu bénéficier de l'assainissement collectif réalisé à cette époque. Mes parents sont restés en location pendant une vingtaine d'années, puis ont emménagé dans un pavillon construit par mon père sur un terrain mitoyen, là où nous habitons maintenant.

Cette petite maison en briques, que l'on qualifierait aujourd'hui d'insalubre et de passoire thermique, était semblable à beaucoup d'autres maisons de La Verrière. Il y avait deux pièces : une cuisine et une chambre, sans chauffage ni sanitaires, les WC étaient dans un petit cabanon au fond du jardin. Notre seul confort : un robinet avec de l'eau froide et l'électricité. On se chauffait avec la cuisinière qui s'éteignait dans la nuit si on ne

l'alimentait pas en charbon. L'hiver, en se levant, il y avait souvent de très belles fleurs dessinées par la glace sur les vitres. Elles disparaissaient lorsque la cuisinière réchauffait (un peu) la pièce. Pour compenser ce manque généralisé de confort dans les maisons, la commune avait construit des douches municipales là où est maintenant la médiathèque.

Comme la plupart des habitants, nous n'étions pas riches, mais nous vivions correctement en nous contentant de l'essentiel. Question confort, c'était spartiate: un évier, une cuisinière à charbon et un réchaud à gaz remplacé à la fin des années 1950 par une belle gazinière avec son four. Pas de réfrigérateur, pas de lave-linge ou de lave-vaisselle, encore moins de micro-ondes, tout cela était hors de prix ou n'existait pas⁵³. »

En plus de ces conditions de vie souvent modestes, de nombreuses coupures d'eau ont lieu du fait de la vétusté des installations et de l'augmentation du nombre d'habitants. Une nouvelle pompe est donc installée au château d'eau pour remplacer celle en service depuis plus de 25 ans. En 1960, un article de presse souligne que de l'eau en abondance a été annoncée par la municipalité, mettant « l'eau à la bouche » des habitants en attente d'un nouveau château d'eau enfin promis !

Le village et son dernier château d'eau, depuis le toit du Scarabée, 1995.



ET PENDANT CE TEMPS, AU CHÂTEAU...

Parallèlement, le domaine du château de La Verrière

bénéficie d'une situation hydraulique privilégiée. L'eau y est omniprésente ! On la trouve non seulement dans les douves, mais aussi pour alimenter en eau potable cuisines et sanitaires. Un puits de 50 mètres de profondeur, équipé d'une pompe performante, assure un débit de 5 m³ par heure. Le domaine dispose également d'un lavoir et d'un puits d'eau non potable (le belvédère) pour le potager notamment. La sécurité n'est pas en reste, avec un véhicule de pompier sur place. Cependant, quand la MGEN rachète le domaine pour y installer l'hôpital, ces installations pourtant très avancées ne suffisent plus et, en 1963, un nouveau château d'eau est construit, offrant à la commune un nouveau repère visuel dans le paysage.



Photographies de famille des enfants du personnel employé au château, été 1934.



Carte postale du nouveau château d'eau réalisé en 1963 par l'architecte Marcel Astorg à proximité du bar-crêperie Le Vert-Galant.



“

*Il y avait beaucoup de relations
entre la MGEN et l'École
régionale, car les patients étaient
enseignants. Donc, ils allaient en
stage de réadaptation
à l'École bleue.⁵⁴*

*école régionale
du premier degré*

”

Les trois courbes très harmonieuses de l'École bleue devaient répondre au projet social innovant de l'époque. La monumentalité du bâtiment, fermant la structure sur elle-même, a engendré une impression d'enfermement et de désorientation pour les enfants et le personnel, accentuée par la longueur des couloirs intérieurs et le cloisonnement des espaces.



Les panneaux multicolores ont remplacé les anciennes façades bleues. Ils sont inspirés du travail de l'Américain Ellsworth Kelly.

DE L'ÉCOLE BLEUE... L'École régionale est une initiative lancée par Marcel Rivière, président de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale, en collaboration avec son vice-président, René Grandguillotte. Ouverte en 1969, elle accueille à l'origine les enfants d'enseignants hospitalisés à l'institut psychiatrique Marcel Rivière, situé à proximité. Elle doit aussi offrir un cadre de réadaptation au métier d'enseignant pour les anciens malades.

À l'époque, le ministère de l'Éducation nationale souhaite une architecture originale et moderne. Yves Marchand, grand prix de Rome d'architecture, auteur des immeubles du quartier Orly Parc I (avec Clément Tambuté), propose un bâtiment monumental en forme de lettre grecque alpha. Trois parties distinctes, concaves, forment cette structure avec, au centre, un espace couvert par une immense verrière en béton translucide composée de pavés de verre ronds typiques des années 1950-1960, abritant un gymnase. Évoquant le style architectural du siècle de l'UNESCO à Paris, l'École bleue s'inscrit dans le courant moderne avec ses formes épurées et son utilisation prédominante du béton et de l'acier. Yves Marchand a fait appel au célèbre architecte du XX^e siècle Jean Prouvé, expert en structures métalliques, pour concevoir les panneaux blancs ornant les façades du bâtiment.

... À L'ÉCOLE MULTICOLAIRE En 2007, l'école, devenue multicolore, est inaugurée après avoir été entièrement rénovée. Le projet de réhabilitation, mené par l'architecte Philippe Madec, s'appuie sur une enquête auprès des usagers et le constat est sans appel: *«Ce bâtiment est introverti, tourné sur un centre fermé. C'est un bâtiment qui n'a pas été pensé à l'échelle de l'enfant⁵⁵.»*

Pour briser la rigidité de la grande façade, l'architecte crée une entrée principale qui ouvre l'école sur la ville et le quartier voisin. Une aile du bâtiment est supprimée, révélant le centre où se trouvait un gymnase, désormais transformé en cour de récréation. Cette cour est surmontée d'une structure métallo-textile blanche qui capte et reflète la lumière. Le sol a été creusé de cinq

55 - Philippe Madec, *Prim'Ver* n° 25, juillet 2002.



“

Les enseignants étaient spécialisés et bénéficiaient d'un quart de décharge pour préparer leurs classes à l'accueil des enseignants en réadaptation.

”

mètres, soit l'équivalent d'un étage, permettant au grand hall de s'aligner avec le niveau de la voirie. Les salles de classe, autrefois enterrées, bénéficient maintenant d'un éclairage naturel.

Un axe central, constitué d'un bâtiment neuf, traverse le plan d'origine et regroupe l'ensemble des activités de l'école : administration, accueil des enfants, restauration scolaire, gymnase et logements de fonction. Le bâtiment réhabilité conserve les façades intérieures conçues par Jean Prouvé, tout en étant doté d'une nouvelle enveloppe extérieure composée de panneaux verriers multicolores qui transforment l'esprit initial du projet. La mise en couleur des façades a été réalisée par l'artiste Carlos Cáceres, en collaboration avec l'entreprise SOBREA.



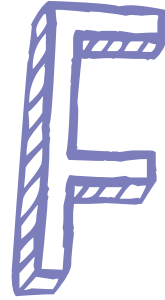
Les panneaux de façade blancs créés par Jean Prouvé sont encore visibles avec leur admirable dessin et leur grande qualité de finition.

UN PROJET SOCIAL L'École régionale du premier degré (ERPD) de La Verrière est décrite par G. Septours, inspecteur d'académie des Yvelines en 1983, comme « *une école pas comme les autres* ». Dès sa conception, et en raison de son emplacement au sein du grand complexe de la MGEN (Mutuelle générale de l'Éducation nationale), l'ERPD de La Verrière fonctionne sous le signe de la solidarité, valeur centrale de l'idéal mutualiste. Elle remplit trois missions principales : la scolarisation et l'internat pour les enfants dont les familles font face à de grandes difficultés, la réadaptation du personnel enseignant et la formation des adultes.

Loïc Douet se remémore le fonctionnement particulier de cette école, qui a également accueilli de nombreux jeunes habitants de La Verrière au fil des ans : « *Les enseignants étaient spécialisés et bénéficiaient d'un quart de décharge pour préparer leurs classes à l'accueil des enseignants en réadaptation. Ces derniers étaient souvent en retrait dans la classe en raison de leur fatigue, mais certains participaient activement aux séances avec les enfants. Il y avait aussi des enseignants spécialisés et des surveillants de nuit chargés d'animations, comme la surveillance des devoirs. À l'École bleue, une expérimentation innovante a été menée dans les années 1983-1984 : l'enseignement d'éveil, financé par la MGEN, se faisait entièrement par vidéo. Aujourd'hui, il existe plusieurs autres établissements de réadaptation en France* ⁵⁶. »

Christ en majesté, mosaïque placée
dans l'abside de la chapelle
du château, 1930-1933.





COMME

“ *Henri Marret était
le meilleur illustrateur de
murailles de son temps.*⁵⁷

Maurice Denis, *Henri Marret in L'Art et les artistes*,
23^e année, n° 93, janvier 1929, p. 121-125.

”

FRESQUES
DE LA CHAPELLE
DU CHÂTEAU

LES ŒUVRES D'ART D'HENRI MARRET, PEINTRE FRESQUISTE (1878-1964)

Auteur des fresques de la chapelle du château de La Verrière, Marret est un artiste novateur qui a su renouveler la discipline de la fresque. Il a réalisé une œuvre importante de peinture murale dans des édifices civils ou religieux, notamment ceux rebâties après la guerre de 1914-1918. Il est aussi un grand paysagiste maniant l'art de la peinture à l'huile, de la gravure et de l'aquarelle.



Cette scène de l'Évangile de Luc illustre le passage où « Marie a choisi la meilleure part ». Les deux sœurs, Marthe et Marie, accueillent Jésus dans leur demeure. Marthe s'affaire aux préparatifs domestiques, tandis que Marie s'assoit aux pieds de Jésus pour écouter son enseignement.

La chapelle du château de La Verrière avec son autel de style byzantin dans le fond.



En 1912, il s'initie avec Paul Baudouin à l'art de la fresque sur mortier frais dont il devient rapidement un spécialiste unanimement reconnu. Maurice Denis, son ami, dit de lui : « *L'apprentissage de ce nouveau métier lui révèle d'emblée toutes les possibilités de réalisation qu'il trouvera désormais en lui-même* »⁵⁸. » Résidant à Fourqueux dans les Yvelines, il est le voisin de Maurice Denis qui, en 1919, a créé avec George Desvallières les Ateliers d'art sacré. Il est membre de la Société de Saint-Jean, qui regroupe des artistes et créateurs, des ecclésiastiques, des archéologues et des amateurs d'art de confession chrétienne. De 1921 à 1924, Henri Marret va contribuer de façon remarquable à l'art sacré du XX^e siècle en participant avec Maurice Denis à la décoration de l'église Saint-Louis de Vincennes. Il y réalise les quatorze stations du Chemin de croix, ainsi que les décorations du porche, des autels secondaires et des fonts baptismaux. Il réalise également, toujours avec Maurice Denis, les fresques de la chapelle du Prieuré de Saint-Germain-en-Laye (actuel musée Maurice Denis).

Sans relâche, Henri Marret s'est attaché à réinventer l'art de la fresque en l'adaptant aux matériaux de l'ère industrielle, comme le béton. Il appartient à ces artistes novateurs qui expérimentent la fresque sur enduit de chaux hydraulique ou de ciment tout en produisant une figuration Art déco.

UNE PÉPITE NICHÉE AU CŒUR DU CHÂTEAU

La chapelle du château de La Verrière est restaurée, dans un style néo-byzantin, en 1929, par Arthur Julian Moulton et sa première épouse, Gertrude Wood Bell, qui ont acheté le domaine en 1920. Pour cette restauration, les Moulton

font appel à l'architecte français renommé Jacques Gréber. Arthur et Gertrude divorcent la même année que la rénovation de la chapelle, en 1929. Entre 1930 et 1933, la chapelle subit une transformation remarquable. L'abside est ornée de mosaïques, notamment avec une belle scène d'un Christ en majesté, tandis qu'un autel de style néo-byzantin est installé, le tout protégé par des grilles en fer forgé travaillées d'arabesques et surmontées d'une croix. La nef de style roman, avec sa voûte en plein cintre, est décorée par les fresques d'Henri Marret reprenant des scènes religieuses tirées des Évangiles. Ce lieu sacré, désormais lieu de culte anglican, devient le théâtre d'un événement personnel important en 1934, lorsque Arthur Julian Moulton y célèbre son union avec Olga de Belaïeff, sa seconde épouse.

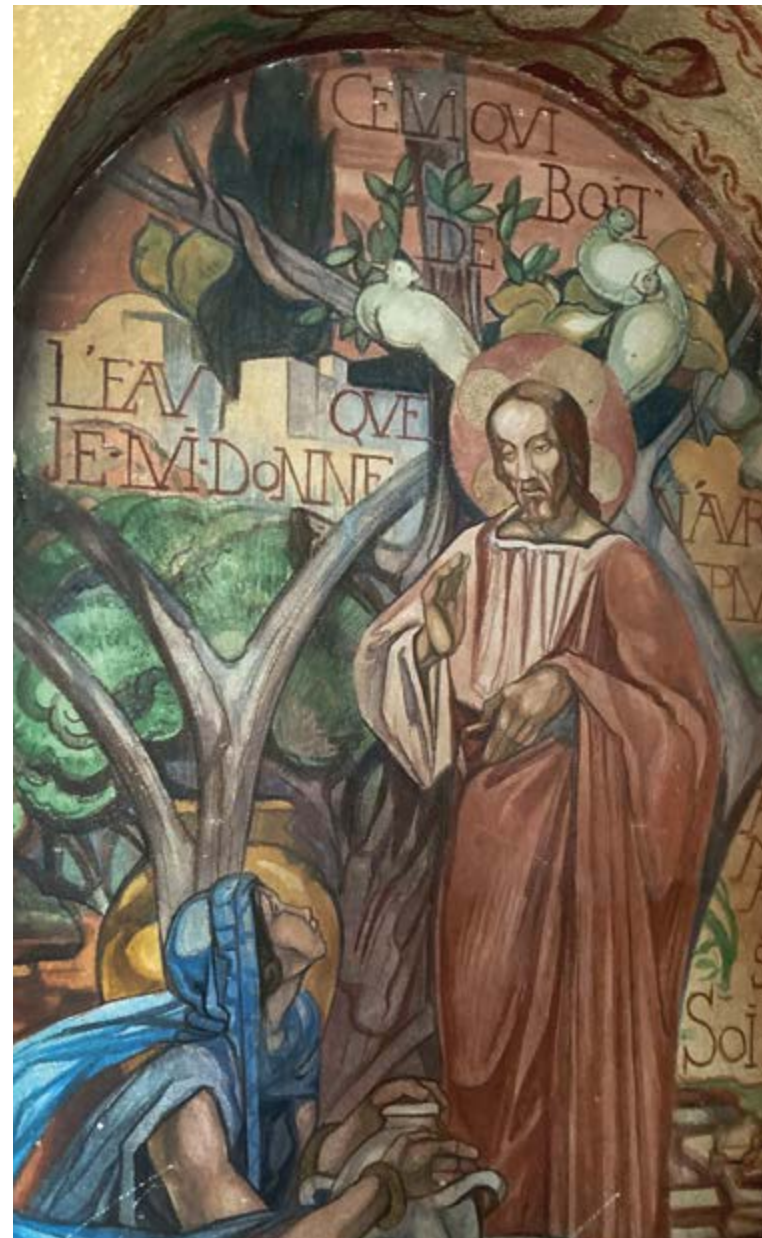
UN VIRTUOSE AU SERVICE D'UNE TECHNIQUE PARTICULIÈRE DE PEINTURE

La fresque est une technique de peinture murale employée dans le monde occidental depuis l'époque romaine. Elle consiste à appliquer des pigments de couleur mélangés à de l'eau sur un enduit frais. Cette méthode nécessite que la peinture soit réalisée avant que l'enduit ne sèche, permettant ainsi aux pigments de s'imprégner dans le support.

Traditionnellement, l'enduit frais utilisé est la chaux, mais, à partir de l'invention du ciment, certains artistes muralistes expérimentent une technique similaire sur enduit de ciment. Le talent de Marret est d'avoir su employer les deux matériaux avec autant de maîtrise technique et d'avoir pu tirer profit des différences apportées par un enduit de ciment, donnant une coloration plus grise et un aspect brut et granuleux. La prise rapide du ciment, qui durcit après seulement une à deux heures, exige un travail rapide et une main assurée, car, une fois l'enduit séché, il n'est plus possible de corriger les erreurs et de reprendre le dessin. Les coloris employés dans les fresques de La Verrière sont réduits, laissant parler le gris du ciment avec, cependant, un beau travail des drapés sur les vêtements des personnages. Les compositions sont simples. Sur la fresque *Donner de l'eau pour n'avoir plus jamais soif*, le décor en arrière-plan est traité dans le plus beau style de l'Art nouveau, avec une végétation très présente et des oiseaux stylisés.

Dans cet écrin que représente la chapelle brillent donc des peintures murales complètement revisitées par le talent d'un artiste qui a su se saisir des avancées industrielles pour renouveler cet art ancestral.

Cette fresque représente la métaphore utilisée par Jésus dans l'Évangile de Jean : *Donner de l'eau pour n'avoir plus jamais soif*. La scène fait référence aux paroles de Jésus à la Samaritaine : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. » La métaphore illustre le don spirituel de Dieu qui apporte la vie éternelle et satisfait pleinement l'âme humaine.



A
B
C
D
E
F
G
H
I
J
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
U
V
W
X
Y
Z

[illegible][illegible]

LA VERRIÈRE (S.-et-O.) — Café de la Gare

Affiche annonçant le lancement des travaux pour la construction de cinq stations sur la ligne de chemin de fer de Paris à Rennes, 1847.

[illegible][illegible][illegible][illegible][illegible][illegible][illegible][illegible]



“ *Mes parents, normands d'origine, sont arrivés à La Verrière en 1942, lorsque mon père a été muté au triage de Trappes. Ils ont trouvé à louer une maison rue du Bois. Je suis né en 1947 et j'ai vécu à La Verrière toute ma jeunesse.* ⁵⁹ ”

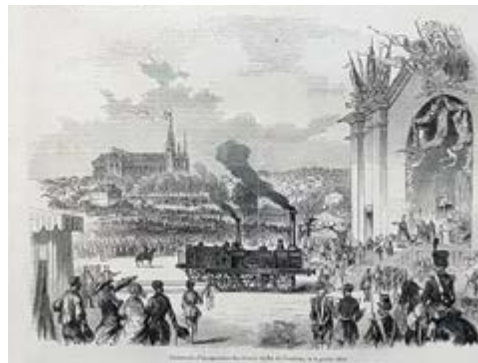
L'ARRIVÉE DU CHEMIN DE FER

La première ligne de chemin de fer pour voyageurs au départ de Paris est mise en service en 1837 et relie la capitale à Saint-Germain-en-Laye, distante de 19 kilomètres. Elle est inaugurée par la reine Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe. Le train connaît immédiatement un énorme succès, qui encourage le développement des lignes de chemin de fer dans une banlieue en pleine expansion.

Une deuxième ligne est ouverte en 1839 entre Paris et Versailles. Sur décision du duc d'Orléans, elle est prolongée jusqu'à Chartres en 1849, puis Le Mans (1854) et Rennes (1857) pour atteindre Guingamp en 1863 et, enfin, Brest en 1865. Pour réaliser le deuxième tronçon de cette ligne dite « de Bretagne » entre Versailles et Chartres, les expropriations débutent en 1844. Le conseil municipal de La Verrière est d'abord opposé à cette décision, car le projet prévoit une coupure entre l'Agiot et le centre du village, obligeant les habitants et agriculteurs à faire un détour de plusieurs kilomètres. *« Il considère que le chemin de fer ne sera d'aucune utilité ⁶⁰. »* Le conseil

municipal se ravise cependant et donne son accord l'année suivante, sous l'influence du propriétaire du château qui, dit-on, aurait milité pour l'implantation d'une *« gare au milieu de nulle part ⁶¹ »*. Le domaine de La Verrière, qui n'est alors qu'un lieu de villégiature pour son propriétaire, Jean Jacques Berger, homme politique (député, préfet puis sénateur), est ainsi amputé : la gare est construite, en partie, sur l'emplacement de la grande allée du château. Une deuxième vague d'expropriations a lieu en 1857, au moment de la réalisation de la ligne Paris-Rennes.

Le tronçon est inauguré le 5 juillet 1849 par le président Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, avec l'ouverture des gares de Trappes, La Verrière et la halte de Coignièrès dite aussi « l'arrêtoire » (la gare ne sera construite qu'en 1902).



Cérémonie d'inauguration du chemin de fer de Chartres, 5 juillet 1849, journal L'illustration du samedi 7 juillet 1849.

Carte postale du premier quart du XX^e siècle. Un même modèle d'architecture est adopté pour les gares de la ligne de Versailles à Chartres : un corps principal à trois ouvertures en plein cintre avec des ailes de chaque côté, surmonté d'un étage avec un fronton triangulaire abritant une horloge.

Napoléon III, convaincu de la grande importance du chemin de fer pour le développement industriel de la France, accompagne les fusions des compagnies privées qui ont obtenu de l'État les concessions nécessaires à l'aménagement des grandes lignes au départ de Paris. Pour l'Ouest, les compagnies de Normandie et de Bretagne rejoignent la compagnie de Saint-Germain-en-Laye, afin de constituer la compagnie de l'Ouest en 1855. Toutes les compagnies déficitaires rachetées par l'État rejoignent finalement la SNCF, créée en 1938.



DES RÉPERCUSSIONS POSITIVES À LONG TERME

Le chemin de fer transforme considérablement les modes de vie. En diminuant les distances, les territoires se trouvent désenclavés.

Loisirs, commerces et industries entrent dans une nouvelle dimension. Pour le monde rural, l'arrivée du chemin de fer est synonyme de développement des échanges. Les trains sont bien souvent mixtes et comportent des wagons de voyageurs et de marchandises.

De petites parcelles de terre sont vendues par des propriétaires locaux aux ouvriers de Paris et de sa proche banlieue, qui viennent en fin de semaine pratiquer jardinage et loisirs au grand air. Peu à

Carte postale expédiée en 1916. À l'arrière-plan de ce groupe d'employés du chemin de fer posant pour la photographie, on reconnaît la gare à gauche et le café-bar-tabac à droite. Le chef de gare habitait dans la gare. Photographie prise sur l'actuel emplacement de la nouvelle gare multimodale.



peu, les abords des voies ferrées s'urbanisent et La Verrière connaît ce développement au début du XX^e siècle autour de sa gare. Les villages aux alentours sont également favorisés par ce phénomène, car des lignes d'omnibus régulières prennent le relais du train à partir des gares.

L'implantation des gares sur le territoire a donc un effet direct sur la population des villages, presque exclusivement tournés, jusque-là, vers l'activité agricole. De nombreux employés de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest sont domiciliés autour des stations. Ainsi, La Verrière compte en 1901, pour soixante-dix-huit personnes, cinq employés du chemin de fer !

Enfin, la saturation du trafic de marchandises au niveau de la gare de Versailles-Matelots provoque le doublement des lignes entre Saint-Cyr-l'École et Trappes et la décision d'y construire une gare de triage en 1912. Celle-ci devient rapidement très importante. Les cheminots sont logés à Trappes et à La Verrière, comme en témoigne Yves Robichon dont le père, travaillant à la SNCF, a trouvé à loger sa famille à La Verrière en 1942⁶².

LUTTE CONTRE LES NUISANCES ET LES DANGERS

Outre la coupure territoriale, compensée en partie seulement par la construction de ponts et passerelles vers Élancourt, Maurepas et le Mesnil-Saint-Denis, la gare et le franchissement des voies par deux passages à niveau engendrent des nuisances : « *Quand on habitait à côté, cela vibrait mais on était habitués*⁶³. » Mais on déplore surtout des accidents mortels : enfants ou familles, et, après l'installation de l'institut Marcel Rivière en 1959, des suicides. Lieu de danger et d'insécurité pour les

Le passage à niveau et la maison du garde-barrière avant la création du tunnel souterrain, 1978.



riverains et la population, la configuration de cette gare devient alarmante. *« Une transformation de la gare est effectuée après la création de l'institut Marcel Rivière, afin que les patients ne puissent plus accéder facilement aux rails qui étaient des lieux de suicide ⁶⁴. »* Des portillons automatiques sont installés et améliorent la sécurité du passage à niveau.

Dans les années 1970, *Le Bisque*, journal associatif écrit par les habitants de la toute nouvelle ville de Saint-Quentin-en-Yvelines, témoigne du *« goulot d'étranglement difficile à franchir »* que constitue le passage à niveau de La Verrière, mais aussi du *« défi à la sécurité »* qu'il représente dans la mesure où *« il est arrivé que des voitures restent bloquées sur la voie, barrières fermées ⁶⁵ ! »* Ainsi Geneviève Rabot se souvient-elle : *« Un monsieur, un artisan, a eu de la chance : l'arrière de son camion a été emporté. La cabine a été projetée mais le monsieur n'avait rien. Sa réaction : "Ah, mon camion !" Je lui ai dit : "Mais, vous êtes vivant !" ⁶⁶ »*



Carte postale, début des années 1970.

VERS LA MODERNISATION DE LA GARE ET DE SES LIAISONS

Dans un premier temps, après 1928, la gare elle-même a bénéficié de l'électrification, remplaçant ainsi l'ancien éclairage au pétrole. Puis viendra celle des lignes ferroviaires elles-mêmes, qui sont modernisées grâce à l'électricité, privant la campagne de ses grands panaches de fumée dégagés par les locomotives. Victor R. Belot raconte dans son livre : *« Une insolite thérapie incitait les mères des environs à exposer les enfants atteints de coqueluche aux vapeurs (bienfaisantes ?) des locomotives du haut du pont de La Verrière ⁶⁷ ! »*

64 - Dominique Moulines, atelier d'histoire du 19 octobre 2023. 65 - Frédéric Theulé, « Les habitants ont la parole » dans *Circuler, une histoire des transports à Saint-Quentin-en-Yvelines*, catalogue de l'exposition présentée au Musée de la ville, 2019. 66 - Atelier d'histoire du 13 décembre 2023. 67 - Victor R. Belot, *La Verrière au fil des siècles*, 1987, page 112.

Avec le développement urbain impulsé par la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines et l'arrivée des nouveaux habitants à La Verrière et ses alentours dans les années 1970, les besoins en matière de transport deviennent importants. Les petites gares du XIX^e siècle sont sous-dimensionnées, mal équipées, et la fréquence des trains y est trop faible. En 1976 et 1977, on construit une nouvelle gare plus adaptée à la forte demande des usagers, à quelques mètres en amont de la gare historique qui est alors détruite. Avec le soutien du SCAAN (Syndicat Communautaire d'Aménagement d'Agglomération Nouvelle), le maire, Gérard Lamidey, obtient enfin la réalisation du tunnel souterrain automobile et piéton tant attendu en remplacement du passage à niveau. La réalisation de vastes parkings complète le réaménagement du secteur de la gare (1979-1981).

En mai 1995 s'ouvre une nouvelle liaison passagers avec La Défense offrant une correspondance plus fréquente en gare de Saint-Quentin-en-Yvelines avec la ligne C du RER en direction de Paris-Austerlitz, complétant ainsi l'offre initiale en direction de Paris-Montparnasse. La Verrière se trouve ainsi totalement désenclavée.



Le maire Gérard Lamidey avec ses adjoints lors d'une visite de chantier du passage souterrain de la gare, 1979.

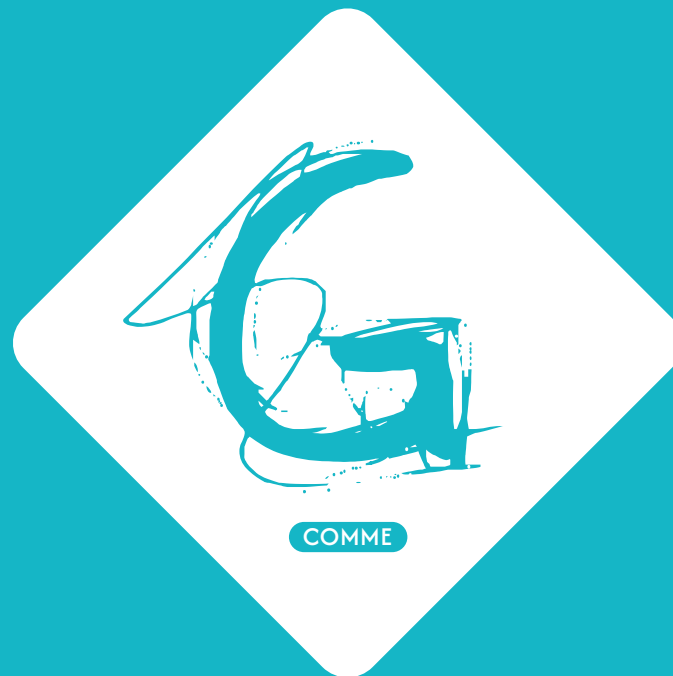
Dans les années 2020, du fait de la hausse constante du nombre des voyageurs et de l'essor des moyens de déplacement alternatifs, la transformation de la gare en véritable pôle multimodal se révèle nécessaire. Les travaux, réalisés sur l'équipement et ses espaces extérieurs, s'inscrivent dans le cadre du lancement de la zone d'aménagement concerté « Gare-Bécannes », décidé par les élus de Saint-Quentin-en-Yvelines en 2015. En février 2022, les travaux de réaménagement de la gare débutent avec l'ambition d'embellir le cadre de vie des Verriérois. Le nouveau parvis piéton végétalisé accueillera à terme des commerces et sera un vrai lieu de vie. Les nouveaux aménagements visent également à améliorer l'accès pour les personnes à mobilité réduite, les transports en commun et la mobilité douce (vélo, trottinettes électriques, bus...) mais aussi à accroître l'attractivité de la zone d'activité économique de l'Agiot.



Le nouveau parvis de la gare avec le parking autosuffisant en énergie de neuf cents places de stationnement, 2024. Grâce à la suppression des anciens parkings, le parvis offre une vue dégagée et agréable.

Inauguration en 1993 de l'allée du 19 mars 1962,
jour anniversaire du cessez-le-feu en Algérie.





“ À nous le souvenir,
à eux l'éternité.⁶⁸ GUERRES

68 - Devise du Souvenir français.

”

LE TEMPS DES ÉPREUVES

Au fil du temps, La Verrière a connu les invasions et les guerres, accompagnées de nombreuses réquisitions, qui ont ravagé le pays : guerre de Cent Ans, guerres de Religion, Fronde, occupation par les Prussiens après la capitulation et la première abdication de Napoléon I^{er} en 1814.

Après la défaite de celui-ci à Waterloo et son départ en exil, la région est de nouveau occupée par des soldats étrangers : Autrichiens, Russes et Anglais. *« Les occupants dormaient dans les lits des habitants qui devaient se contenter d'un peu de paille ⁶⁹. »*

En conséquence de la défaite des armées de Napoléon III face à la Prusse et de la capitulation de la France le 2 septembre 1870, les habitants de La Verrière doivent, une fois de plus, supporter le poids de l'invasion. Pour compenser les ravages causés par les réquisitions, des dossiers d'indemnisation sont instruits.

DES SOUVENIRS À VIF DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Le XX^e siècle est porteur d'épreuves et de souffrances supplémentaires avec la Grande Guerre de 1914-1918

et puis la Seconde Guerre mondiale qui fait de nouveau connaître aux habitants de la commune l'occupation étrangère. Jean Roussel se rappelle que *« quand l'Allemagne a commencé à envahir la France, beaucoup de Français ont pris peur et beaucoup sont partis en exode, ce qui fut le cas de certains Verriérois, dont ma mère, une grand-mère et moi. J'ai le souvenir très net de cet épisode difficile, sur des routes encombrées, pour aller jusqu'au bord de la Loire où les Allemands étaient arrivés avant nous ⁷⁰. »*

Après l'exode, la vie quotidienne s'organise autour de la subsistance alimentaire. Grâce aux jardins, il est possible de cultiver des légumes et d'élever des animaux (poules, lapins, chèvres, oies). On écoute en cachette Radio Londres, et en l'absence des hommes, blessés ou prisonniers, les enfants sont mis à contribution pour les travaux de jardinage. À partir de 1943, le plus traumatisant reste les bombardements liés à la présence toute proche

de la gare de triage de Trappes, commune qui sera déclarée ville sinistrée après la guerre. Jean Roussel se souvient que *« les bombardements étaient effrayants et que, la nuit, on voyait comme en plein jour avec les fusées éclairantes. Les bombes étaient lâchées de très haute altitude, pour éviter la D.C.A., mais pratiquement au-dessus de La Verrière, ce qui faisait entendre un sifflement inquiétant. Les habitants du village, surtout ceux proches de Trappes, s'enfuyaient de leur maison à chaque alerte et, pour certains, allaient dormir au Mesnil-Saint-Denis ou au-delà, comme mes parents, dans un lieu-dit : Les Ambésis. Les vibrations du sol étaient tellement fortes que certaines maisons de La Verrière ont été lézardées ⁷¹. »* De nombreux morts ont été dénombrés à Trappes et sa propre grand-mère a miraculeusement été épargnée. Elle était sortie de chez elle, et, quand elle est revenue après l'alerte, sa maison était tout bonnement détruite. Elle a dû être hébergée à La Verrière le temps de la reconstruction de sa maison qui fut livrée bien après la guerre.



Photographie de famille dans la cour de la ferme de l'Agiot. La voiture de la famille Clouzeau, exploitante de la ferme, ayant été réquisitionnée par les Allemands, toute la famille se déplace à bicyclette !

Le château des Ambésis, carte postale du début du XX^e siècle.



DES ACTES DE RÉSISTANCE

Pendant la guerre, le château de La Verrière est un domaine fermé où les habitants ne peuvent pas entrer. Ils ignorent que des actes de résistance se déroulent derrière ses murs. « *Arthur Julian Moulton, propriétaire du château, s'est rapproché des réseaux de résistance locaux. Bilingue, il est devenu l'agent de transmission idéal, caché dans une pièce secrète derrière la chapelle pour communiquer par radio avec l'Angleterre. À la suite d'une dénonciation, il a été arrêté et emprisonné à Fresnes. On l'a torturé, on lui a coupé des phalanges pour qu'il avoue* ⁷². »

Certains aviateurs anglais sont cachés et sauvés. Ainsi, les gardiens du château des Ambésis, en l'absence des propriétaires, font preuve de bravoure à multiples reprises. M. Roussel raconte ce terrible souvenir qui aurait pu très mal tourner : « *Un soir que nous étions là, ils avaient recueilli un aviateur anglais qui souffrait d'une entorse, lorsque deux véhicules allemands et leurs équipages sont aussi venus se mettre à couvert et ont exigé qu'on leur serve à manger. Nos hôtes n'ont pas perdu leur sang-froid, ils ont préparé des omelettes et, sous mon regard médusé, ont servi les Allemands juste à côté de la pièce où se trouvait l'aviateur anglais* ⁷³ »

Pendant la guerre, le château de La Verrière est un domaine fermé où les habitants ne peuvent pas entrer. Ils ignorent que des actes de résistance se déroulent derrière ses murs.

LE DÉBARQUEMENT

« *Un jour reste très imprégné dans ma mémoire : le 6 juin 1944, le débarquement. Une phrase que chacun répétait, "ils ont débarqué, ils ont débarqué !" ⁷⁴. »* Avec le débarquement des troupes alliées sur les plages de Normandie, c'est le début de l'opération Overlord marquant le retour des Alliés sur le continent européen. Tandis que les combats violents ont lieu lors de la bataille de Normandie, le souhait de de Gaulle, partagé par le général Leclerc, est de libérer le plus rapidement possible Paris, afin d'offrir une portée symbolique et hautement patriotique dans la guerre de libération du territoire français. Le général Patton donne le feu vert à Leclerc le 22 août 1944 pour « *foncer sur Paris* ». Le général Jacques de Guillebon est chargé de repérer l'axe Rambouillet- Versailles et lance deux reconnaissances.

La carcasse de l'obusier M8, dit « Le Sanglier », photographiée au carrefour du lieu-dit La Malmédonne, au croisement de la RN 10 et de la D 213.



Le 23 août, un équipage de cinq hommes du 1^{er} régiment de marche des Spahis marocains, à bord d'un obusier avec canon court de 75 mm baptisé « Le Sanglier », ouvre la marche sur l'axe Rambouillet-Trappes-Versailles. Peu après Coignières, au carrefour de la Malmedonne, Le Sanglier est touché par les tirs des Allemands camouflés aux abords de la ferme de l'Agiot. Le conducteur, Louis Rink, âgé de 20 ans, est mortellement blessé. Le brigadier Paul Rondeau, opérateur radio, à ses côtés, est tué sur le coup. Moïse Jardin, le chargeur, engagé dans les combats depuis deux jours seulement, sera la troisième victime. *« C'est en mettant l'obusier en position de tir que les Allemands, qui avaient dû nous entendre et nous pointer dès le dépassement du virage, ont ouvert le feu et touché notre "lance-patates" à hauteur des chenilles avant, blessant grièvement notre camarade qui conduisait le char ainsi que son voisin. Presque immédiatement, l'obusier s'est embrasé ⁷⁵. »* *« Le char, ou ce qu'il en restait, fut paraît-il couvert de fleurs par la population des environs ⁷⁶. »*

Inauguration du monument aux morts du Mesnil-Saint-Denis et de La Verrière, carte postale éditée en 1920. Autrefois, ce monument était entouré d'une clôture sacralisant ce lieu commémoratif.



⁷⁵ - Témoignage de Jean Godde dans *La 2e DB dans la libération de Paris et de sa région*. 1, *De Trappes à l'hôtel de ville*, Jean-Marie Mongin et Jean-Louis Viau, *Histoire & collections*, 2009. 76 - Témoignage d'Honoré Dalmard daté du 26 décembre 1944, *Ibidem*.

Commémoration officielle du 11 novembre 1994 pour honorer les soldats tombés au combat dans le cimetière de La Verrière en présence de Pierre Sellincourt, maire de la commune, des élus et des représentants des anciens combattants.



LE TEMPS DES COMMÉMORATIONS

Depuis 1951, une stèle ainsi qu'une avenue commémorent ce sacrifice dans la lutte pour la libération du pays. En 1981, après l'aménagement du carrefour de la Malmedonne, un monument est inauguré par la maréchale Leclerc et le maire Gérard Lamidey.

Pour commémorer les conflits de 1914-1918, un monument aux morts civil pour les communes du Mesnil-Saint-Denis et de La Verrière est inauguré à côté de l'église du Mesnil le 1^{er} novembre 1920, par le maire, le conseil municipal, le curé, M. Bled, et le général Cordonnier, ancien commandant de l'armée de l'Orient. Le monument, avec son bas-relief à l'antique, est un modèle en série dont il existe plusieurs dizaines d'exemplaires, érigé par un entrepreneur local, Eugène Mulot. Il est créé dès 1916 par le sculpteur Louis Maubert (1875-1949), sous l'égide du Souvenir français (association d'entraide d'anciens combattants) qui tente alors d'imposer cette œuvre comme le monument « officiel » unique qu'il espérait vendre à toutes les communes. Trois Verriérois y figurent, dont le sergent André Évard, du 12^e régiment d'infanterie, instituteur dans le civil, mort au tout début de la guerre, le 22 septembre 1914 à l'âge de 22 ans. Les mêmes noms sont aussi gravés sur une plaque de l'église du Mesnil et sur le monument aux morts dans le cimetière de la Verrière.

Danseuse de la compagnie *Retouramont* en résidence
artistique à l'institut Marcel Rivière, 2010.





“

*Dans le grand hall d'entrée,
à gauche, il y avait la photo
de Marcel Rivière avec une
phrase “La vie est dans les
relations humaines.”⁷⁷”*

77 - Marie-Aline Quémener, ancienne chef infirmière
de l'institut Marcel Rivière, atelier histoire du 24 avril 2024.

”

HÔPITAL



Carte postale de l'Institut Marcel Rivière
et du château de La Verrière, début des
années 1960.

UN CENTRE HOSPITALIER À PROXIMITÉ DE PARIS

Dès la fondation de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN) en 1946, l'Association des malades en congé de longue durée réclame un nouvel établissement de soins en région parisienne pour la prise en charge de la tuberculose. L'assemblée générale de 1949 de la Mutuelle adopte ainsi la proposition de création d'un centre hospitalier non loin de Paris. Les membres du

conseil d'administration, dont Jules-Marie Coq, secrétaire général et Léon Toudouze, trésorier général, se mettent alors en quête d'un domaine à acquérir pour ce faire. En décembre 1949, Marcel Astorg, architecte de la MGEN, rend un rapport très positif à la suite de sa visite du château de La Verrière : *« Cette propriété est de premier ordre. [...] Le château peut abriter dans une vaste organisation l'administration, les appartements directoriaux, et des logements de personnels supérieurs. Le parc permettrait la réalisation, au point de vue architecture, du grand programme de centre médico-chirurgical qu'envisage la MGEN ⁷⁸. »*

Sur les trois propriétés envisagées dès l'été 1950, celle de La Verrière est à la fois la plus vaste en matière de terrains disponibles et la moins onéreuse. *« Après discussion, l'assemblée générale décide de réaliser l'acquisition du domaine de LA VERRIÈRE, dont la surface (122 ha) permettra très heureusement l'installation du centre hospitalier doté de tous les services nécessaires et dont le prix demandé (36 millions) correspond avantagement aux ressources budgétaires de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale ⁷⁹. »* La promesse de vente est signée le 8 juin 1951 (un mois avant la mort d'Arthur Moulton, précédent propriétaire du château) pour 36 millions d'anciens francs, soit l'équivalent d'un million d'euros actuels.

⁷⁸ - Marcel Astorg, architecte, et Camille Aigreault, ingénieur-conseil, expertise du 13 décembre 1949, Archives nationales, dossier 19920083/9. ⁷⁹ - Extrait du procès-verbal de la délibération de l'assemblée générale de la MGEN du 25 juillet 1950, Archives nationales, dossier 19920083/9.

LE CHANGEMENT DE CAP : L'URGENCE SOCIALE DE LA RÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la diffusion des antibiotiques rend possible la guérison de la tuberculose, et le vaccin de Calmette et Guérin (BCG) est obligatoire pour tous à partir de 1950. La nécessité d'un nouveau centre hospitalier consacré à cette maladie est alors moindre. Mais, en parallèle, de nombreuses alertes proviennent des militants de terrain, soulignant la montée en puissance des troubles psychiatriques et la détresse de nombreux adhérents de la Mutuelle internés en asiles.

« M. Grandguillotte faisait partie des membres du bureau [de la MGEN]. Il avait eu connaissance que beaucoup de mutualistes étaient dans les hôpitaux psychiatriques. Donc il a argumenté sa demande [...] pour un hôpital psychiatrique en pensant à ces mutualistes. C'était en 1952⁸⁰. »

Il faut dire que la prise en charge des maladies mentales est alors effroyable. Les malades sont encore enfermés dans des structures de type carcéral où l'on considère souvent leur état comme incurable, tandis que pas moins de 45 000 personnes sont mortes dans les asiles psychiatriques durant la Seconde Guerre mondiale, victimes entre autres du froid et de la faim. Plusieurs professionnels de la santé mentale s'en offusquent et commencent



Paul Sivadon (photo publiée par le docteur Jean de Verbizier, psychiatre, descendant de la famille de Paul Sivadon).

à essayer de faire changer les choses, dont Paul Sivadon, nommé chef de service psychiatrique à l'hôpital de Ville-Évrard en 1943 où il met en place des psychothérapies collectives innovantes au sein d'une structure expérimentale : le Centre de traitement et de réadaptation sociale (CTRS).

Dès son assemblée générale de 1953, la MGEN décide de consacrer sa propriété de La Verrière à l'établissement d'un hôpital psychiatrique moderne. En 1955, elle présente son *« projet d'organisation de la lutte contre les maladies mentales dans le cadre de la MGEN »*.

Son statut d'organisme privé, mais aussi son volontarisme militant, lui permet d'expérimenter les techniques et les organisations les plus innovantes, tandis que *« le corps enseignant [dont] la profession (...) exige une dépense nerveuse particulière-*

ment épuisante (...) est parmi les plus atteints par le fléau mental⁸¹. » L'hôpital envisagé sera le maillon central du système global qui doit comprendre également dans un premier temps un dispensaire à Paris, situé non loin de la gare Montparnasse, pour le dépistage, l'administration de traitements ambulatoires et les soins de post-cure : ce sera le futur hôpital de jour de la rue Lauriston à Paris, qui ouvre ses portes en février 1962. *« L'hospitalisation [quant à elle] a pour fonction de séparer le sujet du milieu pathogène, de le plonger dans un milieu artificiel qui permette la résolution des manifestations pathologiques, et de traiter médicalement les causes du trouble mental⁸². »*

UN PROTOTYPE D'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE MODERNE

Convaincu de la prééminence des relations humaines

et sociales, mais aussi de la qualité de l'environnement pour le bien-être et la bonne réception des soins par les patients, Paul Sivadon, approché par la MGEN, s'intéresse particulièrement aux questions spatiales et architecturales en lien avec le soin psychiatrique. Recruté par la jeune Organisation mondiale de la santé comme conseiller au sein de son unité Architecture et santé mentale en 1955, il trouve un terrain d'expérimentation idéal dans le projet de l'hôpital de La Verrière. *« M. Sivadon voulait que l'institut soit comme un grand village. Un village ouvert, pas une prison. [...] L'architecture était essentielle dans le projet. Tout a été étudié pour soigner⁸³. »*

La mise en place d'une « équipe-noyau » doit permettre de préfigurer le futur équipement. La première à rejoindre le professeur Sivadon est Jacqueline Rouquette. Ancienne secrétaire médicale puis infirmière, elle soutient sa thèse de médecine en 1957 sur « l'influence de l'intoxication alcoolique sur le développement physique et psychique des jeunes enfants », alors encore

80 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024. 81 - Projet d'organisation de la lutte contre les maladies mentales dans le cadre de la MGEN, 27 octobre 1955, Archives nationales no 19920083/11. 82 - *Ibidem*.

83 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024.

largement méconnue. Le professeur Sivadon la charge bientôt de former le personnel hautement spécialisé qui constitue la clé de voûte de la réussite escomptée de l'hôpital, car « *la cure psychiatrique est avant tout une question de personnel*⁸⁴ ». « *Pendant longtemps, ils n'étaient que tous les deux. Il l'a formée et elle est devenue directrice du centre de formation*⁸⁵ ». » Celui-ci, une école de spécialisation psychiatrique, est le premier élément mis en place au sein du château, dès 1957. Le professeur Sivadon voulait « *que tout le personnel paramédical ait la même formation psychiatrique pour comprendre les pathologies des malades, qu'ils aient un langage commun. C'était très important*⁸⁶ ». » L'école de spécialisation accueille donc des infirmières, mais aussi « *les kinésithérapeutes, ergothérapeutes, secrétaires médicales et assistantes sociales*⁸⁷ ».

En attendant de trouver tous les financements et d'obtenir les autorisations nécessaires pour la construction du futur hôpital, la MGEN met en place une première « maison de santé pour maladies mentales » installée dans deux pavillons préfabriqués installés entre le château et le parc. Elle ouvre ses portes le 20 mai 1959, jour où elle accueille ses trois premiers patients.

Ce premier embryon d'hôpital devait permettre entre autres de convaincre les financeurs et les pouvoirs publics. Le rapport sur son fonctionnement note ainsi qu'il s'agit « *de la seule clinique de France fonctionnant toutes portes ouvertes... Cette réalité quotidienne et constante traduit simplement "le respect de la personnalité du malade", élément essentiel pour créer l'ambiance favorable à la cure psychiatrique*⁸⁸ ». »

Maquette de l'institut Marcel Rivière, réalisée par Marcel Astorg, architecte.



L'INSTITUT MARCEL RIVIÈRE

Le programme architectural du futur institut est défini de 1956 à 1960 par Marcel Astorg, architecte, en constante coopération avec Paul Sivadon et en lien avec les services du ministère de la Santé. « *Le programme dit de "La Verrière" est d'une ampleur assez exceptionnelle. Il résulte de la rencontre d'une psychiatrie qui cherche à expliciter dans le concret les formulations théoriques de ces récents progrès*

84 - Gérard Cathelain, Rapport sur les conditions particulières de fonctionnement de la Maison de santé pour malades nerveux et mentaux – château de La Verrière, 6 octobre 1959. Archives nationales, dossier n°19920083/11.

85 - Dominique Moulines, étudiante en psychologie faisant fonction d'infirmière, puis psychologue à l'institut Marcel Rivière, atelier histoire du 24 avril 2024. 86 - Marie-Noëlle Espié, secrétaire du professeur Sivadon à l'institut Marcel Rivière, atelier histoire du 24 avril 2024. 87 - Témoignage et souvenirs d'anciennes de l'IMR, avril 2024 (M.-N. Soltner-Espie, Claudette Henry, M.-A. Quémener). 88 - Gérard Cathelain, *Ibidem*.

Les pavillons sont organisés sur un ou deux étages et un sous-sol et comportent un hall largement vitré donnant sur les jardins. Les chambres, aux cloisons amovibles, peuvent être modulées pour être soit individuelles soit collectives.



L'institut Marcel Rivière
et son château d'eau,
milieu des années 1960.



Cette première « petite unité expérimentale⁸⁹ », d'une capacité de 30 lits, comprenait une pharmacie, un laboratoire, un service de kinésithérapie et le service administratif. « Sivadon avait appelé cela "la clinique"⁹⁰. »



et d'une organisation puissante qui, telle la MGEN, souhaite non seulement faire bénéficier ses membres des progrès de notre discipline, mais cherche, sur tous les plans et au bénéfice du plus grand nombre, à promouvoir tout ce qui peut atténuer l'inégalité des hommes face à la maladie⁹¹. » Les travaux commencent en 1959 et se poursuivront jusqu'en 1966. À la suite du décès du président-fondateur de la MGEN en décembre 1960, peu après le lancement de la construction de la future cité de logements par la société de HLM Orly Parc, le centre hospitalier prend le nom d'institut Marcel Rivière.

Outre le château où se trouvent des bureaux de direction, des logements pour les infirmières, une bibliothèque et une salle de réunion, et la ferme où sont toujours élevés des cochons et des poules aux côtés de l'école de spécialisation, l'institut se dote peu à peu d'un pavillon d'administration, d'un centre médical de diagnostic et de traitement avec deux premiers pavillons (1960-1961), et d'un château d'eau (1961).

En 1963 sont achevés les premiers « villages » de pavillons de séjour à l'ouest de la parcelle, mais aussi le théâtre et la bibliothèque, puis, en 1965, les pavillons D à l'est. Au total, ce seront 12 pavillons d'hospitalisation comprenant 330 lits qui seront « disséminés » dans l'institut, répartis dans un espace arboré,

paysager et doté de chemins de promenade et de circulation connectés au parc et aux jardins du château. *« L'architecture a obéi à des règles précises pour donner à la fois un sentiment de sécurité et d'espace, de protection et de dynamisme. Elle est sans cesse à double face : "Le petit s'insère dans le grand, l'individuel dans le collectif et l'intimité dans la foule"⁹². »* Cet agencement permet aussi, et c'est primordial, de respecter l'individualité et la liberté des patients. Ainsi cet émouvant témoignage d'une patiente qui écrivait à sa famille. *« Je suis installée à La Verrière, il y a même un château et je suis enfin libre⁹³. »*

Tout est ouvert et le personnel, aussi nombreux que les patients, est là en permanence. *« Je commençais ma journée au petit déjeuner avec les malades. On avait connaissance des pathologies pour être au mieux avec eux⁹⁴. »*, raconte l'ancienne secrétaire du professeur Sivadon. *« On n'avait pas d'uniforme, pas de blouse, on était tous mélangés. On était tous en tenue de ville. Pour les patients, c'était mieux. Ils étaient dans une population normale. Il n'y avait pas d'enfermement. On était toujours avec le patient⁹⁵. »*

89 - Gérard Cathelain, Rapport sur les conditions particulières de fonctionnement de la Maison de santé pour malades nerveux et mentaux – château de La Verrière, 6 octobre 1959. Archives nationales, dossier n°19920083/11.

90 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024. 91 - Paul Sivadon, mai 1967. 92 - Pierre Chanoit, Roger Oteniente, *L'institut Marcel Rivière, un dispositif psychiatrique d'avenir*, 1986. 93 - Loïc Douet, ancien directeur du centre de formation de la MGEN, d'après une carte postale conservée dans les archives de l'institut Marcel Rivière, atelier d'histoire du 27 janvier 2024. 94 - Marie-Noëlle Espié, atelier histoire du 24 avril 2024. 95 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024.

LES RELATIONS HUMAINES, LA VIE SOCIALE ET L'OUVERTURE CULTURELLE

La vie d'un patient à l'institut se déroulait en plusieurs phases.

D'abord, il était accueilli. *« La secrétaire médicale [...] est la seule qui recevait les patients à leur entrée. Elle accueillait les familles et les patients, elle racontait comment ça se passait, elle sécurisait le patient. Elle avait le dossier médical. Après cet accueil, elle appelait l'infirmière de pavillon. L'infirmière prenait le relais de la secrétaire ».*⁹⁶

Le premier temps de traitement était essentiellement axé autour des soins médicaux, physiques et biologiques, avec notamment *« un service important de kinésithérapie pour que le patient retrouve son image corporelle, mais aussi d'hydrothérapie avec des massages, des douches au jet, de la gymnastique »*⁹⁷, ou encore une *« baignoire en forme d'utérus, à 37 °C, dans laquelle on plongeait les patients très régressés. [...] J'ai vu un patient qui ne parlait pas; au bout de 15 séances, il a commencé à verbaliser quelque chose. Il avait accouché de lui-même. La baignoire, c'était ça »*⁹⁸.

Se mettaient en place également petit à petit les traitements de psychothérapie avec des techniques très variées, individuelles ou collectives, dont le psychodrame, qui consiste à aborder par la mise en scène théâtrale des problèmes psychiques et émotionnels pour provoquer une catharsis. *« L'institut Marcel Rivière prodiguait des soins par la parole, c'était révolutionnaire »*⁹⁹.

D'autres expérimentations sont mises en place,

dans tous les domaines. Ainsi le professeur Leroy introduit des innovations, non seulement dans le domaine psychiatrique, mais également dans la gestion administrative: *« Il a été le premier à introduire l'informatique, notamment pour l'hôtesse d'accueil. C'était le tout début de l'informatique. Il a mis ça en circulation dans l'institut. Peut-être en 1975 »*¹⁰⁰. Il teste également des techniques de traitement inédites autour du sommeil des patients, notamment en créant des ateliers de cuisine la nuit, pour désamorcer les angoisses et rétablir peu à peu les rythmes biologiques.

Quand il est prêt, le patient participe aux activités ergothérapeutiques proposées dans différents ateliers à but thérapeutique répartis dans l'institut, qui ont pour objectif la réalisation d'objets à haute valeur

sociale ajoutée. Sculpture, peinture, teinture, maroquinerie, reliure, imprimerie, vannerie, poterie ou encore ateliers de cuisine, de danse ou de dactylographie, la liste est riche. L'atelier d'imprimerie permettait en outre *« d'élaborer un journal qui s'appelait Le Relais mutualiste, c'était la gazette de l'institut »*¹⁰¹. *« Il y avait [également] une grosse équipe de jardiniers et les malades pouvaient être avec eux. Ils n'étaient pas formés en psychiatrie. Mais toute l'institution était considérée comme soignante »*¹⁰².

La troisième phase a pour but le retour à l'autonomie du patient et la réadaptation totale à la vie en société. Celle-ci est notamment permise par la présence, au cœur de l'hôpital, du centre social,

qui comprend *« le restaurant, la cafétéria, les chambres d'hôtel pour les familles qui venaient de loin ou les médecins étrangers, la bibliothèque, une salle avec un piano pour la musicothérapie, et la salle des conférences ou salle de staff qui accueillait les séances de classtherapie, où les patients posaient des questions aux médecins sur leurs symptômes, les pathologies »*¹⁰³. *« Il y avait aussi un bureau de Poste et le salon de coiffure à côté du théâtre »*¹⁰⁴.



Le théâtre de l'institut Marcel Rivière.
La sculpture à trois têtes visible devant le bâtiment est de Michel Elia.

96 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024. 97 - Marie-Noëlle Espié, atelier histoire du 24 avril 2024. 98 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024. 99 - Dominique Moulines, atelier histoire du 24 avril 2024. 100 - Marie-Noëlle Espié, atelier histoire du 24 avril 2024. 101 - Dominique Moulines, atelier histoire du 24 avril 2024. 102 - Marie-Noëlle Espié, atelier histoire du 24 avril 2024. 103 - Marie-Aline Quémener, atelier histoire du 24 avril 2024. 104 - Marie-Noëlle Espié, atelier histoire du 24 avril 2024.



Cartes postales de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale, institut Marcel Rivière : la bibliothèque et le bar-café.



Le restaurant et la cafétéria constituent des éléments centraux qui permettent la rencontre et la vie communautaire, non seulement pour les usagers et le personnel de l'hôpital, mais aussi pour les personnes de l'extérieur et les Verriérois. *« On ne croyait pas qu'on était dans un hôpital. À mon arrivée, je me suis exclamée : "Ce n'est pas un hôpital ! C'est extraordinaire !" On était une vingtaine de serveurs, il y avait aussi deux bouchers, un charcutier, deux pâtisseries. Le chauffeur allait à Rungis trois fois par semaine et il y avait un acheteur qui gérait les achats¹⁰⁵. »* Le personnel « non soignant » est ainsi, lui aussi, nombreux. Jardiniers, chauffeurs, cuisiniers, serveurs, plongeurs, personnel de la lingerie... l'institut

constitue le premier employeur de la commune, et offre notamment un nombre inédit d'emplois pour les femmes du secteur.

Enfin, il y avait le théâtre et les activités culturelles. *« C'était très important dans l'approche de la psychiatrie, le théâtre et la culture. C'était très important pour M. Sivadon¹⁰⁶. »* La vie culturelle de l'hôpital est organisée de manière indépendante par une association, le Relais mutualiste, à laquelle participent les malades, et dont l'animation est confiée à un enseignant mis à disposition. Il s'agit au départ d'Élie Le Port, lequel participera également activement à la création de l'effervescence socio-culturelle des tout débuts de la Ville

nouvelle dans le secteur d'Élancourt-Maurepas, puis de Madeleine Abassade, à partir de 1980, qui tisse des liens avec tous les acteurs culturels qui ont émergé sur le territoire. *« Il y avait un cinéclub dans les années 1970, ouvert à tous. Il y avait Connaissance du monde... M. Élie Le Port était formidable¹⁰⁷. »*

« C'est les chauffeurs qui passaient les films. Des gens de l'extérieur venaient et ils demandaient où étaient les patients¹⁰⁸. » « On emmenait les patients à Paris, au spectacle¹⁰⁹ », grâce aux « chauffeurs, qui faisaient un boulot super¹¹⁰. »

À partir de 1983, Madeleine Abassade met en place des résidences artistiques à l'hôpital. Des artistes majeurs sont alors accueillis, comme le cirque Zingaro, le chorégraphe José Montalvo, le metteur en scène Peter Brook ou encore la compagnie Black Blanc Beur. Le théâtre n'est pas un lieu thérapeutique, mais un lieu privilégié de *« la rencontre avec l'autre, dans le plaisir et le dépassement de soi. [...] Le théâtre à l'institut Marcel Rivière est une invitation à oser sortir, pour chaque personne, en bonne compagnie, des sentiers trop balisés. Le risque, c'est de s'inventer¹¹¹. »*

L'institut Marcel Rivière apparaît alors comme une figure de proue parmi les institutions hospitalières et psychiatriques et l'on fait *« visiter l'hôpital aux personnes du monde entier¹¹². »*

105 - Mme Saily, serveuse puis chef serveuse puis maître d'hôtel au restaurant de l'institut, atelier histoire du 24 avril 2024. 106 - Dominique Moulines, atelier d'histoire du 24 avril 2024. 107 - Christine Coudun-Djemad, fille d'une infirmière de l'institut et chorégraphe de la compagnie Black Blanc Beur, atelier histoire du 24 avril 2024. 108 - Marie-Aline Quémener, atelier d'histoire du 24 avril 2024. 109 - Mme Saily, atelier histoire du 24 avril 2024. 110 - Marie-Noëlle Espié, atelier d'histoire du 24 avril 2024. 111 - Madeleine Abassade in *Les Hors-champs de l'art, Psychiatrie, prisons, quelles actions artistiques ?*, Cassandre/Hors-Champs, 2007. 112 - Marie-Noëlle Espié, atelier d'histoire du 24 avril 2024.

LES SERVICES COMPLÉMENTAIRES ET LES ÉVOLUTIONS

Dès les débuts et par convention avec la Sécurité sociale qui finance une partie de la construction puis du fonctionnement de l'hôpital, les patients ne sont pas seulement des adhérents de la MGEN. L'institut accueille ainsi des malades des communes voisines et propose un hôpital de jour.

C'est ensuite une maison de retraite qui est installée à partir de 1972, sur un terrain jusqu'alors resté vierge devant le château, de part et d'autre de l'ancienne allée des noyers qui prolonge la perspective des jardins du château. L'établissement, indépendant au départ de l'hôpital, deviendra bientôt un centre hospitalier gériatrique avec prise en charge post-opératoire et rééducation et prendra le nom du second président de la MGEN : Denis Forestier, à partir de 1977. Toujours engagée pour l'innovation au service de la dignité humaine, la MGEN y déploie un service de soins palliatifs à partir de 1994. *« Il y avait 10 lits de soins palliatifs en 1994. Ça a été dans les premiers soins palliatifs de France¹¹³. » « C'était très humain¹¹⁴. »*

La MGEN se trouve cependant confrontée à des difficultés financières et doit également peu à peu se conformer à certaines mesures imposées par la loi comme la prise en charge des patients internés à la demande d'un tiers ou hospitalisés d'office par le préfet pour risque d'atteinte à l'ordre public, donc sans le consentement du malade. Des services complémentaires sont par ailleurs mis en place petit à petit comme un service de traitement des addictions. Dans le même temps, l'école de spécialisation psychiatrique se transforme en institut de formation en soins infirmiers classique.

Aujourd'hui complètement transformé, l'institut de La Verrière reste un établissement à la fois de prise en charge psychiatrique et de gériatrie. Les deux pôles sont désormais regroupés sur le seul site de l'ancien institut Marcel Rivière, dans des bâtiments entièrement reconstruits en 2021, avec un plateau technique commun aux deux spécialités.

Carte postale de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale,
Centre national de gériatrie Denis Forestier.





“

Reconnaissez donc que c'est d'une triste ironie d'ériger un édifice, si modeste soit-il, dans une commune, quand les rues qui sont indispensables à sa vitalité, à son urbanisme, et à son hygiène ne sont même pas terminées et que les deux tiers de sa population pataugent dans la boue.¹¹⁵

HÔTEL DE VILLE

”

La façade moderne, reconstruite, a repris les motifs et les proportions de l'ancien campanile avec l'horloge si caractéristique des années 1930.



L'HÔTEL DE VILLE, LIEU DE CONVIVIALITÉ OUVERT À TOUS

L'hôtel de ville de La Verrière est inauguré le 27 mai 1997 par le maire, Pierre Sellincourt, en présence de Roland Nadaus, président du syndicat d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines. Construit sur l'emplacement de la mairie historique devenue trop petite, l'hôtel de ville rassemble désormais tous les services de la commune qui étaient auparavant abrités en plusieurs sites.

Le concours est lancé 4 ans plus tôt et, sur les quatre équipes retenues, c'est l'architecte Michel Euvé et son cabinet Euvé-Blisson-Saint-Gealme qui remportent le projet dont la commande vise

à créer un bâtiment accueillant. Organisé autour d'un patio central, l'équipement comporte deux niveaux supérieurs desservis par des coursives. Les matériaux choisis sont soignés : pierres apparentes et couverture en zinc prépatiné. L'idée des architectes consistait, pour répondre à l'exigence de convivialité du lieu, à ne pas créer *« de couloirs fermés et aveugles, que toutes les circulations se fassent comme une promenade. On voulait aussi aménager un espace de jardin intérieur, éclairé, en contact avec la nature. La réalisation, avec ses effets de toiture et de vitrage, devait être intemporelle et pouvant s'inscrire naturellement dans l'environnement composé de pavillons¹¹⁶. »*

Une sculpture en métal peint, réalisée en 2003 par Nicolas Sanhes, était installée au centre du bassin. Grande forme géométrique déformée, l'œuvre représentait une sorte de maillage puissant de l'espace. Le jeu de reflets dans l'eau démultipliait ses lignes en renforçant sa perception.



UN ACCUEIL EXTÉRIEUR SOIGNÉ

Pour l'aménagement extérieur, le souhait des élus était également l'intégration de l'équipement au quartier, avec la présence de l'eau, élément demandé par les habitants. Daniel Simon, paysagiste chargé de l'opération, explique : *« L'idée de bassin est venue assez vite pour créer un peu de fraîcheur et d'animation avec le souhait de square public en bord de ville dans cet espace très contraint¹¹⁷. »* L'espace extérieur se compose donc d'une place avec l'entrée de la mairie encadrée de plantations, d'un bassin et d'une allée piétonne pour rejoindre le Scarabée, les places de stationnement étant masquées par les plantations. En raison des coûts d'entretien élevés du bassin et de la complexité de sa gestion hydraulique, la municipalité a été contrainte de prendre la décision de combler l'espace. À la place, une jardinière a été aménagée, offrant une solution plus pratique pour l'embellissement de cet espace public.

UN GESTE ARCHITECTURAL

L'idée forte était de conserver « *la façade du premier bâtiment, très typique des années 30, et de la placer dans un édifice dix fois plus grand pour en faire le porche d'entrée. On devait garder la mémoire, le signal, la présence de la petite mairie*¹¹⁸. » L'accès principal se fait donc à travers la façade ancienne qui s'inscrit dans le mouvement Art déco, et la mairie s'organise ensuite autour d'un vaste hall et d'un puits de lumière centraux permettant aux usagers de s'orienter facilement. « *Nous, au départ, on voulait garder la façade telle quelle. Mais le bureau de contrôle a dit : "l'entrée n'est pas assez large" [...]. Il n'était pas possible de porter les charges du bâtiment sur cette structure. Donc une reproduction de l'ancienne façade a été réalisée. Ce sont en partie les mêmes pierres et en partie un moulage*¹¹⁹. »

Inauguration de la mairie par le docteur Haumont, conseiller général du canton de Chevreuse, en présence d'Émile Dureuil, maire de La Verrière, 9 septembre 1934.



La mairie, dont l'enceinte est délimitée par un muret, est située initialement au cœur de la cité-jardins de La Verrière. Le fronton portant inscriptions et décors est surmonté de quatre horloges carrées, qui indiquent l'heure à chaque point cardinal. Les découpes de l'encadrement de la porte principale sont caractéristiques de l'architecture Art déco.

LA PREMIÈRE MAIRIE

La première mairie de La Verrière, dont on a conservé l'esprit de la façade Art déco avec son campanile, est inaugurée le 8 septembre 1934 par le maire, Émile Dureuil. Elle est construite d'après les plans de l'architecte parisien Louis Aillot.

Pour arriver à ce résultat, Émile Dureuil a dû se battre contre l'hostilité de la population à ce projet. La famille Dureuil arrive à La Verrière dans les années 1920 et achète un terrain afin que leur fille malade puisse respirer le bon air de la campagne (elle décèdera malheureusement à l'âge de 21 ans). Sur ce terrain, ils feront construire ensuite une maison, en face de celle du gardien du château, provoquant au passage quelques tensions avec les occupants du domaine, personnel compris. En habitant encore Paris, avant de bâtir



Émile Dureuil et sa fille, Marcelle, photographie datée de 1936.



sa maison, il gère les affaires de La Verrière, prend la tête du syndicat de la cité-jardins et devient maire en 1933. Du fait de son métier (ingénieur en briqueterie dans une entreprise de travaux publics) et de son tempérament, il va prendre rapidement les choses en main pour transformer le village. *« La Verrière, alors, c'était la campagne. Il n'y avait pas de routes. Que des chemins. Quand il pleuvait, on avait de la boue jusqu'aux genoux ...¹²⁰ »* rapporte Augustine Dureuil, sa veuve, en 1990. Il fera distribuer l'eau, le gaz et l'électricité et organisera la viabilité.

L'OPPOSITION AU PROJET

L'affaire de la mairie est assez complexe à mener pour le maire, qui fait voter le 11 juin 1933 l'achat d'un terrain appartenant à l'association syndicale de la cité-jardins de La Verrière. Jusque-là, le conseil municipal se réunissait dans une salle du café-tabac près de la gare pour un coût annuel de 80 F en location, chauffage non compris. Les dossiers sont stockés dans une grosse armoire normande qui sera démenagée par la suite dans le bureau du maire dans la nouvelle mairie.

C'est dans ce café-tabac, près du passage à niveau, que se tiennent les réunions du conseil municipal.



Échanges de courriers conservés aux archives départementales des Yvelines.

En présentant d'abord un projet très ambitieux de mairie-école et de construction d'une salle des fêtes, Émile Dureuil se heurte à une opposition violente des Verriérois qui font remonter un dossier au préfet de la Seine-et-Oise. Victor Aubouin, représentant du syndic de l'Association de la cité-jardins, parle de *« monstruosité de faire supporter à des administrés qui logent dans des maisonnettes en bois un emprunt à long terme pour l'édification d'une mairie¹²¹ »*. L'emplacement du futur *« palace »* à proximité *« d'un saut de mouton de manœuvre »* de la gare de triage de Trappes et près des *« brouillards »* qui émanent de l'étang des Noës est également contesté.

Après de nombreuses discussions, l'inspecteur d'académie propose au préfet une solution de remplacement au projet initial. Au lieu de construire une salle des fêtes qui aurait temporairement servi d'école, il suggère d'aménager un espace dans la future mairie. Cette adaptation consiste à supprimer certaines cloisons pour créer une salle de classe adéquate. Comme il y a urgence pour les enfants du village, le projet sera ainsi réalisé après bien des débats !



Le maire, Émile Dureuil, au centre, posant avec des Verriérois devant la mairie en construction, 1936.



“

L'inégalité d'éducation est, en effet, un des résultats les plus criants et les plus fâcheux, au point de vue social, du hasard de la naissance. Avec l'inégalité d'éducation, je vous défie d'avoir jamais l'égalité des droits, non l'égalité théorique, mais l'égalité réelle, et l'égalité des droits est pourtant le fond même et l'essence de la démocratie.¹²²

instruction

”

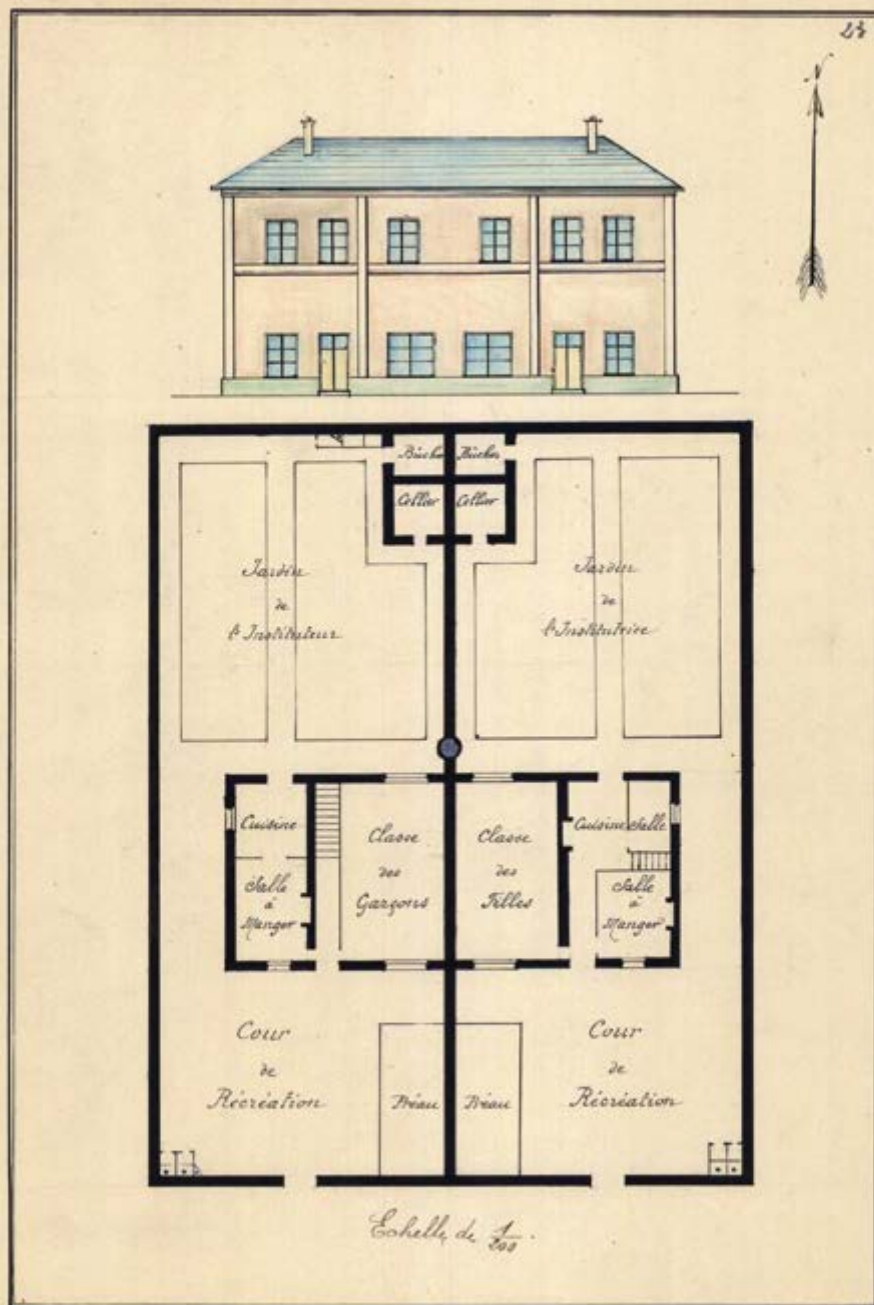
122 - Jules Ferry (1832-1893), « De l'égalité d'éducation », conférence prononcée à Paris, à la salle Molière, le 10 avril 1870, in *Discours et Opinions de Jules Ferry*, I, Armand Colin et Cie, 1893, p. 287.

SAVOIR LIRE, ÉCRIRE ET CALCULER

Pendant longtemps, l'instruction reste à la charge des religieux, comme dans tous les villages de France, et la poignée d'élèves de La Verrière est confiée au Mesnil-Saint-Denis. La première mention d'un maître d'école dans les comptes de la paroisse date de 1582. Il s'agit de Richard Debroisse.

À la Révolution française, le citoyen Pierre Delamare donne la classe aux enfants des deux sexes dans une chambre du presbytère. D'autres enseignants se succèdent avant que le conseil municipal officialise en 1836 le rattachement de La Verrière au Mesnil pour l'instruction des enfants, à condition de participer aux frais de la commune dont les moyens sont très limités. Les six élèves de La Verrière bénéficient bientôt de nouveaux locaux au Mesnil, qui ne dispose jusqu'alors ni de mairie ni d'écoles. La construction d'une mairie-école, route de Versailles, est autorisée le 29 août 1855. Le premier étage est réservé à la mairie et le rez-de-chaussée à l'école des garçons. En 1856, la générosité de la veuve Martin permet l'ouverture d'une école de filles tenue jusqu'en 1900 par les sœurs de la Providence. En 1913, après l'agrandissement de la mairie-école, les filles y sont admises à leur tour. Entre 70 et 100 élèves sont répartis dans des classes comptant une quarantaine d'élèves. « *À l'école du Mesnil, il fallait ramener du bois pour chauffer le poêle et les enfants restaient manger le midi. Ils faisaient chauffer leur gamelle sur le poêle*¹²⁴. » Le collège est situé à Versailles pour les enfants pouvant continuer leur scolarité après l'obtention du certificat d'études. « *S'ils réussissaient leur examen, ils avaient une bicyclette ou une montre*¹²⁵. »

Plan de l'école tiré de la monographie de l'instituteur du Mesnil-Saint-Denis, écrite en 1899 à la demande du ministère de l'Instruction publique pour la préparation des présentations de l'enseignement primaire public à l'Exposition universelle de 1900¹²³. Les locaux construits en 1856 sont jugés convenables, quoique sans doute insuffisants à moyen terme. En effet, les salles de classe ne peuvent recevoir plus de quarante élèves, ce qui semble trop peu à l'instituteur pour les effectifs à venir.



123 - Archives départementales des Yvelines. 124 - Témoignage de Geneviève Rabot, atelier d'histoire du 25 novembre 2023. 125 - Document de travail de Geneviève Rabot avec la classe de CM1 de l'école du Parc, avril 1989.

Le village de La Verrière avec sa première école construite en dur sous le mandat de Robert Petit. Le bâtiment blanc à toit-terrasse abritait les bains-douches communaux.



ENFIN UNE ÉCOLE À LA VERRIÈRE !

Pour faire face à la hausse des effectifs scolaires, le Mesnil-Saint-Denis exclut bientôt les filles et les enfants de moins de 6 ans. Alors que la commune de La Verrière continue de louer un local au Mesnil pour la somme de 350 francs, la pression est importante pour la commune qui se doit, depuis les lois Jules Ferry, de dispenser gratuitement l'éducation et l'apprentissage des règles d'hygiène ainsi que d'inculquer les principes de la vie en communauté.

C'est en 1930 que l'architecte parisien Louis Aillot propose des études pour la construction à La Verrière d'une mairie, d'une école et d'une église. En 1933, l'inspecteur de l'académie de Versailles et le sous-préfet de Rambouillet expliquent au préfet de Seine-et-Oise, lors de correspondances, l'urgence pour la commune de construire une école avant une salle des fêtes¹²⁶ ! Cependant, l'idée d'une salle des fêtes qui servirait

de classe provisoire est abandonnée au profit de la construction d'une mairie dont des cloisons seraient supprimées afin de créer une école provisoire. Tandis que la mairie est inaugurée en 1934, l'école se fait donc dans des salles de ce nouveau bâtiment, dans l'attente de la construction d'un groupe scolaire. En raison de la hausse démographique que connaît La Verrière à cette période, la classe provisoire devient vite insuffisante, mais c'est seulement en 1942 que la commune achète un terrain, situé avenue de l'Agot, pour la construction du groupe scolaire.

Après la Seconde Guerre mondiale, « un bâtiment édifié dans la cour de l'école, genre préfabriqué, utilisé beaucoup à Trappes en attendant la reconstruction des maisons détruites, a permis d'y transférer l'école avec plus de place. À l'école, nous étions à peu près 80 élèves entre six et quatorze ans. Il y avait deux classes dans un bâtiment en bois derrière la mairie. Il me semble que c'est à la rentrée de 1955 que nous avons emménagé dans un nouveau bâtiment tout neuf, détruit il y a quelques années pour laisser la place à la médiathèque¹²⁷. »

« Une institutrice, Mme Doye, s'occupait des plus jeunes, et un instituteur, M. Chevillet, des plus âgés : 40 enfants chacun dans quatre

divisions différentes. Avec quelques grands gaillards assez turbulents dans sa classe, M. Chevillet faisait régner une discipline de fer, à l'ancienne, mais aucun parent ne venait s'en plaindre et encore moins le menacer. La réaction était plutôt : "Si tu as été puni, c'est que tu le méritais", parfois ponctuée d'une bonne paire de claques.

À cette époque-là, nous avions école le samedi toute la journée et le jour de repos était le jeudi (d'où l'expression "la semaine des quatre jeudis"). L'année commençait début octobre, avec deux semaines de vacances à Noël et à Pâques, pour se terminer mi-juillet, les 15 derniers jours étant plutôt consacrés à des jeux de plein air à l'école ou aux "sapins" (la digue de l'étang des Noës) et même une fois dans le parc du château. Il y avait bien sûr chaque année le rituel de la présence des élèves avec leurs enseignants à la cérémonie du 11 Novembre au Mesnil-Saint-Denis, la fête des écoles que l'on préparait pendant des mois et la remise des prix par le maire et les conseillers municipaux¹²⁸. »

L'école du village avec le logement de fonction de direction situé à l'étage. Après sa désaffectation, celle-ci est investie dans les années 1970-1980 par la mairie annexe accueillant en rez-de-chaussée les services techniques. Le terrain est aujourd'hui occupé par deux équipements culturels : la Maison de la musique et de la danse et la médiathèque Aimée-Césaire.





Sur le chemin de l'école, cité Orly-Parc 1, 1983.

VILLE NOUVELLE ET NOUVELLES ÉCOLES

L'urbanisation importante de la commune à partir des années 1960, puis son entrée dans la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines font émerger de façon pressante de nouveaux besoins pour l'accueil des enfants. En 1972, l'école du Parc ouvre ses portes sur l'emplacement d'une pièce d'eau où il était auparavant possible de se promener en barque à fond plat¹²⁹. Le groupe scolaire du Parc fera l'objet, en 2002, d'une grande réhabilitation et d'une extension menées par les architectes Daquin et Ferrière. L'inauguration de ce « nouveau » groupe scolaire comportant l'école maternelle et primaire, le centre de loisirs et la restauration ainsi qu'un centre de ressources et pôle d'activités a lieu en décembre 2004.

Les enfants qui arrivent au Bois de l'Étang au début des années 1970 sont accueillis dans les écoles de

la ville : l'école du Parc et l'École régionale du premier degré (ERPD), ouverte en 1969, spécialisée essentiellement dans l'accueil pour les enfants et enseignants du centre de soins de La Verrière.

Pierre Sellincourt (maire de La Verrière de 1983 à 2012) se souvient : *« Je vous rappelle que le quartier du Bois de l'Étang a émergé en 72, la première école est en 74, c'est-à-dire qu'avant, tous les gosses vont dans les écoles du village, il n'y a pas un équipement sur le quartier ! Le Bois de l'Étang, il n'y a rien, rien, pas d'école, pas de mairie, pas de routes, c'est un truc scandaleux. »*¹³⁰ »

On construit à côté de l'école du village *« un gymnase qui n'a jamais servi de gymnase. Les enfants du Bois de l'Étang allaient à l'école là, deux classes ont été ouvertes dans ce gymnase cloisonné [cloisonné en plusieurs salles pour différentes utilisations]. "Cloisonné" était un mot qu'on utilisait à l'époque. Le bâtiment a ensuite été démoli lors de la destruction du bâtiment sur la rue de l'école du village pour laisser la place à la Maison de la musique et de la danse. L'arrivée de ces enfants, dont certains étaient étrangers, a posé des problèmes. Il a fallu créer des classes avec moins d'enfants par classe, des classes non francophones aussi »*¹³¹... »

À la rentrée de septembre 1974 ouvre le groupe scolaire du Bois de l'Étang. Il comprend une école primaire de 12 classes, une école maternelle de 4 classes, une restauration et six logements de fonction. La restructuration et l'extension des écoles du Bois de l'Étang et de la maternelle des Noës interviennent dans les années 1990, mais celles-

ci seront en partie incendiées lors des émeutes de juin 2023 (maternelle des Noës et une partie du primaire du Bois de l'Étang). L'école du Parc et « l'École bleue » (ERPD) ont rejoué leur rôle d'hébergement de secours en s'ouvrant aux enfants de la ville lors de la rentrée 2023.

Cour de récréation de l'école provisoire des Noës en 1978. Sur une population de 6589 habitants, les enfants scolarisés au nombre de 1816 élèves représentent plus de 27 % de la population de la commune.



129 - Document de travail de Geneviève Rabot avec la classe de CM1 de l'école du Parc, avril 1989. 130 - Entretien avec Pierre Sellincourt du 19 mars 1999, fonds des archives orales du Musée de la ville de SQY. 131 - Témoignage de Geneviève Rabot, atelier du 28 février 2024.

Gymnase « cloisonné » servant d'école provisoire avant d'abriter le centre culturel Cocteau.



Cour de récréation de l'école des Noës, 1991.

Le projet du nouveau groupe scolaire du Bois de l'Étang prévoit la construction de 15 classes réparties sur deux niveaux. Les classes maternelles seront situées au rez-de-chaussée, tandis que les classes élémentaires occuperont l'étage. Une cour d'honneur s'ouvrira sur une façade dont l'architecture rappelle la vocation républicaine de l'établissement.



L'ÉCOLE À TOUT PRIX

« Un «traumatisme». Les enfants étaient en pleurs ! Certains demandaient si leur maîtresse avait brûlé elle aussi. D'autres voulaient récupérer leur trousse et leurs cahiers », se remémore Nicolas Dainville, maire de la commune¹³². « Les écoles qui ont brûlé sont totalement inutilisables. On a dû trouver des solutions et on va accueillir près de 180 enfants dans une autre école de premier degré qui est gérée par la région. Elle se trouve à une trentaine de minutes à pied du quartier. » Pour amener les élèves, Île-de-France Mobilités et Saint-Quentin-en-Yvelines se sont mobilisés. « En tout, nous aurons cinq navettes qui vont ramener les enfants matin, midi et soir¹³³. » Le budget de reconstruction est largement supérieur au budget de la commune qui se retrouve confrontée à un retour dans le passé ! Avec l'aide du département, la commune travaille à l'élaboration d'un nouveau groupe scolaire qui regroupera l'école des Noës et l'école du Bois de l'Étang en tenant compte de la prospective scolaire du quartier.



MUTUELLE GÉNÉRALE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
INSTITUT NATIONAL MARCEL RIVIÈRE



“

À la Libération [...], les sociétés de secours mutuel, rebaptisées sociétés mutualistes, ont désormais la responsabilité de la prévention des risques sociaux [et] la réparation de leurs conséquences.¹³⁴

Charlotte Siney-Lange, « L'épopée médico-sociale de la mutualité : un champ de recherche ouvert » in *Vie sociale*, 2008/4, n° 4.

”

mgen

mutuelle générale
de l'éducation nationale

JULES-MARIE COQ ET MARCEL RIVIÈRE, FONDATEURS DE LA MGEN

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale et à la suite de la création de la Sécurité sociale

nationale à l'automne 1945, les sociétés de secours mutuel, qui jusqu'alors assuraient la fonction d'assurances sociales, vont se spécialiser dans la prise en charge de la part complémentaire du coût de la santé, mais aussi dans les secteurs médicaux non ou mal couverts par les hôpitaux publics.

La protection des instituteurs est alors assurée par une multitude de mutuelles locales. Les fonctionnaires sont par ailleurs exclus dans un premier temps de la loi sur la Sécurité sociale qui est réservée aux ouvriers et employés de droit privé. Henri Aigueperse, secrétaire général du Syndicat national des instituteurs (SNI) et ancien résistant, confie alors en 1946 à Marcel Rivière,

Photographie lors d'une réunion dans la maison Châteaubriand à Hyères à la fin des années 1940. Marcel Rivière au centre avec sa pipe, à l'extrême gauche, son épouse et sa secrétaire.



sur une idée de Jules-Marie Coq, la rédaction d'un rapport sur la sécurité sociale des instituteurs. Celui-ci conduira à la création d'une mutuelle unique, regroupant l'ensemble des mutuelles d'instituteurs existantes: la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN).

Originaire de Dordogne, Jules-Marie Coq est nommé instituteur à Élançourt en 1924. Comme souvent à l'époque, il est alors non seulement instituteur mais aussi secrétaire de mairie. Il est également membre du SNI et devient très vite un résistant de la première heure après la débâcle. Membre de l'important réseau Libération-Nord, il est possible qu'il ait rencontré Arthur Moulton,

alors propriétaire du château de La Verrière, au sein des réseaux de résistance. Il est arrêté par la Gestapo en 1944 avec 50 autres camarades, en raison d'une dénonciation, et emprisonné lui aussi à Fresnes. Après sa libération par les troupes américaines, alors qu'il devait être envoyé à Buchenwald, il reprend son poste de secrétaire de la section départementale de Seine-et-Oise au Syndicat national des instituteurs et propose, dès décembre 1944, la mise à l'étude de la création d'une mutuelle nationale unique pour les enseignants. À la création de la MGEN le 8 décembre 1946, il est élu secrétaire général de la jeune organisation, tandis que Marcel Rivière en est désigné président.

LES ŒUVRES SOCIALES DE LA MGEN

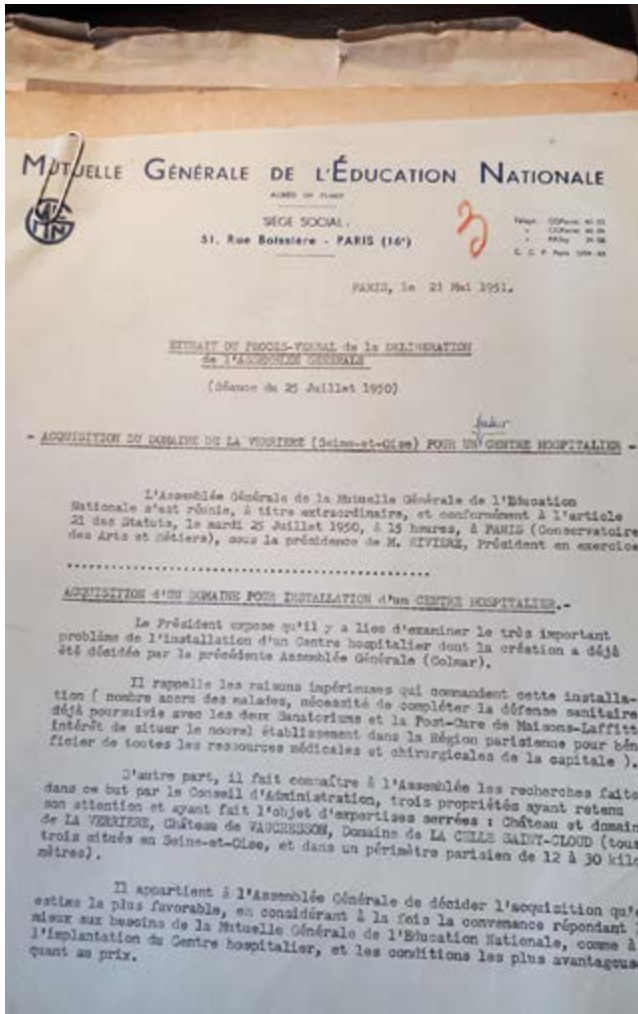
Puisqu'elle regroupe, à sa fondation, des sociétés de secours mutuel pré-existantes, la MGEN hérite, dès ses premiers jours, d'établissements de soins, dont notamment des structures antituberculeuses comme le sanatorium pour hommes de Sainte-Feyre dans la Creuse ou celui pour femmes de Saint-Jean d'Aulps en Haute-Savoie. C'est d'ailleurs pour créer ce genre de structures que des mutuelles locales avaient déjà commencé à se regrouper au début du XX^e siècle.

Puis, très vite, d'autres établissements sont créés. Ils ont la particularité de fonctionner avec un personnel médical et paramédical salarié et pluridisciplinaire, ce qui permet d'éviter la rémunération à l'acte et de proposer des tarifs accessibles à tous. Le but est d'offrir une médecine de pointe à un coût moindre. Ces établissements ont en effet une vocation sociale : ils doivent contribuer à « *la lutte pour l'idéal, pour le respect de la dignité humaine, pour la justice sociale, pour la constante amélioration des*

*conditions morales de la vie, [qui] ne se sépare pas du combat pour la constante amélioration des conditions matérielles*¹³⁵. » Il s'agit de mettre l'humain au centre et de montrer que la médecine sociale peut être « *sérieuse, efficace, sans être liée à la notion de profit*¹³⁶. »

Pendant près de 30 ans, de 1947 à 1975, la MGEN a créé pratiquement un établissement par an, ce qui est considérable. « *La MGEN est à l'origine d'importantes réalisations médicales, sociales et techniques sur des terrains aussi divers que la tuberculose, la psychiatrie, le handicap, la gériatrie, ou la contraception*¹³⁷. » Les structures développées sont à chaque fois innovantes, voire expérimentales, grâce notamment à des moyens matériels et financiers dévolus exceptionnels, mais aussi au choix de personnalités avant-gardistes, déterminées et très impliquées, sur des champs d'action largement délaissés ou tabous.

Ainsi, quand, en 1950, la MGEN entreprend des démarches pour l'achat d'un domaine en région parisienne dans le but d'y créer un établissement sanitaire intégré à la politique générale de lutte contre la tuberculose, Arthur Moulton est séduit par le projet humaniste et social porté par l'organisation mutualiste et envisage la vente de son château de La Verrière.



Extrait de l'assemblée générale de la MGEN concernant l'acquisition du domaine de La Verrière pour un futur centre hospitalier, séance du 25 juillet 1950.



Photographie du château figurant dans le dossier d'acquisition du domaine de La Verrière, 1950.

135 - Marcel Rivière, assemblée générale des 24-31 juillet 1948 in Bulletin de la MGEN. 136 - André Grandguillote, Les établissements, 1995 (rapport interne de la MGEN). 137 - Charlotte Siney-Lange, « L'épopée médico-sociale de la mutualité : un champ de recherche ouvert » in *Vie sociale*, 2008/4, n° 4.



Olga von Belaieff, actrice russe du cinéma muet, dans une Mercedes quatre places, 1928.

Prud'homme



COMME

“ Cette reconnaissance
[l’inscription aux Monuments
historiques des jardins]
a récompensé l’obstination
d’Arthur J. Moulton, dont la
restauration du domaine
de La Verrière avait été
l’œuvre de sa vie.¹³⁸

MOULTON
(Arthur Julian)



UN AMÉRICAIN À PARIS

Né le 23 juin 1883 dans le New Jersey, Arthur Julian est l'arrière-petit-fils par sa mère de Moses Taylor, marchand, industriel et banquier de New York et

l'une des premières fortunes au monde au XIX^e siècle.

Après des études à Princeton, il s'associe en 1906 avec Sidney Breese et Charles Lawrence qui ont monté une entreprise de production de voitures de sport : BLM motor car. En 1913, Lawrence et Moulton fondent à Paris L.M., une nouvelle entreprise de production de voitures. L'entreprise ne survit pas à la déclaration de guerre franco-allemande l'année suivante et Moulton rentre aux États-Unis, où il épouse en janvier 1917 Gertrude Wood Bell, qu'il a connue à Paris dans les salons de l'élite américaine francophile de l'entre-deux-guerres.



Portrait d'Arthur Julian Moulton.

POUR L'AMOUR DES ARTS

Le jeune couple revient en France dès la Première Guerre mondiale achevée et acquiert en 1920 le château de La Verrière à l'occasion de sa vente aux enchères. Les époux ont le projet de fonder une résidence pour jeunes musiciens méritants, à la manière d'une villa Médicis, qui permettrait d'accueillir des artistes du monde entier en Île-de-France, afin de favoriser les échanges et la paix. Si plusieurs sites sont envisagés pour ce faire, les Moulton choisissent finalement en 1929 de léguer leur propre propriété de La Verrière à l'État français à leur mort, pour installer la fondation.

En attendant, ils font rénover l'ensemble du château, intérieurs comme extérieurs. *« Les salons du rez-de-chaussée vont rapidement retrouver leur aspect du XVIII^e siècle et seront l'écrin des collections d'art des nouveaux propriétaires tandis que les chambres du premier étage seront redécorées avec davantage de fantaisie et bénéficieront de salles de bains à la dernière*

La photographie, capturée en 1934 dans les jardins du domaine, provient de la collection personnelle des Pfeiffer, un couple occupant les postes de comptable et de secrétaire au château. Le mode de vie fastueux des Moulton nécessite l'emploi d'un personnel domestique considérable pour subvenir à leurs besoins quotidiens.



mode ! Un reportage sur cette restauration a d'ailleurs été réalisé par l'Harper's Bazaar (célèbre magazine de décoration américain) en 1923¹³⁹. » Ils donnent alors des fêtes mémorables dans les jardins du château, dont la presse people de l'époque se fait l'écho. Des pièces d'opéras célèbres, dont *Comme il vous plaira* de William Shakespeare ou encore *Tristan et Isolde* de Richard Wagner, à l'occasion duquel un pont est construit sur les douves, sont propices à faire venir le Tout-Paris mondain de l'époque à La Verrière. *« Il y avait une centaine d'invités ou plus, formant une audience tout à fait internationale d'Américains, de Français et de Russes, et l'événement fut un tel succès que Mme Moulton a prévu depuis une série de représentations de la sorte avec la participation des plus grands chanteurs d'opéra du moment¹⁴⁰. »* Est-ce alors qu'Arthur Julian rencontre sa seconde femme, l'actrice russe Olga de Belaïeff ? Toujours est-il que le couple Moulton-Wood Bell se sépare à la fin de l'année 1929, peu après avoir entrepris la restauration de la petite chapelle du château datant du XIX^e siècle.



Le chœur de la chapelle du château. À gauche, une porte dérobée mène à une pièce secrète.



Le château de La Verrière transformé en centre de convalescence des officiers pour l'Hôpital américain de Paris durant la Seconde Guerre mondiale.



LE SECOND MARIAGE D'ARTHUR MOULTON ET LA CHAPELLE DU CHÂTEAU

Pour la restauration de la chapelle, Moulton fait appel à Jacques Gréber, architecte français de renom, mais aussi urbaniste et paysagiste, qui s'est fait d'abord connaître en Amérique du Nord et a notamment déjà construit en France plusieurs cités-jardins, dont celle d'Évry en 1923. Arthur Moulton fait d'abord déconsacrer l'ancienne chapelle dédiée à la Vierge, puis, il la fait décorer entre 1930 et 1933 avec une abside en cul-de-four en mosaïque et un autel de style néo-byzantin, protégée par des grilles, tandis que le petit vaisseau unique de la nef est peint à fresque par Henri Marret. Enfin, le 11 octobre 1933, « *eut lieu en présence de quelques amis invités par M. Moulton la simple et émouvante cérémonie de la bénédiction de la chapelle*¹⁴¹ » dans le culte anglican, par un desservant de l'église épiscopalienne des États-Unis à Paris. C'est là qu'il épouse Olga de Belaïeff en 1934.

DANS LA TOURMENTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Le second mariage de Moulton est lui aussi de courte durée puisqu'il demande le divorce dès 1938. Olga part alors définitivement vivre aux États-Unis tandis qu'Arthur reste en France et vit seul dans son château. Il y restera durant tout le temps

de la guerre. « *Le château de La Verrière a joué un rôle important durant la Seconde Guerre. En 1939, Arthur J. Moulton qui désirait participer à l'effort de guerre, conclut d'abord un accord avec l'hôpital américain de Paris pour y accueillir des officiers en convalescence*¹⁴². »

Cet accord devient caduc au moment de la débâcle, mais Moulton ne s'arrête pas là : « *l'engagement d'Arthur Moulton a pris une tout autre forme. Il s'est rapproché des réseaux de résistance locaux et, bilingue, il est devenu l'agent de transmission idéal, caché dans sa chapelle pour communiquer par radio avec l'Angleterre.* » Sa radio était cachée dans un coffre cadénassé, dans la pièce dissimulée derrière le chœur de la chapelle. Cependant, il est dénoncé et arrêté par les autorités allemandes dès le mois d'août 1941. Incarcéré à la prison de Fresnes, il n'échappe pas à la torture.

Après la guerre, il s'attache à faire protéger son château au titre des Monuments historiques, puis il rentre en 1948 aux États-Unis où il épouse sa troisième femme et s'installe à Portsmouth dans une propriété qu'il nomme « La Verrière », témoignage de l'attachement de Moulton à son ancien domaine. Il meurt trois ans plus tard, le 7 juillet 1951, un mois après la signature d'une promesse de vente de son château à la Mutuelle générale de l'Éducation nationale.

141 - May Birkhead, « Today in society » in New York (European edition), 12 octobre 1933. 142 - Témoignage de Loïc Douet, atelier d'histoire du 27 janvier 2024.



608C81



“ *Orly-Parc : on y était
tous logés ! Tout le monde
se connaissait.*¹⁴³

143 - Noëlle Espié, atelier d'histoire du 24 avril 2024.

”

ORLY-PARC

Carte postale de la cité Orly-Parc I et II, années 1970. Yves Marchand, grand prix de Rome d'architecture, et Clément Tambuté ont imaginé des immeubles de faible hauteur formant des barres disposées autour de l'école régionale du premier degré ouverte en 1969 et du terrain qui va accueillir le centre hospitalier gériatrique Denis Forestier (terrain aujourd'hui de nouveau vide).



LA CITÉ MARCEL RIVIÈRE

L'aménagement du quartier Orly-Parc, qui fait passer la population locale de moins de 1000 habitants en 1960 à près de 3000 en 1970, est la conséquence de l'arrivée à La Verrière de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN). Elle installe en 1959, dans l'ancien domaine du château de La Verrière, un centre de psychiatrie de trois-cents lits.

Outre les psychiatres et les infirmières, le service a besoin de veilleurs de nuit, de personnel de service, de surveillants, de cuisiniers, de jardiniers, etc. Le personnel se compose de cinq-cents personnes qu'il convient de loger.

Le permis de construire de 384 logements de la cité Marcel Rivière, connue aujourd'hui sous le nom

d'Orly Parc 1, du nom de la société chargée de sa construction, est déposé en 1961. Les terrains sur lesquels elle prend place sont fournis par la MGEN. À l'époque, deux tiers environ des résidents sont employés par le centre de psychiatrie. Ce qui fera dire plus tard à Pierre Sellincourt (maire de 1983 à 2012) : *« On pourrait presque considérer le nouveau quartier comme une annexe de la MGEN ! »*

« C'était un cheminement : les gens quittaient le château puis allaient à Orly-Parc, puis c'est devenu trop petit. Tous les logements devaient être attribués à des personnes, mais pas uniquement de l'institut : les services de la Poste, de la mairie, de la Police, etc. Si on ne pouvait pas être logé à Orly-Parc, on était dans le préfabriqué, au château ou au foyer des infirmières. Les services administratifs de l'hôpital géraient directement



Les immeubles sont typiques de l'architecture des années 1960, avec une toiture à deux pans, dite « à la Mansart », qui offre un aspect encore traditionnel à l'ensemble pour mieux l'intégrer au site verdoyant.



les appartements. Il y a eu un certain "turn over". On pouvait changer d'appartement facilement selon les besoins¹⁴⁴. »

« Lors de la première tranche de construction, on disait "cité Marcel Rivière". Il y avait un super terrain de jeu pour les enfants. Les appartements étaient bien¹⁴⁵. »

Mais la cité ne va pas tarder à afficher complet. En plus de la psychiatrie, la MGEN se penche sur la question des personnes âgées et crée un service de gériatrie. Par ailleurs, la population d'Orly-Parc est constituée de rapatriés d'Algérie, la préfecture de Seine-et-Oise ayant réquisitionné un contingent de logements. Si bien qu'en 1968 une seconde cité, Orly-Parc II, voit le jour sur un terrain qui appartenait à l'origine à la MGEN, terrain situé en grande partie sur la commune de Coignières. Les limites communales sont donc modifiées, permettant l'extension de la commune vers l'ouest. La seconde opération, réalisation des mêmes architectes que la première cité, Clément Tambuté et Yves Marchand, de 348 logements, est répartie en seize bâtiments.



AU FIL DES RÉNOVATIONS

À la fin de la décennie 1980, la question de la rénovation du quartier commence à se poser, d'autant plus que les habitants se plaignent de la qualité de l'entretien des bâtiments par la société Orly-Parc. Celle-ci estime qu'une réhabilitation coûterait trop cher et envisage une destruction pure et simple.

Sur ce, forts du soutien de la municipalité, les locataires se mobilisent pour la préservation de la cité et la concertation en matière de restructuration du quartier. Les actions menées aboutissent à ce que les travaux de réhabilitation commencent début 1996. Ils dureront jusqu'en 2005. Sur les 672 logements que comptent Orly-Parc I et II, une première partie (265 logements) est réalisée entre 1996 et 1998, les 407 logements restants étant réhabilités entre 2002 et 2004. Entre-temps, la société gérante connaît de graves difficultés qui expliquent la longueur des délais. Elle est rachetée, fin 2000, par l'Office public interdépartemental de l'Essonne, du Val-d'Oise et des Yvelines (OPIEVOY) qui reprend les choses en mains.

Un des immeubles de la cité Orly-Parc 2, 2002.



Mais le chantier ne se borne pas aux seuls logements. La volonté des pouvoirs publics, à travers le conseil municipal, le Syndicat d'agglomération nouvelle (SAN) et les institutions liées à la politique de la ville, consiste à ancrer la résidence dans un cadre urbain harmonieux et cohérent. Ainsi, afin de former un ensemble plus ouvert et d'améliorer la qualité des services rendus aux habitants, sont décidées l'extension du centre commercial avec l'implantation d'une moyenne surface de 700 m² et la transformation de l'annexe postale en véritable agence.

Enfin, la convivialité et les loisirs ne sont pas oubliés. L'espace d'accueil des 12-25 ans, autrefois situé dans les sous-sols de la cité II, est rendu à la visibilité et à la clarté du jour. En outre, une plaine de jeux est aménagée, équipée d'un terrain de football, d'un boulodrome et d'un espace de verdure avec pergola et pelouse d'agrément.

Daniel Simon se souvient de son intervention lors du réaménagement des espaces extérieurs d'Orly-Parc I et II avec le cabinet Euvé-Blisson-Saint-Gealme dans les années 1996-1997 : *« Nous avons refait tous les espaces extérieurs d'Orly-Parc I et 2 à la fin des années 1990. L'idée forte était d'éloigner des entrées d'immeubles le passage des voitures en créant des poches de stationnements très plantés. Les rangées de peupliers ont été abattues, remplacées par des plantations variées. C'était une cité idéale. Les rapports étaient excellents avec tout le monde. »*¹⁴⁶

Depuis, d'autres projets de rénovation se sont succédé (pas toujours réalisés), et notamment le dernier en 2022, consacré aux aires de jeux et aux cheminements, offrant aux habitants du quartier un cadre de vie agréable et aux plus jeunes des espaces de jeux nombreux et variés.

146 - Daniel Simon, atelier d'histoire du 24 avril 2024.



BILLANCOURT (Seine). — Entrée des Usines Renault



“ À Paris, on habitait un
petit appartement.
Ma femme était arrivée en 68
avec nos quatre enfants.
La famille s'agrandissait.
C'est Renault qui nous
a logés au Bois de l'Étang.¹⁴⁷

RENAULT

147 - Quartier ouvert pour inventaire, écomusée de
Saint-Quentin-en-Yvelines, 1992.



UN FLEURON FRANÇAIS

Entre Renault et l'actuel territoire de Saint-Quentin-en-Yvelines, les liens ne datent pas d'aujourd'hui, comme en témoignent notamment à Guyancourt l'aérodrome Caudron-Renault (1932-1989) ou le Technocentre (à partir de 1993) et l'opération immobilière du Bois de l'Étang qui va s'avérer décisive pour le développement urbain de La Verrière.

Créée en 1898 et implantée à Boulogne-Billancourt, Renault est, à l'origine, une affaire familiale. À partir de la Première Guerre mondiale, son activité se diversifie au-delà de l'automobile : armement et matériel militaire, aviation, véhicules industriels, matériel ferroviaire et matériel agricole. À la Libération, elle est réquisitionnée puis nationalisée sous le nom de Régie nationale des usines Renault.

Désormais, la gestion est décentralisée et la maison mère se voit adjoindre des usines sœurs implantées en province. C'est ainsi que s'ouvre, en 1952, à Flins, la première succursale de la Régie située hors de la proche ceinture.

Au cours des années 1960, la direction de Renault, désireuse de retenir et conserver ses personnels éparpillés dans la région parisienne, entame une réflexion relative au logement de ses ouvriers, dont beaucoup habitent encore des bidonvilles, notamment celui de Nanterre. Dans le prolongement de cette réflexion, elle décide de financer et réserver des logements à ses ouvriers, techniciens et cadres.

“Grâce à sa gare, de nombreux ouvriers de la SNCF, de chez Renault, Peugeot ou Citroën, résident déjà dans la commune.”



La cité du Bois de l'Étang en 1977. L'opération est adossée aux voies ferrées exploitées pour un usage industriel.

LA NAISSANCE DU QUARTIER

La Régie va ainsi s'intéresser à l'Ouest parisien, à l'époque en plein essor, et, plus particulièrement, à la commune de La Verrière, à équidistance des sites de Boulogne-Billancourt et de Flins. Grâce à sa gare, de nombreux ouvriers de la SNCF, de chez Renault, Peugeot ou Citroën, résident déjà dans la commune.

Début 1970, par l'intermédiaire de la société HLM des Trois Vallées dont elle est actionnaire principal, elle entre en discussion avec la société civile immobilière du Bois de la Folie, propriétaire d'un terrain du même nom, partie prenante du territoire municipal d'Élancourt et destiné à être cédé à la localité voisine de La Verrière. Il s'agit de réaliser un programme immobilier susceptible d'accueillir environ 3000 résidents. Les négociations aboutissent, fin 1970, à la revente du terrain en faveur de la société HLM des Trois Vallées, donc de Renault.

L'ARRIVÉE AU BOIS DE L'ÉTANG

En 1972, le bureau d'accueil des nouveaux arrivants du Bois de l'Étang est ouvert. Louis Cordier se souvient du jour où fut décidée son installation à La Verrière : « *Un beau jour, l'AMO nous dit : "Voilà, on vous a trouvé un appartement à La Verrière." "À La Verrière ?" Je me suis dit : "Mais où c'est, La Verrière ? Je ne connais pas !" Alors, on a eu droit à la visite. C'était sans doute le hasard, mais ce jour-là, pas de bruit, le calme... "On sera bien ici", a-t-on pensé le soir. Mais le train... des trains de marchandises qui montent la rampe avec leurs wagons vides en ferraille¹⁴⁸...* »

« *"Mon Dieu, comment faire pour arriver en haut ? C'est immense, on ne pourra jamais !" L'immensité de cette tour paraissait, pour ma mère, une étape infranchissable !* » témoigne Yamina Amri¹⁴⁹ évoquant l'arrivée de sa famille au Bois de l'Étang en 1973 dans un appartement avec tout confort : toilettes, salle de bains, cuisine, ascenseur, gaz, chauffage et électricité.

POUR ALLER TRAVAILLER

Au début, les salariés de Renault doivent prendre le train, comme c'est le cas pour Ayed qui raconte : « *En 72, je descendais à la gare tous les matins à cinq heures. Le premier train. Je faisais ma correspondance à Viroflay et prenais un autre train pour descendre à Bellevue. Puis toute la descente pour aller chez Renault. Le soir : pareil. Deux ou trois ans après, j'ai acheté une 403¹⁵⁰.* »

Puis, pour desservir ses usines de Flins et Boulogne-Billancourt, l'entreprise met en place, en 1973, un service de ramassage en autocar depuis La Verrière. Elle fixe horaires et itinéraires au rythme de cinq navettes journalières avec le Bois de l'Étang, et ce jusqu'au début des années 1990, les portes de l'usine de Boulogne-Billancourt se refermant définitivement le 31 mars 1992.



Les ateliers des usines Renault à Boulogne-Billancourt.

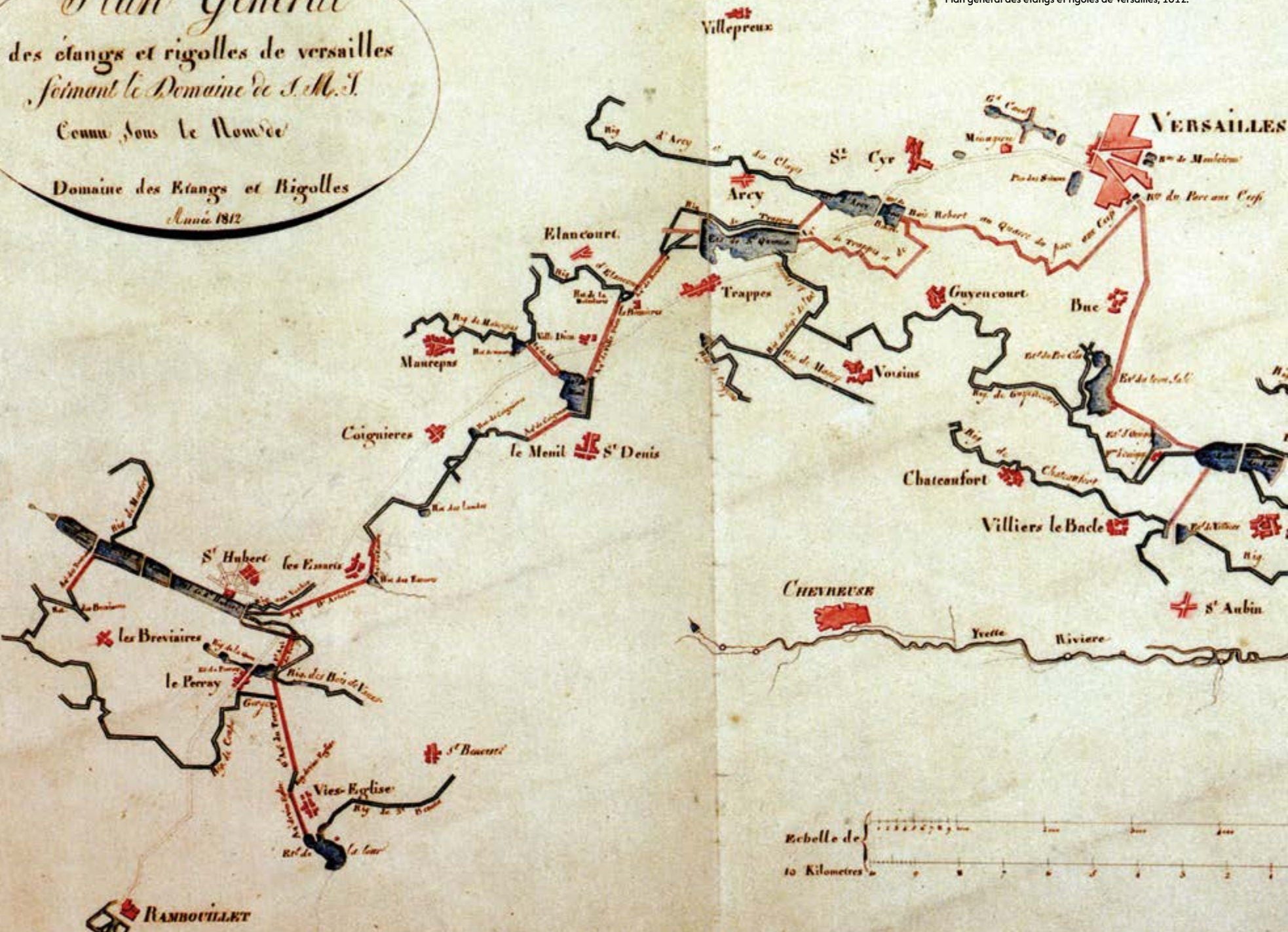
Cité du Bois de l'Étang, 1987.



148 - Louis Cordier, *Quartier ouvert pour inventaire*, écomusée de Saint-Quentin en Yvelines, 1992. 149 - Yamina Amri, *Ibidem*. 150 - Ayed, *Ibidem*.

Plan Général
des étangs et rigolles de versailles
situant le Domaine de S.M.I.
Connu sous le Nom de
Domaine des Etangs et Rigolles
Année 1812

Plan général des étangs et rigoles de Versailles, 1812.





“ *Les rigoles,
il y avait des batailles de
clochers sur le sujet.*¹⁵¹ ”

réseau
hydraulique
du château
de Versailles

151 - Lionel Lourdin, atelier d'histoire
du 25 novembre 2023.

QUE LES EAUX JAILLISSENT !

La décision de Louis XIV d'installer la Cour à Versailles entraîne, sous la direction

de Colbert puis de Louvois, la réalisation de travaux d'aménagement considérables. Outre les bassins, fontaines et jets d'eau qui ornent les jardins du futur palais royal, dessinés par Le Nôtre, une ville nouvelle en pleine expansion doit être approvisionnée en eau.

Cependant, Versailles, située au fond d'une vallée, ne dispose que du ru de Clagny comme source d'eau. Amener « *les eaux les plus abondantes là où la nature avait justement refusé d'en mettre*¹⁵² » est la grande fierté du roi. Il peut afficher le luxe inouï de faire marcher sans cesse, pendant plusieurs heures par jour et simultanément, ces créations hydrauliques fastueuses symbolisant ainsi sa richesse et sa puissance.

À partir de 1675, les dispositifs relatifs à l'étang de Clagny et à la captation des eaux de la Bièvre s'avérant insuffisants, sont creusés les étangs de Trappes, Bois-d'Arcy, Bois Robert puis, après 1680, ceux dits « inférieurs » (vers Saclay). La collecte des eaux de pluie par gravité en drainant les plateaux environnant Versailles est imaginée. En effet, l'abbé Picard, membre de l'Académie royale des sciences et grand savant, avait remarqué que les mares situées sur la plaine de Trappes étaient plus hautes que les réservoirs de Versailles. Dès 1675, par le barrage de l'écoulement des eaux vers la vallée de la Bièvre, les étangs dits « supérieurs » sont créés : Trappes (actuel étang de Saint-Quentin-en-Yvelines), Bois-d'Arcy et Bois Robert (situé en partie à Guyancourt). Ces deux derniers sont asséchés en 1807 pour des raisons de salubrité publique. Un aqueduc souterrain reliant l'étang de Saint-Quentin aux étangs Gobert (situés encore aujourd'hui près de la gare de Versailles-Chantiers) est construit.

Face au succès de l'opération, le réseau est étendu vers Rambouillet, puis vers le plateau de Saclay. Sous l'impulsion du marquis de Louvois, le mathématicien La Hire, disciple de feu l'abbé Picard décédé en 1682, supervise la création d'un nouveau réseau en amont de la plaine de Trappes vers Rambouillet. Connecté à ceux de Trappes et Bois-d'Arcy, ce réseau donne naissance au vaste système des étangs supérieurs.

Dès 1684, sont ainsi créés les étangs du Mesnil-Saint-Denis (actuel étang des Noës) et ceux de Hollande. Puis, en 1885, viennent les étangs du Perray et de la Tour. Au total, il est constitué un réseau unique au monde qui modifie complètement le paysage de forêts et de garennes humides et marécageuses. Les terres se transforment en plateaux agricoles riches et favorisent ensuite l'implantation d'une agriculture moderne.



Sur ces cartes postales du début du XX^e siècle, la végétation environnante n'est pas encore présente. La maison du garde des eaux est aujourd'hui la maison forestière, installée près de la rigole du lit de rivière.



152 - *Lettres persanes*, roman épistolaire de Montesquieu, publié en 1721.

La rigole traversant le village, recouverte aujourd'hui par l'allée du 19 mars 1962, entre l'avenue des Noës et la rue du Petit Pont, milieu des années 1980.



L'ÉTANG DES NOËS

L'étang des Noës, réserve d'eau d'environ 25 hectares, est situé entre les communes de La Verrière et du Mesnil-Saint-Denis, mais localisé sur cette dernière commune. Autrefois appelé étang du Mesnil, son nom signifiait terre humide ou marécageuse.

Deux réseaux d'eau différents se rejoignaient au niveau de l'étang : d'une part, les eaux provenant de la rigole de Maurepas, et d'autre part, les eaux de la rigole dont l'origine était située au niveau de l'aqueduc de La Verrière acheminant ainsi les eaux du réseau de Coignières. Longue de 475 m, cette rigole découverte contournait complètement l'étang. La maison du garde des rigoles comportait un système de vannes permettant de faire communiquer l'étang avec la rigole. Elle se terminait à l'entrée de l'aqueduc de la Villedieu, près du Bois de la Folie. L'eau de l'étang des Noës était ensuite acheminée vers l'étang de Trappes (actuel Saint-Quentin-en-Yvelines) par les aqueducs de la Villedieu et de la Boissière, le trop-plein étant délesté dans le Rhodon, qui se jette lui-même dans l'Yvette.

Il est à noter que l'emplacement des rigoles couvertes a été un sujet de conflit constant entre les communes de Coignières et du Mesnil-Saint-Denis, entraînant des disputes locales. En effet, la rigole couverte était historiquement dans la commune de Coignières et non du Mesnil-Saint-Denis !

ET DEPUIS LOUIS XIV... L'étang des Noës subit, dans les années 1970, des travaux de recalibrage visant à l'intégrer dans le réseau d'eau pluviale des communes adjacentes. Des problèmes récurrents de pollution apparaissent au niveau de l'étang et de la rigole découverte de la Verrière qui longe l'étang des Noës depuis l'avenue du Chemin Vert jusqu'à l'aqueduc de La Verrière. C'est ainsi que les

habitants de La Verrière ont pu constater que « *les modifications sur l'étang ont provoqué la mort de nombreux poissons*¹⁵³ », à la suite du curage de la vase notamment.

En 1979, la commune réclame de l'aide au syndicat communautaire de la ville nouvelle afin de régler les problèmes des nuisances de cette eau nauséabonde provenant des communes de Maurepas et Élancourt. C'est ensuite avec l'aide du syndicat des étangs et rigoles que seront conduits les travaux d'entretien et de curage du système d'assainissement en eau de pluie des rigoles couvertes situées sous le parc sportif et de la rigole à ciel ouvert depuis l'avenue du Chemin Vert. Enfin, cette dernière est définitivement couverte en 1991. Malgré sa transformation, le réseau hérité de Louis XIV continue finalement à servir la même logique de collecte des eaux pluviales et d'assainissement.

Photographie aérienne du village de La Verrière avec au premier plan l'Hôtel de ville et le Scarabée, 2011.



Le tableau de Charles Le Brun, conservé dans les collections du musée du Louvre, avec sa composition pyramidale, met en avant la puissance du personnage qui évoque aussi l'importance des seigneurs du château de La Verrière.





“ *Homme équitable, savant,
aimant les gens de lettres, il fut
le protecteur de l'Académie
française, avant que ce corps libre,
composé des premiers seigneurs du
royaume et des premiers écrivains,
fût en état de n'avoir jamais d'autre
protecteur que le roi.*¹⁵⁴

SÉGUIER
Pierre

”

LA FAMILLE SÉGUIER À partir de 1507, la famille Séguier va marquer considérablement l'histoire de la localité. Barthélémy Séguier (dont le père est marié à une parente des anciens propriétaires, les Levacher) acquiert le domaine de La Verrière.

Les Séguier constituent l'une des plus prestigieuses familles de la noblesse. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, certains de ses membres occupent de très hautes fonctions. Ils possèdent en outre de nombreux hôtels particuliers à Paris, dont un dans une rue du Quartier Latin encore visible aujourd'hui : l'hôtel de Moussy, dit aussi hôtel Séguier. Cette famille compte également parmi ses membres, dans la branche parisienne, Pierre Séguier (1588-1672). Celui-ci n'est pas seigneur de La Verrière, mais un membre illustre de la famille.

UN PERSONNAGE IMPORTANT DU ROYAUME DE FRANCE

Pierre Séguier s'illustre comme personnage influent du royaume. Homme de confiance de Richelieu, il devient garde des Sceaux en 1633, puis chancelier. En 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII, il conseille à son épouse, Anne d'Autriche, de convoquer le Parlement de Paris par lit de justice pour faire casser le testament du défunt qui limitait les prérogatives de la reine. La régence d'Anne d'Autriche et de Mazarin est assurée pour 13 ans. Il instruit de grands procès comme celui du surintendant Fouquet, qu'il fait emprisonner à vie en 1661, débarrassant ainsi Louis XIV de son rival. Il collabore enfin à la rédaction du code Louis de 1667 qui réforme la procédure criminelle.

UN HOMME DE CULTURE

L'éminent conseiller est également fin lettré. Il est l'un des fondateurs de l'Académie française, dont il est l'occupant du premier fauteuil (1635-1643). Il est nommé « protecteur », en 1643, à la mort de Richelieu. Tout au long du XVIII^e siècle, les académies, tant parisiennes que provinciales, ne cessent de se réclamer, rituellement, de ce protecteur exemplaire. Il est, en effet, lié à des amis de Port-Royal, tel Antoine Lemaistre, brillant avocat, dont la décision de quitter le barreau déplaira fortement à Richelieu. Il est possible à cet égard que Pierre Séguier ait intercédé en sa faveur. Pierre Séguier va également aider Blaise Pascal à réaliser sa « machine d'arithmétique » (1645) en intervenant auprès de la reine régente. Il est aussi ami avec Habert de Montmor qu'il aide à constituer sa propre « académie » (1657).

On ne saurait affirmer que les Séguier ont fondé une « académie » à La Verrière, mais l'exemple de Pierre Séguier montre qu'ils ont contribué à faire fonctionner celles qui existaient alentour. On signalera en outre que la fille de Pierre Séguier, Louise Marie, est l'épouse du duc de Luynes, dont on ne présente plus l'académie savante qu'il anime à Vaumurier. De plus, les Séguier ont constitué au fil des siècles l'une des plus belles bibliothèques de botanique d'Europe.

Enfin, il est également le protecteur et mécène du premier peintre du roi, Charles Le Brun, dont l'atelier a réalisé les décorations de la célèbre galerie des Glaces du château de Versailles. Le peintre réalise le portrait de Pierre Séguier dans une fastueuse composition équestre en 1660 et 1661. Le tableau de 3 m sur 3,5 m permet de démontrer toute la pompe et le pouvoir de ce Séguier, dont le luxe est au service de la grandeur souveraine.





“ *Silence, on tourne !*
Moteur ! ” **TOURNAGES**

LE MAGNIFIQUE BELMONDO

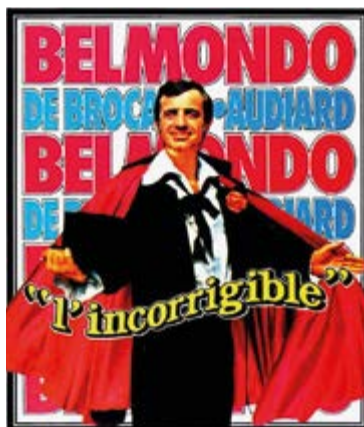
Le 15 octobre 1975 sort dans les salles de cinéma le film *L'Incorrigible*,

réalisé par Philippe de Broca. À l'affiche aux côtés de Julien Guiomar et Charles Gérard : le grand Jean-Paul Belmondo, qui retrouve le réalisateur de *L'Homme de Rio*. Comédie d'aventures typique des années 1970, le film bénéficie de dialogues savoureux écrits par Michel Audiard et d'une musique composée par Georges Delerue.

Le tournage s'est déroulé dans plusieurs lieux, notamment à Senlis, à la prison de la Santé à Paris, à l'aéroport d'Orly, dans la baie du Mont-Saint-Michel et aussi à La Verrière.

Le film *Le Colonel Chabert*, réalisé en 1943, est peut-être moins connu du grand public aujourd'hui. Il s'inscrit dans le contexte particulier du cinéma français sous l'Occupation. Il a été réalisé par René Le Hénaff et tourné en partie dans le domaine du château de La Verrière. Cette adaptation cinématographique du roman d'Honoré de Balzac met en vedette le célèbre acteur Raimu dans le rôle-titre du colonel Chabert. Le long-métrage raconte l'histoire d'un colonel de l'Empire, laissé pour mort sur un champ de bataille, qui revient à Paris pour découvrir que sa femme s'est remariée.

Affiche du film *L'Incorrigible* en partie tourné à La Verrière, 1975. Le film présente l'histoire de Victor Vauthier, un escroc sympathique interprété par Jean-Paul Belmondo.



Scène tournée à la ferme du château servant de décor naturel au film *Le Colonel Chabert*, adaptation du roman éponyme d'Honoré de Balzac.



DES TOURNAGES AU BOIS DE L'ÉTANG

Vacances au purgatoire est un téléfilm français réalisé par Marc Simenon

et diffusé pour la première fois en 1992 sur France 3. Le film met en vedette plusieurs acteurs français connus : Marie-Anne Chazel, Ludivine Sagnier, Anne Roumanoff et Mylène Demongeot. L'histoire raconte celle de deux femmes aux vies très différentes : une séduisante call-girl et une mère de famille débordée. À la suite d'un accident de voiture, Laura refait surface sur Terre dans la peau de la mère de famille.

Toujours au Bois de l'Étang, le clip *Simple et funky*, du légendaire groupe de rap français Alliance Ethnik est réalisé en 1995. *Simple et Funky* connaît un grand succès en France et reçoit même un disque d'or ! Il sera repris par l'artiste Shy'm en 2019.

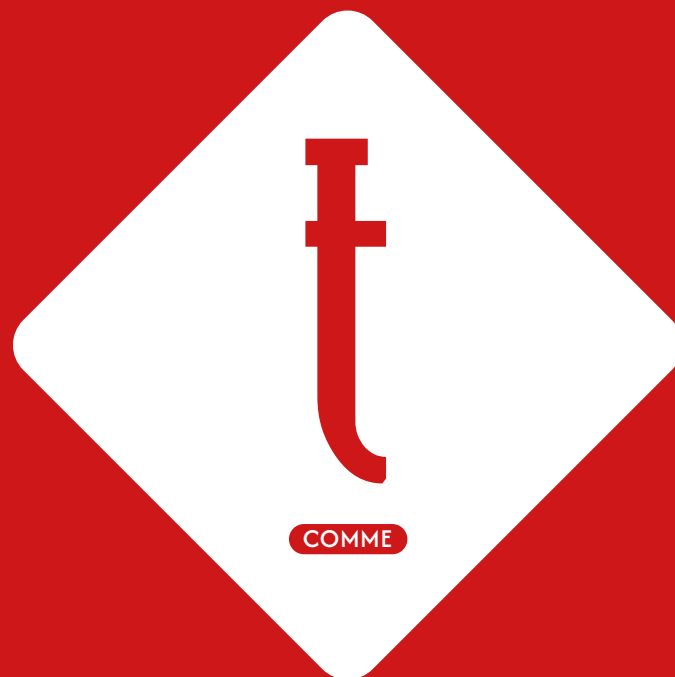


Tournage du film *Vacances au purgatoire* au Bois de l'Étang. On reconnaît Marie-Anne Chazel au maquillage.

ENCORE DES VEDETTES

Une scène du film *Incroyable mais vrai*, réalisé par Quentin Dupieux, est tournée devant

le Scarabée en 2022. Le long-métrage met en vedette Alain Chabat et Léa Drucker dans les rôles principaux, accompagnés de Benoît Magimel et Anaïs Demoustier. La comédie aborde la quête d'immortalité et les dangers de la vanité en combinant humour absurde et réflexion sur des thèmes universels.



“

À l'époque [...], trois cents Prussiens occupaient le château de La Verrière. Quinze couchaient dans la pièce qui recelait le trésor. Ces soldats étaient loin de se douter qu'il leur suffisait de lever avec la pointe de leur sabre deux feuilles du parquet pour tomber sur des monceaux d'or.¹⁵⁵

155 - Antoine-Marie Chamans, *Mémoires et souvenirs du comte de Lavalette*, 1831.

trésor
de Lavalette

”

Antoine-Marie Chamans et sa femme, Émilie de Beauharnais, par Nicolas Jacques, janvier 1816, médaillons penditifs avec peinture sur plaque d'ivoire. Alors qu'ils sont séparés en raison de la condamnation du comte, les époux Lavalette font réaliser ces médaillons par Nicolas Jacques, l'un des meilleurs peintres miniaturistes de son temps, élève de Jacques-Louis David.



ANTOINE-MARIE CHAMANS, COMTE DE LAVALETTE

En 1804, Antoine-Marie Chamans, comte de Lavalette, acquiert le château de La Verrière. Ancien aide de camp du général Bonaparte dès 1796 et pendant la campagne d'Égypte, il devient rapidement un des hommes de confiance du futur empereur, qui l'allie à sa famille par son mariage en 1798 avec Émilie de Beauharnais. Celle-ci est la nièce de l'impératrice Joséphine, épouse de Napoléon Bonaparte. Après le coup d'État du 18 Brumaire (1799), le futur empereur lui confie d'abord des missions diplomatiques à l'étranger, puis le nomme directeur général des Postes en 1804 et directeur du Cabinet noir, un service de renseignement intérieur et de censure. C'est donc lui qui détient tous les moyens d'information et de communication intérieure de l'Empire, ce qui lui donne un rôle crucial aux côtés de Napoléon I^{er}.

156 - Napoléon I^{er}, empereur, 1814, cité par Antoine-Marie Chamans dans ses *Mémoires et souvenirs du comte de Lavalette*, 1831.

LES LINGOTS D'OR DE NAPOLEON

Dans ses Mémoires et souvenirs, Lavalette raconte que l'empereur, à la veille de son

départ pour la campagne de Russie, lui confia 1 600 000 francs or qu'il convertit en lingots et, sur les conseils de l'empereur lui-même, cacha le trésor au château: « *Eh bien! cachez-le dans votre habitation à la campagne*¹⁵⁶. »

Lavalette les dissimule dans un premier temps à l'intérieur de 54 faux livres dans sa bibliothèque. Mais, à l'approche des armées ennemies menées par les Prussiens pour chasser Napoléon lors de la campagne de France, il fait aménager un trou sous le parquet du rez-de-chaussée du château de La Verrière par son régisseur pour y déposer le trésor. Après la bataille de Paris, le 30 mars 1814, 300 Prussiens occupent le château de La Verrière et notamment la salle qui abrite le magot, sans jamais découvrir le trésor.



L'entrée des puissances coalisées à Paris le 31 mars 1814. Gravure à l'eau-forte, coloriée, 1814.

LA CONSPIRATION POUR LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Alors que la colère monte peu à peu au retour de la monarchie sous la Restauration, Lavalette se départit de la moitié de l'encombrant trésor qu'il cache, en le confiant à Eugène de Beauharnais, le fils adoptif de l'empereur et fidèle parmi les fidèles. Lui aussi, officiellement, a pris ses distances avec l'empereur. Lui fait-il parvenir sur l'île d'Elbe cette contribution financière à son évasion ? Nul ne le sait. Toujours est-il que Napoléon Bonaparte débarque à Golfe-Juan le 1^{er} mars 1815 et entame une marche triomphale vers Paris. Le 20 mars 1815, alors que Louis XVIII a fui Paris, Lavalette se présente à l'administration des Postes pour reprendre le contrôle des communications et suspend la publication de la gazette officielle du pouvoir. C'est l'épisode des Cent-Jours, qui se soldera par une seconde capitulation de Napoléon I^{er} à la suite de la bataille de Waterloo. Accusé de complot pour rétablir l'Empire à la suite du rétablissement de la monarchie, Lavalette est emprisonné à la Conciergerie.



Estampe à l'eau-forte représentant l'évasion de Lavalette, vers 1830.

LA ROCAMBOLESQUE ÉVASION DE LA CONCIERGERIE

Condamné à mort en juillet 1815 pour conspiration et usurpation de fonction, Lavalette doit être exécuté en décembre. Sa femme, Émilie de Beauharnais, est alors enceinte de leur deuxième enfant et ne ménage pas ses efforts pour tenter de faire gracier son mari. Elle fait intervenir ses amis les mieux placés et aurait même rencontré deux fois Louis XVIII pour tenter de le convaincre. Elle est accablée par la mort de son fils peu après sa naissance et décide d'organiser l'évasion du comte. Lors de la dernière soirée du condamné où la visite de sa famille a été autorisée, elle se rend à la prison avec sa fille Joséphine et une servante. Dans l'intimité de ce qui devait être leurs derniers adieux, les époux échangent leurs vêtements. Les trois femmes emplissent la cellule de sanglots puis demandent à ressortir. Lavalette sort alors de la prison revêtu des habits et du manteau de sa femme, effondré entre sa fille et sa servante, le visage dissimulé par un mouchoir pour essuyer ses pleurs. Il parvient ainsi à s'échapper grâce aux complicités de ses amis dans la capitale, notamment au sein du ministère des Affaires étrangères et de protections haut placées... Il restera ensuite six ans en exil en Bavière auprès d'Eugène de Beauharnais. Émilie, elle, ne s'en sort pas si bien. Elle est d'abord gardée prisonnière à la Conciergerie, sans droit de visite, et perd bientôt la raison. À sa libération, elle est internée en maison de santé et doit bientôt vendre le château de la Verrière.

Fête de la ville sur le site de la plaine du Scarabée avec l'association des Portugais de La Verrière, 1994.





“

Au café du commerce, on retrouvait une ambiance village. Pas très loin du café, il y avait le foyer, qui à l'époque s'appelait le foyer ALTI et qui comprenait une forte population yougoslave. [...] Cela donnait des ambiances chaudes. [...] Au café de la gare, il n'y avait pas cette ambiance-là. C'était le passage des gens qui bossaient, un brassage de gens différents.¹⁵⁷

**VIE
SOCIALE**

”

Le café du commerce dans les années 1950 a remplacé l'ancienne buvette *Au chant des oiseaux*



Cité-jardins de La Verrière à l'actuelle adresse du 6, avenue du Général Leclerc.

LES DÉBITS DE BOISSON

Pendant longtemps, dans les villages et hameaux de France, les seuls lieux de sociabilité ont été les cafés et l'église. À La Verrière, l'église a été détruite en 1804 par le propriétaire du château, Antoine-Marie de Lavalette; seules subsistent des auberges *« dont quelques-unes sont [situées] sur le grand chemin de Rambouillet à Paris¹⁵⁸ »* (nommé ainsi sous la monarchie de Juillet, route impériale sous Napoléon III, puis RN 10 en 1870). C'est en effet au XVIII^e siècle, grâce à la création des Ponts et Chaussées, que le réseau des routes royales est repensé. On trace alors de grandes voies rectilignes, effaçant les anciens tronçons sinueux. De nombreuses haltes sont proposées aux voyageurs.

C'est au lieu-dit de l'Agiot que se situait l'auberge du Grand Amiral, sans doute ancien relais de poste dont on a gardé la trace sur des plans de 1809. Un siècle plus tard, existe encore le café *Aux trois bornes*, qui fait aussi office de commerce de proximité. Il sera tenu par le couple Herse jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Le café de la gare abrite les séances du conseil municipal jusqu'à la construction de l'hôtel de ville en 1934, et on imagine les discussions endiablées qui pouvaient y avoir lieu! De 1926 à 1931, Léonet Claire Courtois sont les « patrons débitants et marchands de vin » dans le village, secteur de la gare¹⁵⁹.

Enfin, dans les années 1930, on trouve au cœur du lotissement, dans leur propre petite maison, la fameuse buvette *Au chant des oiseaux* tenue par Augustine Malet, où son mari, Joseph, employé du chemin de fer, n'hésite pas à venir en renfort. *« Tous les jours, le vacher venait boire un petit verre de vin. On se dépêchait de le servir car il sentait mauvais. Il dormait dans l'étable avec ses vaches¹⁶⁰. »*

« **JOURS DE FÊTE** » Que ce soit un dimanche ou un jour chômé, le café-épicerie, centre névralgique du lotissement, permet aux habitants de se retrouver le temps d'une soirée ou d'un jour de fête. *« Chacun amenait son concours et, comme tout le monde se connaissait, on arrivait à faire des pièces de théâtre, des chansons. Il y avait un orchestre bénévole avec un accordéoniste qui demeurait rue de la Rigole à l'époque et un batteur de Trappes. On chantait des chansons. Il y avait une grosse lampe qui tournait. Une pièce assez cotée à l'époque, Les Jours heureux, des chansons d'Yves Montand... On s'entraînait. Cela distrayait tout le monde parce que, comme distraction, il n'y avait pas grand-chose. On dansait tout autour de la buvette du père Malet jusqu'à la place le 14 juillet, et on a planté l'arbre de l'amitié¹⁶¹. »*



"Fête enfantine", photo de famille, années 1930.

158 - L'abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, tome troisième, réédition de 1883 chez Féchoz et Letouzey, p.286 à 291, en ligne sur Gallica.fr. 159 - Recensement de la population, archives départementales des Yvelines. 160 - Souvenirs de Jean Malet, À la découverte de La Verrière dans les années 30, travail d'élève de l'école du Parc, classe de CM1, sous la direction de Geneviève Rabot, institutrice, avril 1989. 161 - Marcel Barrachini, témoignage sonore de 1992 réalisé à l'occasion de l'opération *Quartier ouvert pour un inventaire*, 1992.

LES COMMERCES

Après la Seconde Guerre mondiale, les commerces restent limités à du dépannage de proximité. Yves Robichon se souvient : *« À cette époque, il n'y avait pas de supermarché. Ils ne sont apparus que vers la fin des années 60. Les courses quotidiennes, c'était quelques achats dans l'une des épiceries du village ; le boulanger du Mesnil et le laitier passaient tous les jours, le boucher et le "Familistère" une fois par semaine. On pouvait aussi aller au Mesnil où il y avait le boulanger, le boucher, le charcutier et un coiffeur. Pour les plus gros achats, il y avait surtout Trappes, ses commerçants et son marché le dimanche matin ; on y allait avec les cars Perrier. Un petit marché s'est implanté à La Verrière, derrière l'ancienne mairie, pendant quelques années ; l'arrivée des supermarchés et la démocratisation de l'automobile lui ont été fatales¹⁶². »*

LES LOISIRS

« Pour les jeunes comme pour les adultes, pas grand-chose en vérité : quelques spectacles organisés dans la grande salle de l'ancienne mairie, une troupe de jeunes, "les Enfants du demi-siècle" qui faisait un peu de théâtre sous la houlette de Mme Claus, et une petite fête foraine devant la mairie, avec un manège de chevaux de bois, un stand de tir, des balançoires et un stand où l'on trouvait des bonbons, du pain d'épice et des petits jouets. Toute La Verrière s'y retrouvait le samedi et le dimanche, et le voisinage bénéficiait toute la journée des ritournelles en vogue, hurlées en boucle par des haut-parleurs, du genre "Chéri, viens vite, viens à Nogent, on nous invite..." , ou "On n'a pas tous les jours 20 ans..."¹⁶³. »

Dans les années 1960, le comité des fêtes de la commune montait des spectacles dans la salle des fêtes de la mairie tandis qu'une Maison des jeunes et de la culture organisait des activités dans un local, un préfabriqué en bois situé rue du Bois.

Par exemple, en 1961, un concours de dessins, un concours de photographies et une exposition pour clore l'année furent réalisés. *« Nous pouvions venir jouer au ping-pong et regarder des retransmissions de matchs à la télé. Pas de piscine à proximité ni de gymnase, pas de terrain de foot jusqu'au début des années 1960, avec un terrain sommairement aménagé sur le site du Bois de l'Étang qui a permis à plusieurs équipes de disputer les compétitions départementales.*

Le cinéma, c'était à Trappes, avec l'Eden, disparu maintenant, et le Normandy, devenu le Grenier à sel. Nous y allions avec les cars Perrier. Le Scarabée est arrivé beaucoup plus tard. La rue, sans voitures, était le terrain de jeu des enfants, à pied ou à vélo, avec ou sans ballon¹⁶⁴. »

Bien avant les premières salles de spectacles et de cinéma de la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, le théâtre de l'institut Marcel Rivière,



Carte postale du centre commercial d'Orly-Parc, 1978.



Carte postale de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale : le théâtre, années 1960.

ouvert sur la ville, accueillait des spectacles, des artistes et un public constitué de patients mais aussi d'habitants des alentours. Dominique Moulines, présidente du Relais mutualiste (association culturelle de l'institut Marcel Rivière), rappelle que le « *théâtre de la Verrière a été le seul théâtre du secteur pendant longtemps, jusqu'à l'arrivée de la Maison pour tous, au milieu des années 1970. Il était donc connu et reconnu (Barbara s'est produite au théâtre de La MGEN)*¹⁶⁵. » Christine Coudun-Djemad se souvient également que Madeleine Abassade, responsable de la programmation et de l'action culturelle à l'institut Marcel Rivière, invitait des artistes à se produire à l'hôpital. En tant que chorégraphe des Black Blanc Beur, elle-même y a donné des représentations pour les patients hospitalisés et le personnel soignant¹⁶⁶.

La fête en ville, années 1980.



LA VIE ASSOCIATIVE Rouages essentiels de l'animation communale, les associations sportives, culturelles ou d'intérêt général sont créées dès le début du XX^e siècle à l'initiative d'habitants de La Verrière dans le but de défendre et d'améliorer leur cadre de vie. Le « *Groupement de défense des intérêts des petits acquéreurs de terrains de La Verrière, Mesnil-Saint-Denis et Élancourt*¹⁶⁷ » est aussitôt surnommé « *Association des mal-lotis*¹⁶⁸ », et se transforme en « *Cité-jardins de La Verrière* » en 1928. Dans le même esprit est constituée l'Amicale de locataires de la cité Marcel Rivière en 1963, qui prend en charge de nombreuses revendications et problèmes tels que l'évacuation des eaux usées dans certaines caves, des malfaçons diverses, l'installation d'une boîte aux lettres, d'une cabine téléphonique et l'avenir des enfants à scolariser dans le quartier où aucune école n'a encore été construite. L'organisation de fêtes est aussi à l'ordre du jour dès 1964, où a lieu sur le terrain de la cité une « *agréable fête sportive*¹⁶⁹ ».

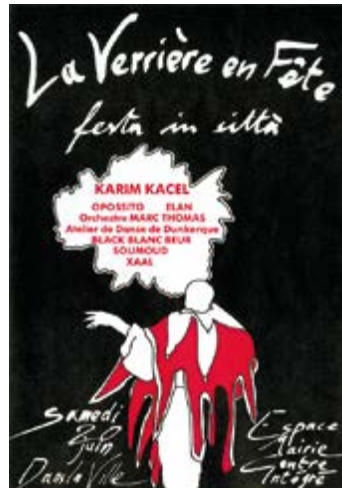
À partir de 1975, au Bois de l'Étang, c'est l'Association Bois de l'Étang loisirs (ABEL) qui est aux commandes pour organiser la fête de quartier. Gérard Morfin, trésorier de l'association de quartier et directeur bénévole du centre social créé comme structure support justifiant des financements de l'État et de la commune, se souvient : « *L'ABEL, une belle aventure ! Nous étions un groupe d'habitants, de jeunes, de moins jeunes. Nous avons organisé le premier centre social de La Verrière avec un, puis deux, puis trois appartements dans le bâtiment F mis à disposition par le bailleur social Les Trois Vallées. Ceux-ci ont été aménagés par la ville nouvelle. Nous avons également la gestion, l'entretien, l'animation d'un 1 000 club de jeunes et de deux véhicules type "estafette" offerts par la Régie nationale des usines Renault que nous avons été chercher à Boulogne-Billancourt. De 1973 à 1983, on travaillait avec d'autres associations communales (associations sportives, associations de locataires...)*¹⁷⁰. »

La fête du Bois de l'Étang, 1978.



165 - Atelier d'histoire du 19 octobre 2023. 166 - *Ibidem*. 167 - Jean Roussel, *La Verrière écrit son histoire*, 2024. 168 - À la découverte de La Verrière dans les années 30, travail d'élève de l'école du Parc, classe de CM1, sous la direction de Geneviève Rabot, institutrice, avril 1989. 169 - Article de presse du 30 mai 1964. 170 - Atelier d'histoire du 23 mars 2024.

Affiches de La Verrière en fête, 1987 et 1996.



Article de presse du 22 septembre 2004, Toutes les Nouvelles.

Le témoignage de Geneviève Rabot rappelle la menace qui pesait sur la ville et la mobilisation des habitants : « Cette ville a failli être traversée par une autoroute, il ne faut pas l'oublier. Une association a été montée contre ça. Les habitants ont été très mobilisés aux côtés de cette association¹⁷³. »

« De 1977 à 1983, nous avons réalisé beaucoup de projets, dont celui d'une fête de quartier à plusieurs reprises. Les terrassements des immeubles laissés sur site et constituant une petite colline, nous l'avons utilisée comme amphithéâtre pour faire le premier cinéma de plein air de la commune sur écran géant. Depuis la colline, on avait vue sur l'écran géant et les habitants se mettaient à la fenêtre de chez eux pour regarder. Le Bois de la Folie, devenu le Bois de l'Étang, c'était comme une grande famille dont tous les membres se connaissaient. Il y avait de la solidarité, de l'entraide, du respect surtout. Maintenant, c'est un peu différent¹⁷¹. »

Dans les années 1980, certaines associations paramunicipales liées à la jeunesse et à la culture sont largement subventionnées par la municipalité et continuent d'exister en parallèle d'associations culturelles, caritatives, d'éducation ou communautaires, d'initiative complètement privée. L'école

de musique et l'école de danse, auparavant de gestion associative, sont reprises par la ville pour en faire des écoles municipales. Elles sont abritées dans le centre d'action culturelle qui organise dorénavant la « Fête de juin ». La commune organise la fête et les associations tiennent leur stand ou assurent une animation. « C'est par le biais de la fête que nous essayons de nous montrer par rapport aux autres associations », déclare M. Chacal Lyess, de l'Association islamique. C'est aussi une source de revenus pour les associations : « Nous avons participé à la fête de La Verrière et gagné de l'argent en vendant des sandwichs et des boissons », explique M. Lenclume, de l'Association des Réunionnais¹⁷².

Avec la création du parc sportif de La Verrière par Jacques Paul et Alexandre Chemetoff en 1989, la commune reprend en main son action en matière de politique sportive. La fête des sports s'y déroule tous les ans, constituant un autre des temps

Course cycliste, années 1980.



forts de la commune. L'emplacement choisi, à la limite du village, donne à la ville son premier stade d'envergure qui rassemble en un lieu fédérateur des pratiques sportives multiples, permettant d'accueillir les habitants de tous les quartiers.

Situé sur un terrain de la MGEN, près de l'institut Marcel Rivière, de la rigole couverte et de la route du Mesnil, le parc des sports Philippe Cousteau est réalisé en deux tranches: le terrain de sports, les aménagements extérieurs paysagers, un dojo et des salles annexes sont d'abord construits, puis complétés par des courts de tennis couverts.



Vue aérienne du parc des sports Philippe Cousteau réalisé par Jacques Paul et Alexandre Chemetoff en 1989.

DES ÉCHANGES AVEC LE MONDE : COOPÉRATION ET SOLIDARITÉ

Participant à l'ouverture de la ville sur l'extérieur et aux échanges avec les peuples, le jumelage se met en place à partir de 1987, avec la ville de Panicale en Italie. En 2000, un nouveau jumelage de coopération est scellé avec Diabigué, commune rurale de la région de Nioro du Sahel, au Mali. À l'occasion de la cérémonie qui s'est tenue sur le sol malien en présence d'une délégation verriéroise, de représentants d'une vingtaine de communes

maliennes, de chefs coutumiers, d'élus du cercle (département) de Nioro et de plusieurs centaines de villageois, la maire, Assa Demba Dramé, a exprimé « *la joie de tous les habitants de voir ce jumelage se réaliser et l'attente des populations d'une coopération contribuant au développement de la commune en matière d'éducation, de santé, d'accès à l'eau et d'économie locale*¹⁷⁴ ».

En février 2017, la ville officialise son troisième jumelage avec Kobar, petite ville palestinienne proche de Ramallah, en Cisjordanie. La Verrière marque ainsi sa volonté de contribuer à la paix et la reconnaissance de tous les peuples.



La compagnie de danseurs Black Blanc Beur, ou B3, photographiée en répétition à ses débuts, 1984. Probablement la plus ancienne troupe professionnelle de danse hip-hop en France, la compagnie est lancée à Saint-Quentin-en-Yvelines par Jean Djemad et Christine Coudun.

DES ÉQUIPEMENTS POUR SE RETROUVER : LA VOLONTÉ D'UN MAIRE

En 1983, Pierre Sellincourt, nouveau maire de la commune, s'attelle à donner une cohérence à l'aménagement urbain dont il hérite. « *Cette petite ville agréable souffrait d'une urbanisation menée sans projet de ville global, d'autant plus que la totalité de son territoire d'alors était urbanisée. Aucun équipement n'avait été pensé pour accompagner l'édification du Bois de l'Étang.* » Grâce au travail mené avec le syndicat d'agglomération nouvelle et l'établissement public d'aménagement de la ville nouvelle, des financements sont obtenus pour doter les habitants de La Verrière de véritables structures de vie culturelle et sociale. « *L'obsession de l'équipe municipale a donc été de mieux socialiser la ville en l'équipant, en la rendant agréable à vivre, en privilégiant le travail socio-éducatif avec la jeunesse* ¹⁷⁵. »

Un centre de loisirs est construit dans le quartier du Bois de l'Étang en 1986, qui sera détruit quelque temps plus tard. La maison de quartier ouvre ses portes en avril 1990. La ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines favorise dans tous les quartiers ce type d'équipement avec pour objectif que les habitants prennent part à la vie sociale et culturelle. Elle regroupe alors les différentes permanences sociales qui avaient lieu jusqu'alors dans les locaux communs résidentiels. La maison de quartier d'Orly-Parc, quant à elle, est inaugurée en mai 1997 dans le cadre de la réhabilitation du quartier.

En 1993, l'architecte Rémy Viard est missionné pour repenser une partie du « centre intégré », à la fois salle des fêtes municipale, lieu de réunions et chapelle, qui existait depuis 1976 ! Le nouvel équipement réalisé à partir de la restructuration d'un ancien équipement devait, comme le programmeur Jean-Jacques Dutrait le demandait, « *constituer l'espace nécessaire au développement de l'activité culturelle de la commune, tout en conservant le signal et le profil actuellement inscrits dans le paysage du quartier* ¹⁷⁶ ».

Les parties réhabilitées abritent désormais le foyer des artistes et les loges, une salle de spectacle, des locaux techniques, des bureaux. La chapelle, les salles de réunion et le foyer des anciens seront conservés. La très belle salle polyvalente, aux gradins amovibles, et le hall sont intégrés dans une architecture neuve, constituée de triangles inclinés, dans une morphologie antérieure conservée. Ce « nouvel » espace culturel prend alors le nom de Scarabée compte tenu de sa forme vue en plan.

C'est en mars 2004 que la demande de permis de construire pour un ensemble « école de musique, de danse, médiathèque et cyberspace » est déposée par l'architecte Jacques Paul, assisté de Michel Debizet, Pierre Mouglin et Yves Trochel. Avec ces derniers équipements culturels qui prennent place après la démolition des anciens bâtiments de l'école du village qui étaient utilisés en mairie annexe, la commune offre « *à l'ensemble des Verriérois une nouvelle porte ouverte sur la culture* ¹⁷⁷ ».

En 2022, la Maison de la musique et de la danse de La Verrière prend le nom de Pierre Sellincourt. Le maire, Nicolas Dainville, souhaitait rendre hommage à cette « figure historique » de la commune, également vice-président à la culture de l'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines pendant de nombreuses années, à l'origine de l'ouverture en 2007 de cet équipement culturel ainsi que de la médiathèque Aimé Césaire. Décédé en novembre 2020, Pierre Sellincourt a accompagné les Verriérois pendant 29 ans.

Document de communication réalisé pour l'ouverture de la médiathèque avec des photographies réalisées pendant la construction de 2005 à 2007.



Les premiers élus du Syndicat communautaire d'aménagement d'agglomération nouvelle (SCAAN) réunis dans le bureau du président Roland Obel (2^e assis en partant de la gauche), maire de Magny-les-Hameaux, années 1970. Les élus locaux s'organisent pour contrôler et peser sur les décisions d'aménagement émanant de l'État.





“

*Les villes nouvelles surgissent
aujourd'hui en rase campagne
pour répondre aux besoins
démographiques et économiques
contemporains. Un nouvel
urbanisme s'y cherche.¹⁷⁸*

178 - Roland Obel, président du syndicat d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines,
discours d'inauguration de la Maison pour tous à Élancourt, 1975.

”

Ville nouvelle de Saint-Quentin- en-Yvelines

AMÉNAGER LA RÉGION PARISIENNE

À l'orée des années 1960, la France se trouve confrontée à la nécessité d'aménager le territoire national.

On constate un accroissement désordonné de la population des principales agglomérations françaises et plus particulièrement de la région parisienne.

En raison notamment du « boom » démographique de l'immédiat après-guerre, de l'exode rural, du rapatriement en métropole des Français d'Algérie, la crise du logement bat son plein. Enfin, pour couronner le tout, à l'issue du recensement de 1962, les spécialistes prévoient, à l'horizon 2000, une augmentation de la population française de 50 % et un chiffre de 14 à 20 millions d'habitants pour la seule région parisienne.

Par ailleurs, l'hypertrophie économique de Paris et la concentration des activités administratives et de loisirs obligent les usagers à passer plusieurs heures par jour dans les transports, ceux-ci étant, le plus souvent, inadaptés à la situation.

C'est pourquoi est décidé, au sommet de l'État, de restructurer le développement de la région parisienne. À cet égard, le général de Gaulle, survolant la banlieue en compagnie de Paul Delouvrier, délégué général au district de la région de Paris et « père » fondateur des villes nouvelles, aurait déclaré : *« Cette banlieue parisienne, on ne sait pas ce que c'est ! Mettez-moi un peu d'ordre dans ce bordel ! »*



L'équipe de Delouvrier au travail, *Paris Match*, juillet 1967.



Schéma directeur de la ville nouvelle de Trappes et son premier quartier d'Élanecourt-Maurepas [entre 1966-1970]. Le but assigné aux villes nouvelles consiste à réaliser un programme minimum de logements et d'établir un triple équilibre : entre emploi et logement, entre habitat et équipement et entre bâti et nature.



Plaquette du promoteur Jacques Riboud.



statue de la femme et l'enfant



groupe commercial

POURQUOI UNE « VILLE NOUVELLE » À SAINT-QUENTIN- EN-YVELINES ?

En 1965, est publié, sous l'égide de la Délégation générale au district de Paris, instituée pour l'occasion, le Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la région de Paris (SDAURP), prévoyant d'édifier autour de la capitale, en milieu rural, des « nouveaux centres urbains » dotés de tous les équipements nécessaires à la vie quotidienne des habitants.

Dans cette perspective seront créées cinq « villes nouvelles » : Cergy-Pontoise, Marne-la-Vallée, Melun-Sénart (devenue Sénart en 1984), Évry et Saint-Quentin-en-Yvelines (initialement baptisée « ville nouvelle de Trappes »).

Divers motifs militent en faveur du choix de Trappes pour y implanter une « ville nouvelle », à commencer par la proximité de Versailles, elle-même « ville nouvelle » au XVII^e siècle. En outre, l'Ouest parisien constitue un pôle de développement déjà actif, à renforcer. Le site présente, par ailleurs, l'avantage de bénéficier d'un réseau de transports bien nourri. D'un point de vue foncier, le territoire est constitué de vastes propriétés céréalières, ce qui limite le nombre des interlocuteurs et facilite les négociations en vue des expropriations préalables à l'urbanisation.

Fin 1967, sur décision du Premier ministre, est instituée la Mission d'études et d'aménagement de la ville nouvelle de Trappes qui devient, en octobre 1970, l'Établissement public d'aménagement (EPA) de Saint-Quentin-en-Yvelines, en référence à l'étang situé à cheval sur les communes de Trappes et Bois-d'Arcy, creusé au XVII^e siècle pour alimenter en eau les bassins du château de Versailles. Lors de sa création, Saint-Quentin-en-Yvelines regroupe onze communes, dont la Verrière, aux côtés de Bois-d'Arcy, Coignières, Élancourt, Guyancourt, Magny-les-Hameaux, Maurepas, Montigny-le-Bretonneux, Plaisir, Trappes et Voisins-le-Bretonneux. Dès lors, l'histoire de La Verrière est liée à celle de la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, puis de la communauté d'agglomération qui a pris sa suite en 2004.

Antérieure à la ville nouvelle, l'opération « Verrière-Maurepas » est décidée par le conseil municipal de Maurepas après une visite du maire de la commune dans le quartier de la Haie Bergerie à Villepreux et à la suite du décès du propriétaire de la ferme de l'Agiot en 1965. De leur côté, les pouvoirs publics, conscients de l'intérêt de s'appuyer sur cette opération dans la perspective de la future ville nouvelle, choisissent de l'encourager et sollicitent du promoteur, Jacques Riboud, la cession de parcelles aussitôt figées en zone d'aménagement différé et en zone d'urbanisation prioritaire.



Les Croisés, mosaïque murale réalisée par Robert Lesbounit en 1968 sur une façade de maison située face à la gare.

LA PLACE DE LA VERRIÈRE DANS LA VILLE NOUVELLE

La commune, grâce au chemin de fer, est située à une demi-heure de Paris-Montparnasse. D'autre part, elle se trouve dans un secteur particulièrement concerné par le phénomène des « coups partis » c'est-à-dire des opérations immobilières sans lien les unes avec les autres, dont il devient urgent d'interrompre le cours pour les fondre dans un ensemble planifié cohérent. Ce qui fera dire à Paul Delouvrier « *qu'il fallait maîtriser un cheval au galop* » !

Plusieurs opérations vont devoir être prises en compte par les aménageurs de la ville nouvelle, même s'ils n'en sont pas à l'initiative. L'ensemble « Verrière-Maurepas » du promoteur Jacques Riboud englobe le secteur de l'Agiot qui, jusqu'en 1972, est partie intégrante de La Verrière avant d'être cédé à Élancourt, en échange avec Le Bois de la Folie, futur Bois de l'Étang. Et l'on ne saurait oublier les opérations d'Orly-Parc I et II. Cependant, comme le rappelle Geneviève Rabot, le découpage entre « Zone d'agglomération nouvelle » (ZAN) et « hors ZAN », à l'intérieur même d'une commune, est complexe et : « *au départ, quand la ville nouvelle a été créée, seul le Bois de l'Étang en faisait partie*¹⁷⁹ », les autres secteurs de la ville restant alors sous la gestion directe du maire et du conseil municipal.

Proche de la gare de La Verrière et initialement à cheval sur les deux communes, d'où son nom, l'opération Verrière-Maurepas (1969) s'articule autour d'une grande perspective avec des promenades au cœur de la ville et des places destinées à favoriser les relations de voisinage. Jacques Riboud oppose, sans l'exclure, le logement collectif à la maison individuelle autour de laquelle se construisent les villes françaises. Il intitule donc « urbanisme provincial » ce style visant à créer une « ville heureuse » et « à rechercher dans les villes d'autrefois ce qui en faisait le charme ».

“
*Dès lors, le maintien de
 La Verrière en ville
 nouvelle devient
 inévitable et le restera
 jusqu'à ce que celle-ci
 soit déclarée « achevée »
 par l'État fin 2002...*
 ”

Les maires de l'agglomération en conférence de presse, au sujet de l'A12, 1984. Pierre Sellincourt est au micro.



LA VERRIÈRE MAINTENUE DANS LA VILLE NOUVELLE

En 1983, la loi régissant l'administration des agglomérations nouvelles est modifiée. Entre autres, elle autorise les communes membres à émettre un avis quant à un éventuel retrait ou maintien au sein des villes nouvelles. Dans un premier temps, le conseil municipal de La Verrière ne prend pas position¹⁸⁰. Les élus s'estiment dans l'incapacité de s'exprimer sur la question et demandent au maire de solliciter des éclaircissements auprès du préfet. Certes, la perspective du retour à l'autonomie communale est alléchante. Mais la commune est-elle en mesure de l'assumer financièrement hors de la tutelle de la ville nouvelle ?

Finalement, l'administration propose un nouveau périmètre réduit à sept communes : Élancourt, Guyancourt, La Verrière, Magny-les-Hameaux, Montigny-le-Bretonneux, Trappes et Voisins-le-Bretonneux.

Le conseil municipal de La Verrière approuve ce redécoupage. Table-t-il sur le maintien des entreprises déjà implantées et l'arrivée de nouvelles enseignes ? Le nouveau maire, Pierre Sellincourt, explique à ses habitants dans le bulletin municipal : *« Le maintien de La Verrière en ville nouvelle, décidé par le préfet, a été justifié par la difficulté actuelle pour notre ville d'équilibrer son budget. [...] Notre maintien permet par ailleurs d'annexer au territoire communal 35 hectares. Il offre des possibilités nouvelles quant à l'équipement de notre ville¹⁸¹. »*

Coignièrès reprenant son autonomie, le lieu-dit des Bécannes, secteur à urbaniser qui se trouvait sur son territoire, est cédé à La Verrière. Il s'agit, tant pour les aménageurs que pour les élus, de maintenir les équilibres politiques locaux. Dès lors, le maintien de La Verrière en ville nouvelle devient inévitable et le restera jusqu'à ce que celle-ci soit déclarée « achevée » par l'État fin 2002... quand bien même la ZAC des Bécannes n'a toujours pas été réalisée !

Le maire, Nicolas Dainville, lors de la 81^e édition de la célèbre course cycliste Paris-Nice à La Verrière, le 5 mars 2023.



L'INTERCOMMUNALITÉ : Après la fermeture de l'établissement public d'aménagement en 2002, la communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines est créée le 1^{er} janvier 2004. Ce nouveau statut ne change rien, tant au niveau du périmètre du territoire que des compétences exercées. Avec l'élargissement de la communauté d'agglomération à douze communes au 1^{er} janvier 2016, les compétences sont redéfinies mais, avant tout, l'agglomération, aux yeux du maire de La Verrière de l'époque, Alain Hajjaj, *« doit rester garante du développement équilibré de Saint-Quentin-en-Yvelines et préserver le pacte financier et de solidarité qui permet de bénéficier d'un partage de la richesse du territoire¹⁸². »*

Ce dernier démissionne en cours de mandat et c'est donc Nelly Dutu, membre du Parti communiste français et maire de La Verrière jusqu'en 2020, qui siège au conseil communautaire en 2016 quand les statuts du nouvel établissement public de coopération intercommunale de Saint-Quentin-en-Yvelines sont votés. En 2020, elle est devancée de cinquante-huit voix par Nicolas Dainville qui fait basculer la ville à droite, mettant fin à quarante-trois ans de gestion communiste. Il renforce ainsi la ligne politique de l'agglomération qui depuis 2014 se trouve dans une gouvernance de droite. Il est nommé vice-président de Saint-Quentin-en-Yvelines, délégué à l'emploi, à la formation professionnelle et à l'apprentissage.

181 - Bulletin municipal du 1^{er} mars 1984, n° 19. 182 - *Prim'Ver*, bulletin municipal de décembre 2015, n° 89.

La zone Gare-Bécannes avec les anciens terrains agricoles
de la ferme des Roses et les terres de l'INRA, 1990.





“

*Le projet d'aménagement
du futur cœur de ville avec de
nombreux logements, de nouveaux
commerces et de nouveaux
services permettra de rendre
La Verrière plus attractive.¹⁸³*

183- Rencontre avec Nicolas Dainville, maire de La Verrière,
chaîne YouTube de Saint-Quentin-en-Yvelines, 10 septembre 2024.

”

ZAC
GARE-BÉCANNES

L'ORIGINE DU PROJET

Le projet urbain Gare-Bécannes intéresse le secteur situé autour de la gare, le long de la voie ferrée et de la RN 10. Il s'étend sur une superficie de soixante-dix hectares, depuis les terrains avoisinant Orly-Parc jusqu'à la zone des Bécannes. L'enjeu de l'aménagement de cette zone est important, car la commune, la plus petite ville des Yvelines, ne compte que deux cent dix hectares au total.

La zone des Bécannes a appartenu à la commune de Coignières jusqu'en 1984. À l'époque, la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines est réduite de onze à sept communes. Coignières fait partie des communes désireuses de se retirer avant de réintégrer la communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines en 2016. Les Bécannes constituent un lieu-dit figurant sur la liste des territoires à urbaniser dans le cadre de la ville nouvelle. À l'issue de négociations avec la préfecture, il est convenu que le site soit rattaché à la localité voisine de La Verrière, maintenue dans le périmètre saint-quentinois.

Le projet d'aménagement de ce secteur est engagé par la communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines dès 2011 et la consultation sur le projet urbain est enclenchée en 2013.



Vue aérienne de La Verrière et de la zone Gare-Bécannes au premier plan.

LES BÉCANNES : UNE ZONE D'AMÉNAGEMENT CONCERTÉ (ZAC)

Le projet de création d'une ZAC est annoncé dans une délibération de la communauté d'agglomération de Saint-Quentin-en-Yvelines le 17 décembre 2015, approuvée par le préfet en 2016 (arrêté préfectoral portant sur la création de la ZAC). Considérant que la zone est située dans le périmètre de l'Opération d'intérêt national (OIN) Paris-Saclay, le préfet donne l'autorisation à Saint-Quentin-en-Yvelines d'aménager directement la zone. Pour une collectivité, l'intérêt d'établir une ZAC réside dans la création d'un outil lui permettant d'aménager et d'équiper des terrains tout en maîtrisant avec précision le programme d'urbanisation, notamment le contenu, la densité, la forme et la typologie des logements.

Une ZAC, appelée familièrement « zone à construire », est une opération publique d'aménagement de l'espace urbain destinée à faciliter la concertation entre les collectivités publiques, les habitants et les usagers. Il s'agit d'un projet présentant une certaine ampleur et ayant une complexité et des retombées locales fortes.

LES OBJECTIFS DE LA ZAC

La ZAC Gare-Bécannes devrait faire passer la population de la ville de 6500 à 11000 habitants avec la construction d'environ 1500 logements en diversification. L'idée consiste à doter La Verrière d'un véritable cœur de ville.

À cet égard, l'espace présente des atouts indéniables. Le réseau ferroviaire dessert le centre de Paris et le quartier d'affaires de La Défense. La gare routière intercommunale est au cœur d'un

réseau de 13 lignes de bus. Il en va de même sur le plan patrimonial et environnemental. Le futur quartier, aux portes du Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse, doit s'organiser dans l'axe du château de La Verrière. Forte de ces atouts, la commune souhaite préserver « l'esprit village » de La Verrière grâce à l'édification d'un quartier établissant un trait d'union entre l'urbain et le rural, l'histoire et le présent, la tradition et la modernité. Nicolas Dainville explique que : *« Le souhait de la commune pour ce cœur de ville est de créer une place conviviale, attractive, ouverte, qui permette aux habitants de venir prendre un verre en terrasse et de venir faire ses courses dans les commerces de proximité¹⁸⁴. »*

Le cœur de ville s'articulera autour d'une place centrale avec une architecture traditionnelle. Des équipements structurants animeront le site : centre socio-culturel, maison de santé, école, centre de loisirs sans oublier les commerces et services de proximité.

Le futur quartier est également destiné à prendre sa place dans le développement économique : 50000 m² de bureaux et d'activités et 6000 m² de commerces et services sont prévus. L'ambition est d'encourager l'installation d'entreprises, favorisant ainsi l'emploi, en lien avec les activités déjà présentes sur place, notamment la santé (MGEN). Ces activités pourraient se conjuguer avec l'implantation de centres de formation et de résidences spécifiques.

L'AVENIR DE LA VERRIÈRE

La ZAC Gare-Bécannes ouvre de multiples perspectives à La Verrière : communales, intercommunales, régionales, voire nationales.

Les Verriérois eux-mêmes sont prioritairement concernés par les retombées escomptées en matière d'offre de logements, d'emplois et de qualité de vie. Mais de manière plus générale, les élus et les aménageurs de Saint-Quentin-en-Yvelines sont également enclins à attendre de la modification du visage de la commune une amélioration de son image grâce à la création de ce nouveau quartier. Xavier Bohl, un architecte de renom a été choisi pour être l'urbaniste et coordinateur pour l'aménagement du futur quartier et mettre en

œuvre sa méthode, celle de l'architecture douce. *« L'architecture douce, elle s'intègre en douceur, proche de la végétation, des gens. Elle ne heurte pas, ne violente pas le paysage, essaie de s'intégrer au maximum avec l'environnement¹⁸⁵. »*

Par ailleurs, cette opération, liée à celle de Paris-Saclay, contient une dimension régionale en mettant logements et locaux à disposition des établissements universitaires, centres de recherche et entreprises de haut prestige installés sur le plateau.

En conclusion, *« La Verrière est une ville en pleine mutation avec plein de projets d'envergure dans une agglomération puissante, celle de Saint-Quentin-en-Yvelines¹⁸⁶. »*



Situé à proximité de la gare, le futur cœur de ville de La Verrière aura un esprit village avec notamment une grande place centrale piétonne.

184 - Rencontre avec Nicolas Dainville, maire de La Verrière, chaîne YouTube de Saint-Quentin-en-Yvelines, 10 septembre 2024.
185 - La Gazette de Saint-Quentin-en-Yvelines, 21 janvier 2025.
186 - Rencontre avec Nicolas Dainville, maire de La Verrière, chaîne de Saint-Quentin-en-Yvelines sur YouTube, 10 septembre 2024.

Direction de l'ouvrage : Isabelle Gourmelin (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines)

Coordination des Ateliers d'histoire : Sylvain Hilaire, Lucie Sauvageot (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines),
Solenn Sigward (Ville de La Verrière)

Recherches : Sylvain Hilaire, Jean-Dominique Gladieu, Isabelle Gourmelin, Lucie Sauvageot (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines)

Rédaction : Jean-Dominique Gladieu, Isabelle Gourmelin, Lucie Sauvageot (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines)

Iconographie : Jean-Christophe Bardot (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines)

Relectures : Camille Constanty, Florence Jeanne, Ingrid Terrade (Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines)

Correction : Anne-Laure Gruet (cours-corrections-sans-faute.fr)

Conception graphique et réalisation : Atelier Agame (agame-graph.fr)

Impression : imprimerie-laville.fr

Achévé d'imprimer : avril 2025

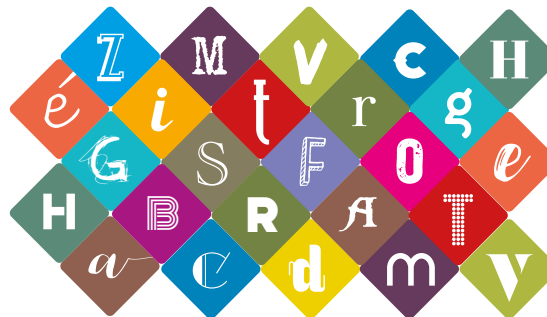
Crédits :

Archives départementales des Yvelines : p. 6, 9, 24, 26, 28, 38, 39, 52, 61, 71, 72, 76, 78, 98, 113 ; Bibliothèque nationale de France : p. 8, 108 ; Collection du Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 8, 9, 15, 32, 33, 42, 44, 52, 54, 55, 56, 63, 75, 76, 79, 104, 115, 120, 121 ; Collection Loïc Douet : p. 9, 29, 89 ; Collection famille Clouzeau : p. 10, 41, 60 ; Archives départementales des Yvelines, fonds Baranger / D.R. : p. 11, 90, 92 ; Félix Peaucou / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 12 ; Jean-Christophe Bardot / Archives communales de La Verrière : p. 16, 19, 21, 58, 81 ; Daniel Huchon / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 18, p. 47, 74, 96 ; Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines, fonds CRAV / D.R. : p. 20, 21, 22, 38, 81, 114, 116 ; Archives départementales des Yvelines, fonds EPASQY / D.R. : p. 20, 46 ; Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines / D.R. : p. 22, 70, 97, 101, 112, 118, 120 ; Jean-Christophe Bardot / Territoires en marge : p. 22, 40, 106 ; Ville de La Verrière : p. 23, 81 ; Collection MGEN, fonds Moulton : p. 27, 29 ; Collection Lucette et Jean-Jacques Girardeau : p. 29, 43, 66, 92, 100, 128 ; Collection Paulette Weill : p. 30, 34, 42 ; Archives communales de La Verrière : p. 32, 33 ; Collection Jean Roussel : p. 34, 35, 39, 43, 75, 76 ; Collection Bernard Pfeiffer : p. 36, 38, 40, 44, 88 ; Archives communales de La Verrière / D. R. : p. 38, 40, 56, 57, 63, 69, 80, 82, 101, 110, 112, 114, 115, 122 ; Collection Yves Robichon : p. 39, 43, 79 ; Collection famille Saadaoui : p. 40 ; Alain Charpentier / Archives communales de La Verrière : p. 44 ; Jean-Christophe Bardot / le bar Floréal photographie : p. 47 ; Isabelle Gourmelin / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 48, 50, 51 ; L'illustration (journal) : p. 54 ; Jean-Baptiste Schwebig / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 56 ; Christian Lauté / Photothèque de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 57, 123 ; Collection L. Fournier / D.R. : p. 62 ; José Miguel Carmona : p. 64 ; Collection Jean de Verbizier / D.R. : p. 67 ; Collection MGEN : p. 68 ; Collection Marie-Noëlle Espié / D. R. : p. 69 ; Collection Bernard / D. R. : p. 84 ; Archives nationales : p. 85 ; Zander & Labisch, Published by 'Dame' 14/1928 / Gettyimages : p. 86 ; Collection A. J. Moulton : p. 88 ; Jean-Christophe Bardot / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 89, 93, 110 ; Archives de la ville de Boulogne-Billancourt : p. 94 ; Christian Lebon / Archives départementales des Yvelines, fonds EPASQY : p. 97 ; Collection du musée du Louvre / Agence photo Grand-Palais RMN : p. 102 ; Collection privée / D.R. : p. 106 ; Collections du Musée national de Suède, © Ph. Hans Thorwid / Nationalmuseum. : p. 108 ; Collections du Musée Carnavalet, n° G.41409 : p. 109 ; Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines, fonds M. Berrens : p. 112 ; Jean Biaugeaud / Archives départementales des Yvelines, fonds EPASQY : p. 116, 124 ; Patrice Leterrier / Musée de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 117 ; Benoit Hug / Photothèque de Saint-Quentin-en-Yvelines : p. 126 ; Xavier Bohl architecte : p. 127.



LA VERRIÈRE

ABECEDAIRE



TOUTE UNE HISTOIRE !